SOCIETE
AUGUSTIN
BARRUEL

CENTRE D'ETUDES ET DE RECHERCHES
SUR LA PENETRATION ET LE DEVELOPPEMENT
DE LA REVOLUTION DANS LE CHRISTIANISME

Courrier : 62 Rue Sala 69002 LYON

SOMMAIRE N° 17

SOMMAIRE N° 10

SOMMAIRE N° 11

SOMMAIRE N° 13

SOMMAIRE N° 15

SOMMAIRE N° 12

SOMMAIRE N° 14

SOMMAIRE N° 16

UN PRETRE PARLE ...

La pénétration néo-gnostique dans les milieux catholiques, systématique depuis une vingtaine d'années, est devenue officielle voici huit ans lorsque les Editions du Cèdre ont édité l'ouvrage de Jean Borella, la Charité profanée.

Le manque de formation a conduit beaucoup de chrétiens à ignorer ce danger nouveau, d'autant plus que l'Eglise se trouvait au plus fort de la crise néo-moderniste, et il aura fallu force travaux et explications pour que les yeux du plus grand nombre se desillent enfin.

Parmi les personnes qui ont vu clair depuis longtemps se trouvent quelques prêtres, au premier rang desquels monsieur l'abbé Coache qui a exprimé des mises en garde réitérées et développées au cours des cinq dernières années.

Pour ceux de nos lecteurs qui n'en auraient pas eu connaissance nous reproduisons ci-après les deux derniers textes, le premier paru dans le Combât de la foi n° 78 de mars 1987, le second dans le n° 79 de juin 1987.

D A N G E R

****

Nous avons déjà attiré l'attention, plusieurs fois, sur le danger que représente la nouvelle gnose du Professeur Borella. Or, soit attrait de la nouveauté, soit tentation de vouloir faire savant au sein de la Tradition, quelques revues et prêtres se laissent prendre à ce venin qui prétend garder la fidélité de la doctrine ; et pourtant c'est la résurrection de la plus vieille hérésie de l'Histoire de l'Eglise, le gnosticisme : religion naturelle, déisme, ésotérisme, explication de la révélation par la nature, etc... On demeure stupéfait qu'une revue très théologique comme la Pensée Catholique (très théologique ? Elle avale toutes les hérésies de Jean-Paul II !) puisse se faire la tribune d'un écrivain aussi fallacieux ! et des prêtres sérieux se laissent prendre.

D'ailleurs le style même de Borella, fait de poudre aux yeux, qui confine au charabia par sa complexité et son caractère abscons, montre bien qu'il est aux antipodes de la vraie pensée théologique. Un Saint Thomas ou un Saint François de Sales, dans la profondeur de leurs traités, écrivaient avec simplicité ; voici au contraire un exemple du style borellien : "Ainsi constitué, l'être adamique ne peut plus être soumis aux conditions de l'*adâmâh*. De même que l'esprit de vie exigeait, pour être reçu dans sa substance corporelle que celle-ci fût quintessenciée, de même, pour vivre, l'Adam primordial exige-t-il un monde, une ambiance cosmique quintessenciée, qui lui soit soumise et dont il soit le roi. Le rapport de vie à la substance "poussiéreuse" (*haphar*) dont est fait son corps se prolonge analogiquement dans le rapport d'Adam, âme vivante, au paradis que Dieu a planté pour lui en Orient en traçant une "enceinte" (*gan*) dans l'ensemble du plan humain d'existence. Ce paradis est donc pour lui, d'une certaine manière, comme son corps cosmique, ou plutôt comme une irradiation lumineuse de son propre corps. C'est cette enceinte paradisiaque, cette quintessence du cosmos humain, que doit cultiver et garder le premier homme, ainsi que Dieu le lui commanda, et non directement l'*adâmâh*.

... Style ampoulé, incompréhensible et pédant ! Ce serait risible si ne se cachait sous ce verbiage le poison d'une religion païenne - bien camouflée - qui sape les fondements de la Révélation. Nous l'avons déjà dénoncé ; nous avons tiré la sonnette d'alarme (Combât de la Foi ,° 76, 74, 67, 65, 63, 62) *mais les meilleurs ne veulent pas en tenir compte !*

Ainsi en 1969, dénonçant la Nouvelle Messe, j'affirmais qu'elle déplaît à Dieu, entraîne au Modernisme et qu'il vaut mieux manquer la Messe que d'aller à un rite pro-protestant ; plusieurs grands défenseurs de la Tradition (et non pas des moindres !) m'ont alors assuré qu'il valait mieux aller à la Nouvelle Messe que de la manquer le dimanche ; quelques années après ils rejoignaient la position du Combat de la Foi ("Je parle en insensé", dirait Saint Paul !).

Or voici qu'un journaliste de Présent Daoudal, consacre une demi-page (le 14 février dernier) à la louange de Borella, sur l'un de ses derniers livres : "un livre d'une extraordinaire densité... une réflexion dont la richesse est telles que..." ; c'est vraiment tomber en pamoison pour du vent, de l'enflure, des termes nouveaux qui font impression : "le triformé Corps du Christ", Jésus "crucifié sur la croix de la finitude" etc... Si Molière était là ! En réalité ce nouveau livre, à lire les commentaires de Daoudal, se gorge de mots et fourmille de distinctions inadéquates qui ont l'air de reprendre toute la théologie apr le fond alors qu'en réalité elles brouillent les définitions et classifications de la théologie traditionnelle, qui a fait ses preuves. Cela me fait penser au Centre Pompidou de Beaubourg, avec tous ses tuyaux et ses couleurs agressives : des mots, des confusions dans les distinctions, des relations qui ne reposent sur rien de réel, un mélange perpétuel de réalités surnaturelles qui "donne le vertige" au journaliste mais contribue surtout à "épater" le lecteur ; ce ne serait rien si, sous-jacente, ne transpirait pas l'hérésie d'un rationalisme mystique qui mine le surnaturel ; ainsi la définition que donne Borella de l'acte de foi ! Non ce n'est pas de "la théologie au plus haut niveau", c'est une pâte qui gonfle avec un levain empoisonné.

N'oublions pas que pour Borella il y a un Absolu au dessus de Dieu ! Quant au "sens du surnaturel jusqu'à la déification", dont parle son nouveau livre, Saint Jean, Saint Paul, les Pères et tous les bons théologiens l'ont déjà proclamé, mais d'une manière toute simple et claire (sans éluder le mystère pour autant). Je dis et je répète que les élucubrations et la gnose de Borella constituent un grand danger ; ce langage abscons et ésotérique ressuscite, sous une forme moderne, *les erreurs* de la gnose et de l'hermétisme ; elle s'apparente au panthéisme diffus de Teilhard ; elle assujettit la Révélation à la science ; cette gnose est du gnosticisme ***malgré les protestations contraires de l'auteur.*** **En outre Borella, à ses heures, critique l'Eglise, son expansion aux XIX° et XX° siècles et ... le peu de place qu'elle a faite à l'homme ! il m'avait écrit, en 1982, qu'il était nécessaire "de répondre aux questions que posaient les Modernistes** car ces questions se posent" (souligné par lui !). Il est bien clair que sa sympathie va à la philosophie moderniste, quand il parle par exemple du "salut cosmique" ou qu'il écrit : "il n'y a rien avant le commencement pas même Dieu" !

Je suis l'un des seuls à dénoncer ce grand danger, danger pour les jeunes prêtres surtout, qui pourraient être facilement séduits par la pseudo-profondeur de cette théologie et risquent ainsi d'être contaminés. Quand la restauration de l'Eglise sera accomplie, qu'une nouvelle hérésie partie du sein de la "Tradition" ne vienne pas la gâcher !

Beaucoup de prêtres influents voient, savent et... se taisent ! Tant pis, j'aurai fait mon devoir. Plus tard il sera trop tard.

Abbé Louis Coache

Combat de la Foi n° 73, mars 1987

UNE NOUVELLE HERESIE, CAMOUFLEE
****

Nous avons fait dans le numéro 78 un article sur le danger de la doctrine diffusée par Monsieur Borella. Le plus étonnant est que des journeaux et revues très traditionnalistes ou des responsables intelligents et pleins de foi se gardent bien de dénoncer cette erreur. De quoi ont-ils peur ?

Et pourtant cette erreur est grave parce qu'insidieuse comme le Modernisme. "Mais le Professeur Borella communie très souvent !" - Peut-être ; Voltaire aussi communiait. "Comment osez-vous comparer Monsieur Borella à Voltaire ?" - Au for interne il n'y a sans doute aucune comparaison possible car Monsieur Borella est, je suppose, sincère ; mais au for externe, c'est-à-dire sur le plan public et du bien commun, son hérésie est peut-être plus dangereuse que la haine de la religion ; le néo-gnosticisme, en effet, comme le Modernisme, mine la doctrine sous prétexte d'approfondissement, et trompe les lecteurs ; voyez les méfaits du Modernisme, toute l'Eglise a basculé ! Si la doctrine de Borella s'étendait et triomphait c'est toute l'Eglise encore fidèle à la Tradition qui basculerait. Ils prétendent vouloir conserver les vraies valeurs mais ils les dénaturent en les imprégnant d'une religion païenne basée sur la connaissance humaine et toute une philosophie à relents maçonniques et teilhardiens (être suprême, hypertheos, centre cosmique, etc...). Pour eux, le Dieu de la Bible - avec toute la Révélation - s'insère dans un contexte de cosmogonie antique. Dieu a organisé à sa manière la matière pré-existente, une manière pas toujours heureuse (dualité du bien et du mal)...

A ceux qui refusent de s'intéresser à la question et qui prennent à la légère la prose ésotérique de Borella, ou se trouvent quelque peu séduits, je pose la question : "Vous êtes catholiques, vous tenez à la Tradition et donc à la foi intégrale, sans compromission, alors

- admettez-vous une théologie qui se réclame de René Guénon, penseur profondément lié à la franc-maçonnerie, séduit par les religions orientales et finalement converti à la religion musulmane et mort dans l'apostasie ?

- acceptez-vous une convergence du catholicisme avec la "franc-maçonnerie régulière" c'est-à-dire spiritualiste ? (Monsieur Borella n'est pas franc-maçon mais le gnosticisme est favorisé par la maçonnerie).

- admettez-vous une doctrine à tendance rationaliste, panthéiste, et qui érige la science ou la connaissance en donnée suprême, à laquelle doit se soumettre la Révélation ?

- croyez-vous que l'on puisse impunément, à la manière des Modernistes, remplacer les expressions théologiques traditionnelles par des expressions teilhardiennes ou à saveur ésotérique (le Christ "centre suprême", "centre cosmique", le Saint Esprit "véritable alchimiste", l'"intelligence minérale" de la nature, la "charité cosmique", etc...) ?

- votre foi catholique est-elle compatible avec l'acceptation d'erreurs comme celles-ci : "il n'y a rien avant le commencement, pas même Dieu", "le monde a toujours existé" ?

- pouvez-vous accepter que l'Eglise, au lieu d'être considérée comme l'instrument infaillible et nécessaire du Règne du Christ et de notre salut, soit tenue pour un simple moyen de transmission de la foi, utile certes mais faillible et soumise àl'intelligence humaine ?... que l'expansion de l'Eglise depuis quelques siècles soit considérée comme superficielle, la censure du Saint Office qualifiée de "terroriste", que l'attachement à la Tradition soit dénigré comme une réaction malheureuse "depuis la Révolution française" ?

- la triste expérience du Modernisme - que vous commettez - vous permet-elle de supporter des expressions choquantes ou équivoques comme celles-ci : "Christ androgyne céleste", "le triformé corps du Christ", "crucifixion alchimique", "hypertheos", "théarchie suressentielle"... ?

- votre foi traditionnelle, justement en éveil contre le libéralisme des Modernistes, peut-elle accepter les assertions suivantes, soutenues par tout le contexte des écrits de Monsieur Borella mais condamnées par Pie IX : "Les principes et méthodes des anciens docteurs scolastiques ne conviennent plus aux nécessités de notre temps" ou "le Pontife romain doit se réconcilier avec le progrès" ?

Si vous répondez oui à l'une de ces questions vous êtes un homme double, qui défend la Tradition publiquement mais dont le coeur a déjà glissé vers l'hérésie, vous trompez donc vos lecteurs car tôt ou tard vous vous dévoilerez, vous êtes complice d'une nouvelle hérésie qui prendra le relais du Modernisme, vous êtes infidèles au Christ que vous prétendez servir.

L. C.

P.S. : Lire "de la gnose à l'oecuménisme" de Etienne Couvert, Editions de Chiré.

Combat de la Foi n° 79,
juin 1987

L'HERITAGE DE L'ABBE LEFEVRE

Monsieur l'Abbé Luc Lefevre, directeur de la revue "La Pensée Catholique", et des Editions du Cèdre, est mort le mardi 28 avril 1987 à l'âge de 92 ans. Formé au séminaire français de Rome, celui du Père Le Floch, prêtre depuis plus de soixane ans, il a incarné après la guerre, et longtemps seul, le type même du véritable penseur catholique traditionnel.

Hélas ! il semble bien que des relations inquiétantes l'ont entrainé au cours des années soixante sur la voie d'une Tradition équivoque et en 1962 parut dans sa revue un article désormais célèbre à propos de René Guénon et signé de Madame Maurice Bouley-Denis.

Cette même personne avait été, quarante ans plus tôt, au sortir de la guerre de 14-18, l'intermédiaire entre Jacques Maritain et Guénon, un Génon qui au terme de sa formation orientaliste et maçonnique s'efforçait de pénétrer le milieu des penseurs chrétiens dont Maritain était alors le fleuron (d'autant plus qu'il n'avait pas encore pris son virage progressiste). Grâce à la lucidité du maitre thomiste la manoeuvre échoua, mais Guénon réussit à passer pour traditionnel auprès de certains anti-révolutionnaires, et non des moindres, ceux de l'Action Française ; Léon de Ponçins lui-même fut un temps ébloui par ses positions antimodernes.

Les réseaux guénoniens ont bien senti tout l'intérêt de ce nouvel ami et de ceux qui l'entouraient comme "cheval de troie" au sein des milieux catholiques opposés à la Révolution dans l'Eglise, telle qu'elle est issue du Modernisme et du Concile Vatican II. On arriva ainsi à ce double scandale : d'abord la publication de la "Charité profanée" par les Editions du Cèdre en 1979, et la participation régulière de Jean Borella à la Pensée Catholique, ensuite la défense de ce livre et de son auteur par des religieux traditionnels, capucins et dominicains, contre la dénonciation documentée que nous en avons faite.

Ce scandale portait alors logiquement ses fruits : de jeunes esprits fragiles et sans défense, se laissaient séduire par les doctrines néo-gnostiques et leur auteur, de jeunes vocations étaient déviées du vrai Dieu et néanmoins conduites à l'ordination sacerdotale, aboutissant à l'énormité de l'article du journal l'Est Républicain publié dans le Bulletin n° 16.

L'abbé Lefevre a disparu, le néo-gnosticisme a perdu un appui sérieux mais il a gagné un héritage précieux : Yves Daoudal, déjà connu de nos lecteurs pour ses positions guénoniennes (note) devient Rédacteur en chef de la revue "La Pensée Catholique", tandis que le fonds des Editions du Cèdre est repris par les Editions Dominique Martin Morin. Cette denière maison, très proche de la revue "Itinéraires" dont elle est le double éditorial, a également repris il n'y a guère une petite revue intitulée "Bulletin du CICES" dans laquelle Yves Daoudal a récemment commis quelques articles très instructifs !

La toile d'araignée gnostique s'étend et par là se révèle chaque jour un peu plus, pour ceux qui sont de bonne foi bien sûr !

P. R.

Certains de nos lecteurs ont été étonnés de la participation de deux journalistes du groupe de presse de Monsieur HERSANT au colloque guénonien de Lyon au mois d'Août 1986, Jean-Jacques GABUT, directeur de "Lyon-Matin" et Michel-Henri COSTE du "Journal Rhône-Alpes".

Comme nous l'indiquions dans l'article paru dans le Bulletin n° 16 leurs positions personnelles étaient déjà connues publiquement et leur présence était donc doctrinalement logique ; dans un souci d'information complémentaire nous soumettons à nos lecteurs cinq articles les concernant et qui permettront à chacun de se faire une idée plus précise d'une certaine "Presse de droite"...

Les Evangiles secrets

« EVANGILES SECRETS ». Titre accrocheur. C'est vrai. Le titre original est plus vrai, mais nettement plus abstrait : « The Gnostic Gospels » (Les Evangiles gnostiques). Ce livre d'Elaine Pagels, professeur à l'Université Columbia (New York), est le premier à faire un large bilan de la fameuse affaire des manuscrits de Nag Hanmadi. Ce nom commence à être aussi célèbre que celui de Qumran, lieu où furent trouvés les documents esséniens...

Dans une jarre

Presque la même histoire qui débute aussi comme un fait divers. En 1945, un paysan égyptien trouve une jarre contenant treize volumes sur papyrus. A partir de là, comme dans l'affaire de Qumran, c'est presque un roman policier. Vente au marché noir, des feuillets brûlés, d'autres manuscrits sortis en fraude d'Egypte.

Puis finalement après de nombreuses péripéties bien contées par Elaine Pagels, la « découverte » stupéfiante du professeur hollandais Gilles Quispel. Il a sous les yeux l'Evangile de Thomas ! Et puis, avec, toute une bibliothèque chrétienne gnostique.

L'« autre » Eglise contre laquelle tonna si fort l'évêque lyonnais Irénée. Et qui pourtant aurait pu l'emporter sur l'Eglise romaine naissante.

« Une alternative vigoureuse »

Ces manuscrits de Nag Hanmadi sont un véritable trésor échappé aux autodafés de l'Eglise institutionnelle de Rome. Ils remontent aux IIe-IIIe siècles après Jésus-Christ et, brusquement, voilà que le gnosticisme chrétien dont on n'avait que de rares écrits, souvent mutilés, apparait dans toute sa richesse. En outre, c'est « de première main ». Ce ne sont plus les critiques de ses adversaires auxquels on était jusqu'alors obligé d'avoir recours pour le connaître.

Nous retiendrons la conclusion d'Elaine Pagels : « De nos jours, nous les lisons d'un œil différent non pas uniquement comme étant « folie et blasphème » mais... comme une alternative vigoureuse à ce que nous savons être la tradition chrétienne ».

Plus initiatique

Alors nous découvrons au fil de ces « Evangiles secrets » une autre vie du Christ, un autre enseignement. Plus axé sur la connaissance, sur la foi, plus intellectualiste, plus élitiste, plus initiatique. C'est un constat. Pas un jugement de valeur.

Les commentaires d'Elaine Pagels se lisent « comme un roman ». Alors ne croyez pas que c'est indigeste. On voit vivre ces « autres » chrétiens et leur relation avec l'Eglise officielle. Et l'on se rend compte que, dès l'origine, dès l'an 60 après Jésus-Christ, il y avait « plusieurs demeures dans la maison du Père ».

M.-H. COSTE

Elaine Pagels — Les Evangiles secrets — Traduit et annoté par Tanguy Kenec'hdu — Editions Gallimard — 235 pages.

NOTE DE LECTURE

« Les tracés de lumière »

Une réédition, revue et corrigée, que l'on attendait en raison des sujets traités dans le sens traditionnel. L'auteur, Jean Tourniac, d'origine lyonnaise, fut un des correspondants de René Guenon.

On retiendra notamment le chapitre « Le Tout-Puissant dans l'ésotérisme maçonnique et judéo-chrétien ». Jean Tourniac, dans ses « Tracés de lumière » éclaire tous les « cherchants » qui, partant de la foi, veulent entreprendre le chemin de la Connaissance, sans tomber dans le piège de l'orgueil qui pourrait les amener à mépriser la religion au profit d'une recherche élitiste au mauvais sens du terme.

Suivons donc Jean Tourniac sur ce sentier, appuyé par le symbolisme exprimé par les bâtisseurs de cathédrales : une leçon réconfortante en cette époque matérialiste.

M.-H. COSTE

Jean Tourniac.- Les Tracés de lumière : Symbolisme et Connaissance - Editions Dervy-Livres - 12 planches hors textes - 250 pages.

LA «FIN DE L'ESOTERISME»... OU SON AGGIORNAMENTO?

Il peut sembler paradoxal d'ouvrir une telle chronique par l'œuvre d'un jeune et brillant contempteur de notre vieux monde et de notre « morte » culture : **MICHEL LANCELOT**, auteur du « **Jeune lion dort avec ses dents** » (1)... Et cependant, Michel Lancelot, dans sa saine colère, dans ses outrances calculées, réaffirme, au nom de la contre-culture, au nom de la jeune révolution, une vérité aussi fondamentale qu'élémentaire : « Il y a une transcendance et elle n'est pas incompatible avec le comportement social ». Entre la recherche ésotérique, l'underground, la pop music et la bande dessinée, il a fort bien vu ce qu'il y avait de mystérieuses affinités. Et il a fort bien perçu l'enjeu de la lutte qui s'est amorcée. Une lutte pour la dignité, pour la liberté, pour la responsabilité de l'homme face au « fascisme sans larmes » que nous préparent les têtes d'œuf — de droite ou de gauche — pour nos lendemains désenchantés.

C'est paradoxalement — tant les démarches sont éloignées — un livre remarquable de **RAYMOND ABELLIO**, qui répond en écho aux soucis de Michel Lancelot. « **La fin de l'ésotérisme** » (2) nous fait en effet mieux prendre conscience de l'importance de la démarche initiatique. Celle-ci est la révélation de l'interdépendance universelle ; elle est, précisément, le passage de la raison naturelle à la raison transcendantale. Praxis mais aussi morale. Avec sa vaste culture, le grand structuraliste et rationaliste qu'est Abellio nous parle de la « désoccultation » qui, aujourd'hui, s'amorce et qui signifie probablement une nouvelle naissance pour notre civilisation. Ses analyses sur le symbolisme de la Croix, le Yi-king, l'arbre des séphiroth sont pénétrantes, difficiles, parfois discutables mais toujours enrichissantes. Maintenant, est-ce bien, comme il le pense, la fin de l'ésotérisme et l'accession à tous des vérités cachées ?... Ou ne s'agit-il pas plutôt d'un « aggiornamento » en fonction de notre évolution ?...

Abellio parle aussi dans son essai de l'astrologie, de ses rapports avec le pouvoir prophétique, sous un angle très « gnostique ».

Or, le scientifique Abellio est étrangement rejoint par un autre scientifique, ingénieur physicien dans un centre international de recherches nucléaires, **GEORGES DE VILLEFRANCHE**, qui vient de publier un petit livre lumineux sur « **L'astrologie ésotérique retrouvée** » (3). Nous sommes évidemment à mille coudées du charlatanisme astrologique. Nous pénétrons dans les arcanes symboliques et mythiques où ce brillant ingénieur se meut avec aisance. Je recommande avec chaleur et avec la certitude de ne pas me tromper ce petit livre à votre méditation.

DEUX NOUVELLES COLLECTIONS : MAME ET DUMAS

Le succès grandissant de tous les ouvrages touchant à l'ésotérisme a incité encore deux éditeurs à leur réserver des collections particulières. C'est ainsi qu'aux éditions Mame ont paru une série d'ouvrages qu'il nous faut signaler tant pour le sérieux de leurs auteurs que pour la qualité des textes présentés. Tout d'abord « **Rites et initiations des sociétés secrètes** », de **PIERRE MARIEL** (4). Aux côtés de considérations générales sur l'initiation, les rites et les mythes, Pierre Mariel analyse et cite même en exemple des rites maçonniques ou paramaçonniques peu connus. Son chapitre sur les « bons cousins » et la Sainte Vehme contient des aperçus intéressants. Un ouvrage riche tout comme celui de **JEAN-CLAUDE FRERE**, consacré spécialement aux « **Rose-Croix** » (5) et à toutes les branches qui en sont issues, depuis la « Rose-Croix d'or » jusqu'à l'« Ordo Templi orientis », en passant par l'« Ordre kabbalistique de la Rose-Croix » et la « Sociétas rosicruciana de Grande-Bretagne ».

Il nous faut citer encore dans la même série « Pensées et sociétés secrètes », le très difficile mais assez fabuleux travail consacré par **MAURICE GUINGUAND** à « **Chartres** » (6) et aux templiers architectes. M. Guinguand jongle avec les nombres et il faut être un bon mathématicien pour suivre toutes ses démonstrations. Son livre n'en apporte pas moins de très précieuses indications sur les mystères des cathédrales chers à Fulcanelli.

Chez Robert Dumas, la collection « Esotérisme aujourd'hui » s'ouvre sur un livre de **LAURENT DAILLIEZ** sur « **Jacques de Molay, dernier maître du temple** » (7). Un livre historique extrêmement documenté et impartial, qui nous montre un grand maître du Temple bien éloigné de la légende et qui fait justice de nombreuses fables courant autour des templiers.

JESUITES ET FRANCS-MAÇONS

Ce n'est pas un hasard si nous lions ces « frères », qui furent (parfois) ennemis, pour présenter le livre d'**ALAIN GUICHARD** sur « **Les**

Jésuites » (8), et celui de **PIERRE CHEVALIER** sur « **L'histoire de la Franc-maçonnerie française** » (9). Si leur démarche est divergente, le jésuite et le franc-maçon subirent en effet, au cours des siècles, les mêmes persécutions, ils furent étrangement pour les mêmes raisons, les grands calomniés de l'Histoire.

Alain Guichard nous livre, avec le sérieux que nous nous plaisons à lui reconnaître, une étude à la fois psychologique et historique qui est du plus vif intérêt car elle incite au dialogue et à l'ouverture dans un esprit fraternel.

De même — souhaitons-le — l'histoire de Pierre Chevalier, sur l'ordre maçonnique en France, contribuera à faire connaître au grand public cette « école de l'égalité » si mal et si injustement comprise des profanes qui n'y ont pas accès. Professeur à l'Université de Limoges, Pierre Chevalier (qui n'est pas maçon) est l'un des tout premiers « maçonnologues » français. Son ouvrage, qui comprendra trois tomes et dont seul le premier volume a jusqu'ici paru — il couvre la période s'étendant des constitutions d'Anderson à 1799 — est préfacé par Pierre Gaxotte. Il est empreint d'un sérieux, d'une hauteur de vues et d'une rigueur historique incontestables. On regrettera seulement qu'il ne s'ouvre qu'avec la naissance de la franc-maçonnerie spéculative laissant dans l'ombre — encore bien épaisse — la longue marche de la franc-maçonnerie opérative depuis les Loges du Moyen-Age. Il n'en sera pas moins un document de base, général, extrêmement fouillé et auquel il sera impossible de ne pas faire référence.

Toujours dans la même famille spirituelle, citons un très remarquable ouvrage sur « **Goethe franc-maçon** », de **ROLAND GUY** (10) : une approche en profondeur du grand poète que, demain, aucun universitaire, aucun étudiant ne pourra ignorer. Un travail unique par les années et les années de recherches et d'étude qu'il a exigées. Et qui nous restitue l'homme, le poète, le philosophe avec ses faiblesses et ses vertus dans sa vraie et sereine grandeur.

Chez le même éditeur, un petit ouvrage très riche que je conseille à tous les amateurs de symbolisme : «**Le cabinet de réflexion** » de **DANIEL BERESNIAK** (11).

SUR LE CHEMIN DE L'ORIENT

Si nous nous tournons du côté de l'Orient, nous trouvons deux livres baignés de la plus haute spiritualité. Le premier est curieusement un roman, mais un roman initiatique, un roman où apparaît en filigrane la biographie de son auteur, un ancien déporté qui, après avoir connu en Amérique latine les décevantes splendeurs de l'« enfer vert », découvrit la véritable aventure intérieure avec Sri Aurobindo, dont il demeure un disciple : **SATPREM**. « **Par le corps de la terre** » (12) conte ainsi les tribulations d'un Sannyasin en quête de la lumière. Il s'agit d'une très belle et très poétique histoire merveilleusement écrite, étonnamment prenante, même si l'on néglige son fil conducteur ésotérique.

Le second livre, qui en est presque le prolongement vécu, est « **L'enseignement de Mâ Ananda Moyi** » (13), rapporté par **JOSETTE ET JEAN HERBERT**. Il s'agit de dialogues, de réflexions rapportés en même temps que d'un portrait de la « Mère », de la sainte qui est à l'origine des « ashrams », qui se considère à la fois chrétienne, musulmane, hindoue et dont le rayonnement — au propre comme au figuré — est littéralement, preuve vivante, incarnation de joie, de sagesse et d'amour.

Enfin, dans un Orient plus proche, annonçons la parution pour la première fois d'un « **Livre des principes kabbalistiques** » (14) dû à l'éminent kabbaliste **A.D. GRAD**, professeur de philosophie au Chili, dont nous avions déjà salué ici-même l'extraordinaire ouvrage sur « **Les clefs secrètes d'Israël** ». Voici donc, dans leur surprenante beauté, les plus purs et les plus énigmatiques fleurons de la sagesse hébraïque restitués par celui qui sera sans doute considéré demain comme l'un des pères de la synagogue universelle.

J.-J. GABUT

---

1) Albin Michel ; 2) Flammarion ; 3) Dervy-Livres ; 4, 5, 6) Ed. Mame ; 7) Robert Dumas ; 8) Grasset ; 9) Fayard ; 10 et 11) : Ed. du Prisme ; 12) R. Laffont ; 13) Albin Michel ; 14) R. Laffont.

M. Georges Marcou, Grand Maître de la Grande Loge de France, à Lyon pour l'installation d'une nouvelle loge

M. Georges Marcou, Grand Maître de la Grande Loge de France pour 1977, était hier à Lyon, où il présidait à « l'incorporation » dans la Grande Loge de France — c'est-à-dire à l'installation — d'une nouvelle Loge de cette obédience. Elle en sera la troisième à Lyon. Ses membres ont choisi de porter à leur tête comme Vénéralbe notre confrère Jean-Jacques Gabut ; et par sa présence le Grand Maître — dont c'était le premier déplacement en province depuis son élection et qui était accompagné des grands officiers de la Grande Loge et des principaux du conseil général — avait voulu témoigner son attachement personnel et la reconnaissance de la Grande Loge toute entière à Jean-Jacques Gabut qui a déjà occupé d'insignes fonctions, dans la Grande Loge, la dernière en date étant celle de Grand Orateur.

Mais le Grand Maître voulait marquer également par ce voyage l'intérêt privilégié qu'il porte aux francs-maçons de Lyon et dont la réflexion a beaucoup apporté à la Grande Loge.

La nouvelle Loge a pris pour nom « les disciples d'Horus ».

Ses membres ont choisi de se placer sous le vocable du fils d'Isis et de Osiris (plus souvent représenté par un faucun mais aussi par un oeil qui pleure car ce fils des grands Dieux égyptiens venu sur terre pour travailler et aider les hommes garde la nostalgie du ciel) parce que cette symbolique d'Horus leur a semblé exprimer la place du maçon entre la matière et l'esprit, la terre et le ciel, symbolisée par l'équerre (la matière la terre) et le compas (l'esprit le ciel). C'est dire que l'un des soins principaux auquel se sont consacrés « les disciples d'Horus » sera l'approfondissement de la recherche dans la tradition symbolique initiative.

Il nous a paru bien inutile de surcharger ces pages par des commentaires forcément trop courts eu égard à la masse d'informations véhiculées par ces quelques articles .

Maçonnerie et initiation

Des « introuvables »

Il est des maisons d'édition qui, courageusement, entreprennent de rééditer des ouvrages très recherchés et devenus introuvables. C'est le cas, notamment, des éditions d'Aujourd'hui, de la toute jeune maison Déméter et de la vénérable librairie Maisonneuve et Larose.

C'est ainsi que, coup sur coup, viennent de paraître une série d'ouvrages profondément utiles et passionnants pour le chercheur. Tout d'abord, aux éditions d'Aujourd'hui, nous voudrions rappeler la réédition de l'excellente histoire des religions qu'avait composée le merveilleux Salomon Reinach à l'aube de ce siècle sous le titre d'« Orpheus ». Reinach qui fut, notons-le, un des trop rares savants à soutenir l'authenticité de Glozel, fit là, œuvre de précurseur, bien avant Eliade, Schuon ou Dumézil. Et il est significatif de découvrir combien ce précurseur, à travers « Orphéus » voyait juste.

Toujours aux éditions d'Aujourd'hui, on peut enfin se procurer l'œuvre de Marc Bédarride sur « L'ordre maçonnique de Mizraïm ». Un ordre très controversé, volontairement très secret, dont les fondements reposent certes sur les frères Bédarride mais dont l'histoire reste très mal connue malgré un ouvrage de Gaston Ventura, publié chez Maisonneuve et Larose, sous le titre « Les rites maçonniques de Mizraïm et de Memphis ». Ouvrage très intéressant mais partial et vu surtout du côté de l'Adriatique.

Toujours chez Maisonneuve et Larose dans « La bibliothèque initiatique », deux livres capitaux d'Enel, savant kabbaliste et égyptologue : « L'Enfant du Nil » et « Les origines de la Genèse ». Le premier, sous une forme romancée, nous conte en fait la vie secrète de Moïse, initié aux arcanes magiques et scientifiques de l'Egypte ancienne. Le second va beaucoup plus loin et révèle l'enseignement des temples de l'Egypte antique sur les lois de l'Univers et les mystères de la vie et de la mort. Ces deux livres qui se complètent sont d'une très haute portée spirituelle.

Et puis nous reviendrons à la franc-maçonnerie et au mysticisme avec toute une série d'ouvrages du plus vif intérêt aux éditions Déméter. La réédition, par exemple, de ce classique de Papus : « Ce que doit savoir un maître-maçon », de deux ouvrages d'Armand Bédarride sur « Le travail sur la pierre brute » (les leçons de l'apprenti franc-maçon) et « Règle et compas » ainsi que, dans un même volume sur les « Mystères de l'étoile flamboyante », des études du même Armand Bédarride et de Wladimir Nagrodski sur les secrets de la lettre « G ». Toujours chez Déméter la réédition en un seul volume d'une série d'œuvres brèves de Louis-Claude de Saint-Martin et notamment d'« Ecce homo ».

Enfin, dans le même ordre de préoccupation, recommandons, chez l'éditeur Albin Michel, un « Question de » consacré aux « Demeures du Sacré », c'est-à-dire à l'architecture initiatique, avec d'intéressants articles sur Le Corbusier et dans « Les Cahiers de l'Hermétisme » le fruit du colloque de Cerisy animé en juin 1985 par Gilbert Durand sur « Le mythe et le mythique » et tout à fait dans la mouvance des travaux et des idées d'Eliade, Dumézil et Gaston Bachelard.

Jean-Jacques GABUT

Le dernier texte ci-dessus, vieux de dix ans, vaut plus qu'un long commentaire et devrait ouvrir les yeux aux derniers lecteurs dubitatifs, aux clercs notamment, à moins qu'ils ne soient déjà eux-mêmes "éclairés" depuis longtemps.

P. R.

LE JANSENISME, DE L'HERESIE A LA TROISIEME VOIE.

La crise actuelle dans l'Eglise nous montre aux prises trois tendances : les progressistes, les traditionnels et, entre les deux, un vaste marais dont les éléments divers ont en commun, de ne pas vouloir prendre parti, comme s'il était possible de ne pas trancher entre la vérité et l'erreur...

Cette attitude étonnante, puisqu'impossible au fond, n'est pas nouvelle et elle a souvent eu des tenants qui ont régulièrement servi l'erreur, certains par duplicité, d'autres de bonne foi en pensant éviter le pire par l'attitude même qui l'assurait.

Lorsqu'une telle position devient le fait de membres dirigeants de l'Eglise, d'évèques même, la Révolution est près de triompher car la lutte contre l'erreur n'est plus qu'une mèlée confuse où le plus grand nombre n'arrive pas à se repérer.

Cette situation trouble que nous vivons intensément en 1987, a été subie de nombreuses fois dans l'histoire de l'Eglise, tout particulièrement en cette période du XVIIIème siècle qui a vu se nouer les assauts décisifs contre l'Eglise et contre la Société civile. L'affaire janséniste est très instructive à cet égard : elle eut à ses débuts une allure de réforme, de réajustement des pensées et des actions, et nombre de ses membres l'ont toujours vécue comme telle, et elle finit par devenir une des quatre ou cinq plus grandes machinations que l'Eglise eut à endurer en vingt siècles.

Nous vous proposons ci-dessous une excellente étude publiée récemment par la revue italienne "Sodalitium" (que nous remercions pour sa compréhension) - La traduction a été assurée par nos soins.

Comme on le sait, la révolution française fut le résultat d'une préparation idéologique en profondeur qui, depuis la Renaissance et le protestantisme, en passant par le déisme et l'illuminisme, en arriva à l'impiété complète, exprimée en toute clarté dans les réalisations politiques et religieuses du soulèvement républicain de 1792.

L'HERESIE JANSENISTE, CINQUIEME COLONNE DANS L'EGLISE :

D'un premier examen, la lutte de la fin du XVIII° siècle, semblerait se circonscrire dans des limites très nettes : d'une part, *l'Eglise*, du côté opposé, l'ensemble des courants et des sectes se proclamant ouvertement impies - protestantisme, philosophisme, illuminisme, etc. - que l'on pourrait appeler *la contre-Eglise*. En réalité, le panorama était beaucoup plus complexe. *Tous les partisans de la contre-Eglise n'étaient pas situés dans les clans hétérodoxes ; en fait elle avait trouvé le moyen de disposer ses éléments en grand nombre à l'intérieur même des rangs catholiques.* Ces éléments n'étaient pas isolés les uns des autres et n'agissaient pas séparément. Ils constituaient tout un réseau d'activités exécutées en toute connaissance, *qui visaient à faire, à l'intérieur de l'Eglise, le jeu des adversaires de celle-ci ; bref, ce qu'aujourd'hui, on appellerait "une cinquième colonne".*

L'objectif de cette cinquième colonne consistait à *miner la réaction catholique*. A cette fin, elle avait une double mission. *En premier lieu,* celle de *répandre,* sous couvert d'authentique catholicisme, *des systèmes théologiques et moraux erronés,* qui amèneraient les fidèles aux tendances impies et les éloigneraient des enseignements de Rome. *En second lieu,* celle de *s'introduire,* dans la mesure du possible, *aux postes-clés :* chaires universitaires, direction spirituelle des séminaires et des communautés religieuses, des trônes et des gouvernants , des paroisses importantes , et par dessus-tout les sièges épiscopaux. C'est ainsi que *l'hérésie cherchait à s'infiltrer le plus profondément possible jusqu'au sein même de l'Eglise et*

des monarchies chrétiennes, et elle obtenait le résultat de désorienter et de perdre les fidèles, leur enseignant, presque avec l'autorité de l'Eglise même, les erreurs que celle-ci condamnait.

Tel fut le *Jansénisme, néfaste hérésie* qui, par de cyniques subterfuges, se moquait des diverses condamnations lancées contre elles par le Magistère infaillible, et *chercha toujours à se maintenir dans le sein du Catholicisme pour en corrompre les sources vitales.*

NATURE DU JANSENISME

L'obéissance et la docilité au Saint Père, la fidélité à la Scholastique - cette admirable synthèse de la philosophie et de la Révélation - la ferveur des fidèles, l'assiduité à la confession et à la table eucharistique, la dévotion à la Vierge, assurent dans l'Eglise la conservation de cette énergie qui en fait la pierre vivante contre laquelle se brisent les armes de l'enfer.

Les jansénistes, ennemis de l'Eglise, tentent de rester apparemment dans son sein pour en finir avec tout cela. Leur rigorisme pharisaïque éloigne les fidèles des sacrements. La critique sophiste à laquelle ils soumettaient les décisions pontificales donna naissance à l'"*opinionisme*", au "libéralisme catholique", à la *liberté pour chacun de penser ce qu'il veut,* puisqu'il s'agit seulement d'opinions qui peuvent être vraies comme elles peuvent être fausses ; l'exaltation de la Patris- et de l'Eglise primitive, ébranlant la confiance en la scholastique, théologie la plus claire, la plus précise, la plus définie, donna naissance aux incertitudes de l'intelligence travaillant en un champ encore nébuleux, et confirme profondément les esprits dans la conviction qu'il s'agit toujours d'opinions également respectables.

Tels sont les buts du jansénisme tel qu'on peut les déduire de son histoire. En réalité, il se présentait comme le défenseur de la théologie de Saint Augustin, interprétée dans un sens protestantisé, comme si le Docteur de la Grâce eut admis la double prédestination comme fruit nécessaire de la grâce divine ou de son absence. En fait, pour les jansénistes, il existe des préceptes divins pour l'accomplissement desquels manquent à l'homme les énergies nécessaires ; et s'il reçoit ses énergies, c'est-à-dire la grâce de Dieu, il n'est plus libre alors d'accomplir les bonnes oeuvres : l'aide divine meut nécessairement sa volonté.

LA CINQUIEME COLONNE JANSENISTE DEMASQUEE

On comprend facilement que cette secte hérétique aurait réalisé son entreprise infernale si elle avait réussi à rester complètement occulte à l'intérieur des milieux catholiques. Mais il n'en fut pas ainsi. Vigoureusement combattue par des théologiens et des polémistes de valeur, elle fut contrainte de se défendre. Et en s'imposant au grand jour, elle mit en évidence non seulement ses griffes, mais tous ses muscles. Son objectif essentiel fut donc ainsi, au moins en partie, manqué. Rome, mise sur ses gardes, avait condamné le système. Les fidèles étaient donc prévenus. *Les jansénistes qui se disaient catholiques, ne pouvaient plus désormais agir dans l'ombre, comme une cinquième colonne.*

Il leur restait, en manifestant l'apparence du catholicisme, à édifier une sorte d'"*église dans l'Eglise*", rassemblant les esprits les plus orgueilleux, les plus téméraires, les plus dissipés, pour combattre sans relache les fils de lumière dans une guerilla incessante d'arguties et de sophismes contre les catholiques authentiques. De la sorte, il était plus facile de tramer la conspiration des fils des ténèbres hors du camp de l'Eglise.

LA TROISIEME FORCE : ENTRE JANSENISTES ET ORTHODOXES

Dans la revue *Annales* - actuellement, on le sait, un des meilleurs organes spécialisés dans l'histoire - Emile Appolis publie un article de valeur et de grand intérêt dans lequel, réunissant des faits déjà connus et de nouveaux documents recueillis par lui-même il arrive à démontrer, avec une impressionnante clarté, que *le jansénisme, découvert, condamné, persécuté, mais toujours enraciné dans les milieux catholiques, engendra à son tour une sorte de troisième force - un troisième parti,*

dit Appolis - *constitué d'ecclésiastiques de divers échelons, qui assumèrent la tâche très délicate de fournir aux jansénistes des conditions d'existence acceptables au sein de l'Eglise, malgré les pressions opposées.* En premier lieu, *ces ecclésiastiques ne se déclaraient pas jansénistes.* Au contraire, en règle générale, leurs façons d'agir *donnait l'illusion qu'ils étaient d'accord avec Rome. Pourtant, en réalité, ils ne combattaient pas le jansénisme,* ils soutenaient la thèse que celui-ci disparaîtrait *tranquillement si les antijansénistes cessaient toute campagne contre lui, et si le Saint Siège s'abstenait de toute mesure de rigueur ayant un caractère personnel.*

Cette position, du point de vue doctrinal n'était pas celle des jansénistes, elle n'était pas non plus celle des anti-jansénistes militants, elle était favorablement reçue par de nombreux esprits éminents, désireux d'engager toute leur influence *pour affaiblir la lutte contre l'hérésie.*

A partir du moment où cette insidieuse tactique triomphe, *trois attitudes* se manifestent dans les rangs catholiques : celle des *jansénistes* en lutte ouverte contre les partisans de Rome ; celle de la *troisième force, opposée elle ausi aux partisans de Rome, qu'elle accusait d'exagération, d'intransigeance, de fomenter des oppositions, d'être ennemis de la charité ;* enfin, celle des *partisans de Rome,* isolés, *incompris, découragés parce que contre eux se retournaient non seulement les jansénistes, mais encore nombre de personnages illustres par les charges qu'ils assumaient, dignes de par leur piété et l'austérité de leur vie, enrôlés dans la troisième force.*

Le grand mérite de l'étude d'Appolis est de mettre en relief le fait que les hommes de la troisième force, sous couvert de neutralité, étaient des agents dévoués de la cause janséniste et qui rendaient à la secte les plus précieux des services.

Ce point important de l'histoire ecclésiastique reçoit ainsi un éclairage nouveau. Notre revue, dans le programme de laquelle s'insère la stimulation de l'intérêt pour l'histoire de l'Eglise, offre à ses lecteurs les principaux passages de l'étude d'Emile Appolis... Il sera inutile de rappeler aux personnes instruites que la grande interférence, qui était alors en usage, du pouvoir temporel dans la nomination des évêques, nuisait gravement à la liberté de mouvement du Saint-Siège, ainsi que le choix de Pasteurs authentiquement imprégnés de l'esprit de fidélité entière à rome.

Appolis prend pour objet de son étude la France du XVIII° siècle. Le Jansénisme en tant que secte était dans son ultime phase d'existence (par la suite, il se survit à lui-même dans l'esprit libéral qui infeste aujourd'hui encore de nombreuses mentalités de mouvements catholiques). A cette époque-là, son grand chef était Pasquier-Quesnel, dont l'oeuvre : "Réflexions morales sur le Nouveau Testament" fut, après bien des vicissitudes, fulminée par la bulle UNIGENITUS de Clément XI, datée du 8 septembre 1713. Mais le jansénisme, grâce à la négligence du pouvoir séculier avait désormais raffermi ses racines en France. Aussi, bien qu'enregistrée par le parlement et accueillie par l'Assemblée du clergé, cette bulle papale n'obtint pas l'obéissance pacifique de tout le pays ; en face d'elle, les évêques français se divisèrent en trois groupes : une partie accueillit pleinement la parole de Rome, et appliqua avec ardeur les dispositions de la bulle ; Appolis les appelle les "Constitutionnels", en vertu de leur parfaite adhésion à la constitution apostolique. Une autre partie, superbement janséniste, refusa de se soumettre à la décision du Saint-Siège et fit appel au futur concile général : ce sont les "appelants" qui, en 1717 étaient quatre, puis furent au nombre de vingt . Une troisième partie choisit une position intermédiaire, souscrivit à la bulle, mais ne fit rien pour l'appliquer : ce sont ceux qu'Appolis nomme la troisième force.

LE PRINCIPE DE LA TROISIEME FORCE : SAUVER L'UNITE

La raison invoquée par ce dernier groupe de prélats est le *maintien de la paix entre les fidèles et de la charité envers tous.* Ainsi, ne prennent-ils pas parti, et ne se préoccupent-ils pas de savoir s'il y a des jansénistes dans leur diocèse. Tel fut Monseigneur Pierre Clément, évêque de Périgueux qui, à sa mort, mérita cet éloge : "*Monseigneur l'évêque avait, jusqu'à sa mort, contribué à notre paix ; personne n'avait pris parti* (en faveur ou contre la bulle) *et absolument rien ne nous avait été demandé*" .

Identique fut l'attitude de divers autres prélats : du successeur de Monseigneur Clément à Périgueux ; de Monseigneur Denis-Alexandre Le Blanc, du diocèse de Sarlat ; de Monseigneur Louis-Charles des Alrys de Rousset qui pendant quarante ans conserva dans son diocèse un calme inexistant dans les évêchés voisins ; de Monseigneur J.A. Phélypeaux, évêque de Lodève, absolument indifférent aux bulles et aux déclarations royales. Lorsqu'une de ces dernières, en juin 1722, imposa l'acceptation des formules antijansénistes par tous ceux qui recevraient les ordres sacrés, ou des bénéfices ecclésiastiques, Monseigneur Philypeaux n'eût aucune hésitation à conférer les ordres à nombre de ses subordonnés qui avaient refusé de souscrire le formulaire, de même qu'à accorder des prébendes ecclésiastiques sans exiger de ces personnes qu'elles accomplissent cette formalité préliminaire.

Mais ce ne sont pas ces individus qui constituent la troisième force proprement dite . Par leur manque de zèle et une coloration d'esprit sceptique, ils constituent un groupe peu digne des charges qu'ils occupent. *Les hommes de la troisième partie ont une attitude analogue, mais ils ne sont pas mus par la négligene, mais bien par une question de doctrine, par le principe que la paix est une valeur suprême et qu'il est donc désirable de la conserver à tout prix, même lorsqu'en agissant ainsi on affaiblit les forces des défenseurs de la vérité, et la porte est ouverte aux propagateurs de l'erreur.*

En maintenant entre eux des rapports très cordiaux, dit Appolis, ils forment un authentique parti intermédiaire entre les "appelants" et leurs adversaires. Sans avoir recours à un futur concile et tout en affirmant toujours leur soumission à la bulle de Clément XI, ces prélats refusent, malgré tout, de s'aligner sur les "constitutionnels", intégralement dociles à Rome. Comme les jansénistes, eux aussi espèrent la fin des discussions par "amour de la paix" et "haine du schisme". Ils ne veulent pas considérer les "appelants" comme suspects d'hérésie, du moment que ceux-ci veulent condamner les cinq propositions du jansénisme et soutenir la doctrine de Saint Augustin sur la grâce, thèses pour lesquelles ils professent eux aussi une grande vénération. De cette façon, ces évêques veulent simplement enterrer le problème. "*Les partisans de ce troisième parti* - conclut Appolis -, *aspirent donc à restaurer l'unité de l'Eglise, non pas par la rétractation des jansénistes, mais par l'instauration d'une tolérance dont ces derniers seraient les bénéficiaires.*"

Dans ce but, en sa lettre pastorale du 8 février 1715, Monseigneur Honoré de Quiqueran de Beaujeu, évêque de Castres, après avoir fait une déclaration de déférence envers le Saint-Siège, et après avoir parlé en termes émouvants "*du respect de la soumission que nous devons à "Céphas"*, déclare qu'il entend conserver une position équilibrée entre les deux groupes adverses : "*Des prélats respectables pour leur savoir et pour leur piété, ont estimé devoir en appeler au futur concile... D'autres prélats, envers lequels nous sommes tenus à un égal respect ont condamné cet appel et l'on déclaré schismatique*". Pour l'amour de la paix, Monseigneur de Beaujeu, se maintient en dehors des discussions, et donne à ses diocésains, des ordres en accord avec cette fin. Dans son diocèse, il ne désire que la paix et la charité, "*... laissons à d'autres le soin d'éclaircir et de défendre la vérité obscurcie ou entamée par les discussions qui lèsent la charité, dans laquelle seulement, nous voulons rester fermes et vous affermir avec Nous.*"

Sa charité est particulièrement débordante envers les "appelants". *«C'est pour nous un grand poids de voir nos frères - et quels frères, ô Dieu ! - c'est pour nous un grand poids de les voir accusés de rébellion, il nous est dur de les voir traiter de schismatiques et nous savons qu'ils abhorrent le schisme comme le plus grand des délits. Il nous est dur de les voir accuser d'"hérésie", puisque nous savons qu'ils condamnent les cinq propositions de Jansénius et soutiennent sur la question de la grâce, ni plus ni moins que la doctrine de Saint Thomas et de Saint Augustin...»*

Il n'est donc pas étonnant que les évêques "appelants" conservent des rapports de grande cordialité avec les hommes du parti intermédiaire.

LE CARDINAL FLEURY APPUIE LA TROISIEME FORCE

Quand le Cardinal Fleury fut appelé à exercer la charge de ministre de Louis XV (1726) et eut la responsabilité de pourvoir les bénéfices ecclésiastiques, il se réjouit de l'existence du troisième parti. En lui, le ministre voyait les hommes de la paix, qui éviteraient toute perturbation dans le royaume. Ainsi, bien qu'il désirât la soumission à Rome, il estimait plus urgent de préserver la tranquillité publique. Cette préoccupation orienta toute la politique ecclésiastique du Cardinal Fleury. Les "constitutionnels" ne lui plaisaient pas. Il ne soutenait pas non plus ouvertement les "appelants". Ses préférences allaient à ceux de la troisième force, bien qu'il reconnût en eux des sympathies et des tendances jansénistes. Le Cardinal Fleury recruta les candidats à l'épiscopat dans les rangs de la troisième force et avec la prudence nécessaire, il remplaça peu à peu dans le gouvernement des diocèses les "constitutionnels" par des éléments du groupe intermédiaire. A Carcassonne, au poste de Monseigneur L.-J. de Châteauneuf de Rochebonne, qui avait confié son séminaire aux Jésuites, le Cardinal Fleury plaça Monseigneur Bazin de Bezons ; à Châlons sur Marne, à Monseigneur Tavannes, qui avait interdit aux ursulines jansénistes de recevoir les sacrements, succède Monseigneur Choiseul-Beaupré ; à Mirepoix, Monseigneur Ch.-Jo. de Quinqueran de Beaujeu, neveu de l'autre Quinqueran de Beaujeu., alors considéré comme crypto-janséniste, remplace le theatin Monseigneur Boyes, ardent "constitutionnel" appelé à devenir le précepteur du Dauphin ; à Soissons, Monseigneur Fitz-James est le second successeur de Monseigneur Languet de Gergy, autre partisan ardent d'Unigenitus.

Afin d'évaluer le degré d'orthodoxie de ces éléments - ils ne furent pas les seuls, ce ne sont là que quelques exemples - qu'il suffise de se rappeler que le Cardinal de Fleury dut vaincre des scrupules (de conscience) dans le cas de certaines de ces nominations, celle de Monseigneur Souillac, évêque de Lodève, par exemple, sur qui pesaient des soupçons, non sans fondement, d'hérésie.

Il est très possible que ces rumeurs négatives concernant l'orthodoxie des partisans de la paix à n'importe quel prix, eût été une des raisons qui leur ait nécessité l'appui du Cardinal ministre. Le Cardinal Fleury était certain qu'en quelqu'éventualité que ce fût, ils auraient recours à lui, ce qui lui donnerait pra-tiquement la direction de toute l'Eglise de France. Il en fut ainsi. Quant le Jansénisme dévia vers les faits miraculeux, ou mirobolants, les transes, les guérisons, etc. tous ces évêques étouffèrent les faits évitant toute rumeur et suivant docilement les consignes de calme absolu du Cardinal.

La troisième force eut un mouvement de panique quant, à la mort du Cardinal Fleury, (1743) il fut remplacé, dans la charge de proposer au Saint Siège, au nom du roi, les candidats à l'épiscopats par Monseigneur Boyes lui-même, éloigné de Mirepoix pour ses idées ardemment favorables à la bulle Unigenitus. Si Monseigneur Boyes n'était pas mort en 1755, en peu de temps l'Eglise de France eût été délivrée des "appelants" et des intermédiaires, avec un épiscopat entièrement docile aux instructions de Rome. Par malheur, ses deux successeurs, d'abord le Cardinal de la Rochefoucauld, mort en 1757, puis Monseigneur Jarente de la Bruyère, évêque d'Orléans, reprirent la politique de Fleury, et portent la responsabilité de la nomination de nombreux prélats de la troisième force.

LES VERTUS DES CRYPTO-JANSENISTES

Combien ce parti intermédiaire fut utile à la cause janséniste, c'est l'évidence pour qui considère les possibilités exceptionnelles dont disposaient les prélats qui y adhéraient pour répandre une mentalité d'inaction à l'égard de l'erreur et de l'hérésie , possibilités renforcées par la façon de vivre de ses évêques, d'apparence austère, zélés et pieux, qui les rendait encore plus recommandables.

Tous présentent en fait, des caractéristiques plus ou moins communes. S'ils ne sont pas tous oratoriens (la *congrégation de l'Oratoire, du Cardinal de Bérulle, fut un grand rempart du jansénisme), presque tous avaient fait leurs études dans des instituts confiés aux Oratoriens. Certains sont d'ex-élèves des Doctrinaires.*

Ces origines, qui pouvaient les rendre suspects, étaient contrebalancées par d'autres qualités capables d'influer puissamment sur l'esprit du peuple En général, ils avaient une conception élevée de leurs devoirs d'évêques. Observants scrupuleux de la loi de résidence, assidus et infatigables dans leurs visites pastorales, ils ne négilgeaient jamais d'instruire le peuple par des sermons et la catéchèse. Monseigneur Souillac, le 20 novembre 1735 resta deux heures un quart en chaire, pour clore la mission de Lodève.

Un autre aspect capable de renforcer la vénération du peuple consiste en les pratiques charitables. Monseigneur La Châtre, Monseigneur Souillac, Monseigneur Beauteville et Monseigneur Bazin de Bezons instituèrent héritiers de leurs biens les hôpitaux de leurs sièges épiscopaux respectifs.

En matière d'argent, ils se montrèrent absolument désintéressés. Ils renoncent à d'autres bénéfices pour se contenter exclusivement des rentrées de leur propre curie. Sévères avec eux-mêmes, ils le sont également avec le peuple. Appolis les accuse d'être rigoristes. Le chapitre de la cathédrale d'Alès, annonçant aux fidèles la mort de Monseigneur de Beauteville, souligne qu'"il avait une opinion très sévère des devoirs des hommes envers Dieu et pensait que la route du ciel était étroite et difficile." Monseigneur Souillac, durant ses quatre premières années d'épiscopat se refusa de conférer les ordres sacrés de crainte de se tromper dans le choix des candidats. Monseigneur Bazin de Bézons se préparait pour les ordinations par des jeûnes, des mortifications et des prières continues. Ce même prélat est la terreur de son clergé par l'excessive rigueur dans ses visites pastorales. Chez les évêques du courant intermédiaire, cette sévérité est générale. Ils s'élèvent également contre les dérèglements de Louis XV, jusque dans les publications destinées à être divulguées, telles les instructions pastorales.

Couvert par l'inertie des évêques de la troisième force, il n'est pas étonnant que l'essor du jansénisme ait été énorme. A la moitié du XVIII° siècle, les conditions étaient alors telles que Louis XV conclût avec Benoit XIV, non la révocation de la bulle Unigenitus, comme le veulent certains, mais un adoucissement de la rigueur dans l'application des peines qu'elle avait établies.

LA TACTIQUE DE LA TROISIEME FORCE POUR FAVORISER L'HERESIE

Il est nécessaire de souligner que les prélats du troisième parti ne soutenaient pas le jansénisme, seulement par leur attitude pacifiste, ne faisant rien qui allât dans le sens de répression de la secte ou de suivre les mesures imposées par le Saint-Siège et par les ordres du Roi ; ils étaient de précieux soldats de l'hérésie par tout leur mode d'action.

Ils n'acceptaient pas les erreurs du jansénisme , ils condamnaient les cinq propositions, acceptaient la bulle Unigenitus, mais ils soutenaient tout ce qui manifestait de la sympathie pour la secte et en propageaient l'esprit.

L'un des principes tactiques du jansénisme consistait dans l'*exagération de l'esprit paroissial* : Messe et sacrement uniquement dans l'église-mère. Le conciliabule de Pistoia mit fortement l'accent sur cette tendance janséniste, qui se serait concrétisée dans le futur par une authentique campagne contre les églises des Ordres et des Congrégations. En conséquence, tous ces évêques sont "paroissialistes" à outrance. Monseigneur Bazin de Bezons et Monseigneur Tourouvre persécutent les fidèles qui, le dimanche, n'assistent pas à la Messe dans l'église paroissiale. Monseigneur Tourouvre, dès sa première tournée pastorale, ferme une chapelle et interdit la célébration du Saint Sacrifice dans plusieurs autres. Monseigneur Souillac excommunie les fidèles qui n'assistent pas à la Messe dans l'église paroissiale trois dimanches successifs. Monseigneur Bazin de Bezons, par un acte du 3 décembre 1753 condamne un professeur de théologie -jésuite - parce qu'il enseignait que la Messe à la paroisse n'est ni un précepte ni une obligation. Monseigneur Tourouvre n'admet des néoconvertis au mariage qu'à la conditon qu'ils aient fait preuve de catholicité en assistant assidument pendant un mois à la Messe, aux instructions et aux autres offices paroissiaux.

Une autre caractéristique du jansénisme était sa lutte féroce contre les Jésuites. Dans cette offensive, les hommes de la troisième force sont ses alliés. Nous avons vu comment s'est comporté Monseigneur Bazin de Bezons avec le Jésuite, professeur de son Séminaire. En même temps que lui, les évêques Fitz-James, Rastignac et Souillac entrent en lice contre le livre du jésuite Pichon qui soutient la communion fréquente. Fitz-James et Montazet s'élèvent par écrit contre "L'Histoire du Peuple de Dieu" du Jésuite Berruyer. Cette phobie à l'égard des Pères de la Compagnie de Jésus valent, de la part de la Cour, des condamnations analogues à celles qui avaient été dirigées contre les "appelants". Dans la partie qu'il consacre à l'esprit janséniste, Appolis observe que les prélats de la troisième force adoptent publiquement dans les liturgies diocésaines les principes caractéristiques de la secte.

Mais surtout, dans l'enseignement du catéchisme, on voit clairement que ces évêques étaient favorables à l'hérésie. Aucune arme n'est aussi efficace pour la diffusion de l'erreur que ces petits livres qu'on met entre les mains ingénues des jeunes enfants. Dans les catéchismes des diocèses dirigés par des adeptes de la troisième force, nous trouvons, *plus dilué, et donc plus dangereux, le virus* janséniste. Souillac adopte dans son diocèse, le catéchisme du janséniste Colbert. Mais, alors que celui-ci met en relief le mystère de la double prédestination, soutenu par les hérétiques, Souillac l'insinue dans la fin d'une phrase. Colbert dit :

"- Dieu donne-t-il les mêmes grâces à tous les hommes ?
- Non. Dieu donne plus de grâces aux chrétiens qu'aux autres hommes ; et parmi les chrétiens, certains reçoivent plus de grâces que les autres.
- Pourquoi Dieu agit-il ainsi ?
- C'est pour nous un mystère impénétrable. Nous savons seulement qu'il fait miséricorde à certains et justice à d'autres."

Souillac supprime la seconde réponse, dans laquelle apparait clairement la pensée janséniste. Cependant, il ne fait que la déplacer, en l'insinuant à la fin de la réponse à la demande précédente, qui est rédigée comme suit :

"- Non. Dieu donne plus de grâces aux chrétiens qu'aux autres hommes ; et parmi les chrétiens, certains reçoivent plus de grâces que les autres, par l'effet de sa miséricorde et de sa justice."

Il n'est donc pas étonnant que les "appelants" aient exprimé les plus vifs éloges sur les études accomplies dans le même sens par Souillac et Rastignac : *Conférences de Lodève et instructions pastorales sur la justice chrétienne.*

"Il n'y a aucun appelant, dit le janséniste Fourquevaux, *qui ne reconnaisse dans ces écrits sa façon de pensée."*

L'AUTHENTIQUE PENSEE DES CRYPTO-JANSENISTES

La sincérité de ces prélats de la troisième force dans l'acceptation de la bulle Unigenitus peut également être mise en doute.

Il est certain que tous l'accueillirent et la firent accepter par leur clergé et le peuple. Il y en eut, même, parmi eux qui pour y parvenir, usèrent de moyens violents. Ils se contentèrent, cependant, de la signature du document. Ils n'allèrent pas plus loin. Il s'agissait d'une *obéissance "pour la forme"*.

L'esprit et la sincérité de cette obéissance transparait dans plus d'un écrit. Monseigneur Souillac, dans son testament, explique la raison pour laquelle il a accepté la bulle Unigenitus : *"J'ai sincèrement accepté la bulle, du moment qu'elle me parut être généralement promulguée et acceptée par le corps épiscopal uni au Pape, chef visible de l'Eglise et premier vicaire de Jésus-Christ."* Dans ces paroles, il est insinué que l'exercice du pontificat suprême est soumis à l'acceptation des évêques exactement comme le pensaient les "appelants".

Plus explicite, Monseigneur Beauteville - qui durant toute sa vie ne s'était jamais élevé contre la bulle - jette le masque et confie à son testament cette affirmation textuelle : *Je suis bien loin de considérer la constitution "Unigenitus" publiée sous le nom du pape Clément XI, comme une décision de l'Eglise. Je déclare, au contraire, adhérer de tout mon coeur à l'appel au futur concile, interjecté par les évêques de Mirepoix, de Senez, de Montpellier et de Boulogne..."*

Expliquant pourquoi, personnellement et formellement, il n'avait pas fait publiquement appel au concile, il dit : *"J'avais considéré la loi du silence comme une réprobation authentique et légale de la constitution Unigenitus, qui ôte à celle-ci le caractère de jugement de l'Eglise, suspend les effets qu'on a vainement tenté de leur donner, et rend, par conséquent, inutile, ou tout au moins non nécessaire et indispensable un appel que, d'une autre façon, aurait dû être de rigueur et devoir absolu, comme lorsque fut soulevé, au moment où l'on imposait l'exécution de la bulle"*. Il termine en éclaircissant sa pensée que, durant tout le temps où il demeura en fonction, il fit observer religeusement la loi du silence sur Unigenitus.

Ceci peut être considéré comme un cas limite. En général, les partisans de la position intermédiaire laissaient entendre leur manière de considérer l'obéissance due au Pape, à travers la négligence dans l'application des ordres, tant royaux que pontificaux.

Monseigneur Montazet ne se soucie pas d'exiger des candidats à l'ordination qu'ils souscrivent au formulaire anti-janséniste d'Alexandre VII et ordonne prêtre François Jacquemont, qui devait plus tard être le fameux curé janséniste de Saint-médard en Forez. D'autres ont le même comportement que lui. Monseigneur Souillac, par exemple, use de divers artifices : tantôt il se tait à propos du formulaire ; tantôt il affirme que le candidat a déjà souscrit ; tantôt il déclare qu'il le fera plus tard. Ainsi, confère-t-il à des jansénistes des bénéfices vacants. En somme, ces évêques pratiquent pour faire le mal, ces subtilités que la secte impute aux jésuites qui ont le bien en vue.

Les soupçons sur la loyauté de ces prélats envers Rome naissent en outre des explications réitérées qu'ils se sentent tenus de fournir. Monseigneur Souillac déclare au Cardinal Fleury : *"Je n'ai pas reçu une âme assez vile pour jouer le rôle dont on veut me faire suspecter."* Fitz-James écrit à Benoit XIV : *"Jamais, grâce à Dieu, je n'ai dissimulé ma façon de penser, et j'ose dire que jamais je n'ai eu dans la société la réputation d'un homme fourbe."* Dans une lettre au même pontife, il répète la vieille lamentation janséniste, à savoir que le Saint-Siège est mal informé : *"Tous ceux qui connaissent ce pays et jugent les choses sans passion, sont*

absolument persuadés qu'il n'y a ni hérésie ni hérétiques." En conséquence, il donne une interprétation tendancieuse de la bulle UNIGENITUS : sous prétexte que celle-ci ne comportait pas de peine, avec la plus grande légèreté il admet les jansénistes à la réception des sacrements. Comme si le document pontifical eut bien condamné quelqu'un, mais chez un autre peuple et dans d'autres pays.

En 1755, à l'Assemblée du clergé, la troisième force apparait aux côtés de ceux qui jugent légère la désobéissance des jansénistes, et en 1765, quatre évêques de ce parti, NNSS. Montazet, Bezin de Bezons, Beauteville et Noé refusent leur adhésion aux actes de l'assemblée du clergé qui déclarent les jansénistes indignes de recevoir les sacrements.

LES GRANDS RESPONSABLES DE LA DIFFUSION DU JANSENISME

Tous ces faits justifient la conclusion d'Appolis : *"(...) à cause de leur (Les évêques du troisième parti) tolérante sympathie pour les adversaires de la bulle, un grand nombre de ces prélats a une part considérable de responsabilité dans le développement du jansénisme à l'intérieur de leurs diocèses. Pour nous limiter à quelques exemples, le diocèse de Lyon aurait compté à la mort de Monseigneur Montazet soixante prêtres "appelants". Le propre vicaire général de Monseigneur Bazin de Bezons, le janséniste Guilllaume Besaucèle, sera si populaire parmi les ennemis de l'Eglise, qu'il sera élu, à l'époque de la révolution, évêque constitutionnel de l'Aude. Avec ce troisième parti, beaucoup plus qu'avec les jansénistes proprement dits, il faut rapprocher ,à la fin de l'Ancien Régime, les réformateurs du concile de Pistoia - au moins dans leur grande majorité ; à ce même parti, appartiendra également l'Abbé Grégoire, le fameux évêque révolutionnaire qui ne se soulèvera jamais contre la bulle et le formulaire, malgré sa réputation de port-royaliste.*

Comme l'a bien observé l'auteur janséniste Grazier,"il sera janséniste seulement à la manière de Rastignac, de Fitz-James, de Montazet."

NECESSAIRE RECTIFICATION

Par son étude, Appolis a beaucoup contribué à éclairer la situation religieuse de la France au XVIII° siècle.

Pourtant, dans son étude, un passage nous semble exiger une explication de notre part. Appolis, en voulant démontrer, à la lumière des documents l'évolution de la question janséniste après la bulle UNIGENITUS, évolution dans un sens libéral vers une tolérance toujours plus grande envers l'erreur, soutient que les papes Benoit XIII et Benoit XIV eux-mêmes se seraient laissés entraîner par le courant intermédiaire.

Ils auraient été eux-mêmes d'illustres représentants de la troisième force.

Or, bien que tous deux aient été des hommes enclins aux concessions, bien qu'à des degrés diférents, ni l'un ni l'autre n'en vint au point de transiger avec l'hérésie, comme le laisse entendre, sans pourtant l'affirmer, Appolis dans son étude (1).

Benoit XIII, fervent dominicain (même devenu Pape, il baisait les mains au général de son Ordre), soutint, sans aucun doute, la position théologique des dominicains. Non point pourtant, au détriment des autres doctrines avec d'égaux droits de cité dans la Sainte Eglise. Le bref DEMISSAS PRECES du 6 novembre 1724,

(1) *"Il semble poursuivre volontiers la politique de concessions que Benoit XIII avait, semble-t-il, plutôt subie."* (Histoire Générale de l'Eglise, Ancien Régime. Paris 1920, pp. 127-128).

réclamé par le Général des Dominicains, auquel il est adressé, contient une exhortation à ne pas donner d'importance, par magnanimité, aux calomnies dirigées contre leurs opinions doctrinales, spécialement au sujet de la grâce efficace par elle-même, et à la prédestination antérieure à la prévision des mérites.

Toutefois, il ne déclare ni que la position de Molina doive être condamnée, ni que les auteurs des calomnies contre les Dominicains sont les molinistes. Le bref laisse suffisamment entrevoir que les calomniateurs de l'Ordre auxquels il se réfère sont les jansénistes. On ne peut donc faire appel à ce bref comme impliquant une condamnation des molinistes.

Quant à l'éloge de la doctrine de Saint Augustin et de Saint Thomas sur la grâce, il est opportun de noter que le Pape distinguait bien la doctrine traditionnelle de l'Eglise qui, depuis Boniface II voit en Saint Augustin le Docteur de la grâce, et les défigurations de l'Augustinus du Jansénisme que les "Ports-Royalistes" faisaient passer pour la doctrine du Saint Evêque d'Hippone. Peut-être est-ce également la raison pour laquelle le bref de Benoit XIII contient un éloge de la bulle UNIGENITUS, qu'il qualifie comme une sentance extrêmement salutaire et sage de Clément XI.

Benoit XIV, lui aussi, accueille, en tant que mesure disciplinaire, les exigences de la Cour de France, d'adoucir l'application des peines encourues par ceux qui désobéissaient à la bulle UNIGENITUS. Pour importantes qu'aient été, cependant, les concessions du Pape, elles ne cédèrent pas aux instances du Roi, jusqu'à proclamer que la bulle UNIGENITUS ne devait pas être considérée comme "règle de foi". Et, en effet, dans la circulaire adressée par le Pape à l'Assemblée du Clergé, même si l'on ne trouve pas l'expression "règle de foi", la même idée est présentée en d'autres termes. Il y est dit que l'autorité de la dite bulle est si grande, qu'elle exige un respect, une acceptation et une obéissance d'une sincérité telle qu'aucun fidèle ne peut lui dénier une soumission obligatoire et s'y opposer, de quelque manière que ce soit, sans danger pour son salut éternel. Suit le châtiment contre les personnes notoirement désobéissantes à la bulle UNIGENITUS.

Louis XV ne conclut rien autre avec Benoit XIV. Il est vrai que dans le décret royal lui-même, sur la circulaire de Benoit XIV, le Roi, motu proprio, déclarait que la bulle UNIGENITUS n'était pas "règle de foi". Cela fut fait, néanmoins, sans le consentement du Pape, et contre son intention, comme on peut en conclure des tractations entre la Cour de France et la Cour Pontificale. On ne peut donc en déduire que le Pape entendit soutenir la troisième force, ou même l'hérésie, du moment qu'Appolis démontre fort bien que la troisième force était crypto-janséniste.

Et si quelqu'un observait que le Pontife se tut après un comportement aussi déloyal du monarque, il est nécessaire de rappeler que Benoit XIV était malade, et qu'il ne fut, probablement pas informé de la manière peu royale avec laquelle Louis XV avait agi. Il est aussi possible qu'il ait jugé meilleur de ne pas ranimer toute une question qu'il n'aurait pu que très difficilement mener à son terme, dans l'état extrême où il se trouvait.

ECHEC DE LA CONCILIATION A TOUT PRIX

Ces observations démontrent combien sont néfastes les conséquences d'une politique de "paix de marais". La paix n'est réelle que quand elle est nourrie de la sève de la vérité. Dans les cas contraire, c'est une mince couche de vernis sous laquelle la division des intelligences alimente et ravive des convulsions parfois volcaniques. Pour maintenir la paix en France, Fleury évita le plus possible le triomphe de la vérité sur l'erreur, par une politique de pseudo-équilibre entre l'une et l'autre. Un peu plus de vingt ans plus tard, la situation était telle qu'il ne sembla plus possible au Roi et au Pape d'appliquer purement et simplement les enseignements pontificaux. En fait, était né le libéralisme en matière de religion. Fleury avait nourri dans le sein de la France la vipère qui devait l'empoisonner en 1789.

A. C. M.

LE NEO-PLATONISME
ET LA REACTION ANTI-CHRETIENNE
DES PREMIERS SIECLES

DE LA DOCTRINE DE PLATON AU V° SIECLE AVANT JESUS-CHRIST ...

Il est difficile d'exposer méthodiquement la pensée de Platon, dispersée dans une multitude de dialogues socratiques. Nous allons cependant résumer l'essentiel de son enseignement.

Platon pose au commencement deux mondes antinomiques, le monde des Idées, increées, éternelles, et le monde de la Matière. Cette dernière est informe, indéterminée et inintelligible ; elle n'est que le réceptacle de toutes les formes possibles, capable de les recevoir, mais non de se les donner. Elle est dite cependant éternelle, ingénérable, increée ; elle porte en elle-même donc un caractère divin, comme les idées.

La question est alors de savoir quel est le dieu de Platon. La réponse est obscure et indécise. Le mot "Dieu"(ὁ θέος) chez lui désigne ordinairement le Démiurge, un "ouvrier divin", un architecte bâtisseur, (ημιουργος, , ouvrier), génie médiateur, chargé de mettre l'ordre et l'harmonie dans un chaos primitif. Il n'y a donc pas chez Platon la moindre idée de création : voilà une notion totalement étrangère à sa pensée.

L'homme est double et appartient aux deux mondes. Cette dualité est l'effet d'une chute, c'est une expiation. L'âme est issue du monde des Idées, elle préexistait donc à la naissance de l'homme en ce monde de matière et elle lui survivra après la mort du corps. C'est même cette préexistence des âmes avant la naissance qui est utilisée comme le principal argument de l'immortalité de l'âme dans le "Phédon". L'âme est incarcérée dans un corps, parmi les corps et le souvenir des idées s'est osbcurcie en elle.

L'âme comporte trois parties :

a) L'ἐπιθύμια ou appétit inférieur, qui siège dans le ventre et qui la porte vers le corps et les plaisirs sensuels ;

b) Le θύμος ou coeur ou appétit supérieur qui a son siège dans la poitrine et qui la porte vers ce qui est beau et bon ;

c) Le νοῦς ou raison qui a son siège dans la tête et qui est la faculté de connaître et de vouloir l'ordre intelligible sous la direction souveraine du Bien.

Le philosophe soigne son âme. Se détachant du corps autant qu'il peut il passe sa vie à délier l'âme, c'est-à-dire à mourir. Le corps est une entrave pour l'intelligence. Il la gêne dans la recherche de la vérité. Ses sensations l'abusent et troublent ses raisonnements. Plus elle est détachée de lui, et plus elle est elle-même, mieux elle raisonne. Qui donc atteindra la vérité, sinon celui qui sera débarrassé de son corps ? Ainsi donc, tant que nous serons empêtrés d'un corps, nous ne pourrons qu'imparfaitement posséder la vérité, objet de notre amour.

La connaissance ne vient pas du sensible. C'est seulement à propos de la perception sensible que l'âme entreprend la recherche de la vérité, en rentrant en elle-même. La perception des apparences sensibles est pour elle une occasion de retrouver en elle, à la façon d'un souvenir oublié et comme une réminiscence, la connaissance intelligible du monde des Essences ou Idées. Les perceptions sont l'exci-

tant et non l'origine de la Science. La dialectique ascendante, loin d'être un mouvement par lequel la pensée sortirait de l'âme pour aller chercher l'être, est au contraire le mouvement par lequel la pensée rentre en l'âme pour y retrouver la science de l'être, que l'âme porte en elle innée.

Le maître n'apprend rien à son disciple. Il se contente d'éveiller en lui la connaisance qu'il porte dans son âme, mais comme voilée, osbcurcie, enténébrée par le corps. Le maître est un accoucheur de vérité. Comme l'accoucheur fait sortir l'enfant du sein de sa mère, ainsi le maître fait sortir la vérité du sein de l'âme. C'est toute la "maieutique" de Socrate.

Enfin, Platon, dans "Le Banquet", conçoit l'Amour uniquement comme un désir, un appétit du Bien, pour soi, une démarche pour acquérir ou perfectionner ce qui dans notre âme est déficient par suite de notre chute dans ce monde de matière, un effort pour reconquérir la Beauté parfaite du monde des Idées. C'est un Amour captatif, replié sur lui-même, qui ignore le don aux autres. On l'appelle l'amour platonique.

Chaque fois que le Platonisme fera irruption dans notre civilisation chrétienne, on verra apparaître cet Amour, (ἔρως) qui refuse la construction d'un foyer stabilisé par le mariage, qui refuse les enfants et donc la Vie, un amour stérile, qui se dévore lui-même, apparenté à la mort. C'est le mythe d'Iseut, c'est l'amour courtois des troubadours, c'est l'amour platonisant des humanistes, c'est enfin l'amour romantique, cette maladie de l'âme que Denis de Rougemont a si bien exposée dans son ouvrage : "L'Amour et l'Occident" et qui a empoisonné toute notre littérature.

... *A UNE LECTURE GNOSTIQUE DU PLATONISME AU II° SIECLE APRES JESUS-CHRIST*

Vers le II° siècle après Jésus-Christ, est apparue une nouvelle école philosophique, celle des néo-platoniciens. A partir de l'enseignement de Platon, PLOTIN, PORPHYRE, JAMBLIQUE, PROCLUS, HIEROCLES et leurs amis ont reconstruit un platonisme dans lequel ils ont introduit les mythes d'Orphée et de Pythagore . Avec cet amalgame savant, ils ont présenté Platon comme le disciple initié aux mystères orphiques et à la secte pythagoricienne. "Ce qu'Orphée a promulgué par d'obscures allégories, dit Proclus, Pythagore l'enseigna après avoir été initié aux mystères orphiques et Platon en eut pleine connaissance par les écrits orphiques et pythagoriciens."

Rien de plus facile ! Il suffisait de retrouver chez Platon les différentes parties de la doctrine ésotérique des mystères et de découvrir les sources où il a puisé. La doctrine des "Idées archétypes des Choses" exposée dans le "Phèdre" est rapprochée de la doctrine des "Nombres sacrés" de Pythagore. Le "Timée" donne une exposition assez confuse et très embrouillée d'une cosmogonie ; la doctrine de l'âme, de ses migrations et de son évolution traverse toute l'oeuvre de Platon, mais principalement "Le Banquet" et "le Phédon". Nos philosophes néo-platoniciens constituent alors l'Ecole d'Alexandrie. Ils affirment une filiation des idées platoniciennes, par une étude comparée des traditions orphiques et pythagoriciennes. "Cette filiation, nous dit Edouard Schuré, dans "Les Grands Initiés", tenue secrète pendant des siècles, ne fut révélée que par les philosophes alexandrins, parce qu'ils furent les premiers à publier le sens ésotérique des Mystères."

Que devient l'enseignement de Platon, après ce merveilleux amalgame ?

Autrefois, pour les fidèles de Dionysos, l'âme était apparentée au divin et l'initié, en prenant conscience de cette parenté, entrait en extase, en ivresse, en folie divine. L'Orphisme avait développé cette intuition divine en un "discours sacré" qui élabora une sagesse philosophique. Voici les thèmes retenus par nos philosophes néo-platoniciens :

- Dualité de l'homme, corps et âme.
- Excellence de l'âme, d'origine divine et de nature divine (θεῖον dit PLOTIN) faite pour vivre au séjour des dieux immortels, l'âme étant une parcelle de la divinité.
- En punition d'une faute (?), l'âme est emprisonnée dans un corps terrestre où sa divinité s'est obscurcie ; mais elle peut être délivrée de cette captivité par l'initiation aux mystères et la vie orphique, vie ascétique et "purifiante".
- Après la mort, elle descend dans l'Hadès, où elle est jugée (par qui ?). Si elle est impure, elle reste dans l'Hadès ou se réincarne dans un corps terrestre. C'est la métempsychose. Si, à la suite des réincarnations successives, elle arrive à la vie orphique, à la purification, elle retrouve sa divinité et rejoint la société des dieux.

Plotin expose cette infirmité de l'âme, cette maladie de l'âme déchue : "Le temps (c'est-à-dire notre monde corporel) est le fruit d'une dissociation de la vie de l'âme. (Διάστασις οὖν ζωῆς χρόνος εἶχε). Elle doit donc fuir vers l'Eternel : "Enfuyons-nous, dit-il, vers cette chère Patrie". (Ennéades), évadons nous de la vie, du temps, de l'histoire pour retrouver notre condition divine et immuable.

Non seulement les philosophes néo-platoniciens ont constitué une nouvelle école philosophique, l'Ecole d'Alexandrie, mais ils ont aussi établi une liturgie pour leurs fidèles disciples, désireux de remonter vers le séjour divin. Jérôme CARCOPINO nous a bien décrit naguère cette basilique pythagoricienne de la Porte Majeure à Rome, où les initiés utilisaient les mythes religieux du paganisme antique comme des symboles de retour au monde divin. On a même étudié les tombes néo-platoniciennes dans l'Empire romain.

Au vu de cette nouvelle philosophie platonicienne, on ne peut pas ne pas être frappée par sa ressemblance avec la doctrine des Gnostiques de la même époque, telle que nousl'avons exposée précédemment. (Cf, Etienne COUVERT : "De la Gnose à l'Oecuménisme" ch. I). Les thèmes métaphysiques sont les mêmes, mais débarassés de l'extravagante mythologie des Gnostiques et de toute référence à Jésus-Christ et à l'enseignement de l'Evangile.

Qu'est-ce donc que cette remontée de l'âme platonicienne dans le séjour des dieux par l'extase, sinon le retour à l'"Unité primordiale" de nos Gnostiques ? Et l'on pourrait poursuivre ainsi le parallèle entre les deux enseignements.

Mais se pose alors la question fondamentale : Cette destinée immortelle dans le monde divin est-elle une immortalité personnelle ? L'âme ne perd-elle pas sa personnalité à l'heure précisément où elle parvient à sa destination ? Nous savons par l'enseignement des Gnostiques que l'âme divinisée se perd dans le "Plérome", dans le Grand Tout, retourne donc au Néant. Nous sommes en plein Panthéisme.

LA DICTATURE INTELLECTUELLE DE PLATON

Au moment de la plus grande diffusion du Christianisme dans le monde gréco-romain, Platon régnait en maître sur les esprits. Lorsque des philosophes, des intellectuels se convertissent au Christianisme, ils vont y introduire les modes de pensées et les présupposés métaphysiques du Platonisme, sans se rendre compte qu'il y avait entre eux et l'enseignement de Jésus-Christ des oppositions fondamentales. D'où une ambiguité dans leurs réponses aux attaques lancées par les philosophes païens :

comment manifester simultanément leur admiration pour la philosophie païenne et leur attachement à l'enseignement de l'Evangile ? Nous verrons que cet amalgame est impossible et que, selon la vigueur de leur intelligence ou la fermeté de leur foi, les uns ou les autres durent choisir entre Platon et Jésus-Christ.

Eugène de Faye, dans son "ORIGENE" écrit : "A partir du II° siècle de l'ère chrétienne, tout le monde, philosophes, gnostiques, savants, théologiens chrétiens reviennent au Dieu de Platon."

Origène lui-même, malgré son opposition aux thèses de Celse, adhère aux enseignements de Platon. Il accepte la dualité âme-corps, la chute de l'âme dans la matière corporelle considérée comme une prison. Il garde un grand respect pour les Astres, considérés comme des êtres intelligents et capables d'agir sur les âmes (Ce sont les thèses des astrologues). Il demande seulement qu'on ne les adore pas. Il s'efforce maladroitement et bien artificiellement de trouver des analogies entre le langage de Platon et les données bibliques. Mais il s'efforce aussi de défendre Dieu contre l'inculpation d'être l'auteur du mal. Il dit comme Celse que le Mal est inhérent à la matière (ὕλῃ πρόσκειται). Il est donc sans cesse gêné dans sa polémique congre Celse, car il doit marquer son admiration pour la philosophie païenne tout en en dénonçant les conséquences quand elles venaient se heurter à l'enseignement chrétien.

"Origène, nous dit PORPHYRE, vivait en chrétien et à l'encontre des lois, mais dans les croyances relatives aux choses et à la divinité, il était grec et il transportait l'art des Grecs aux fables étrangères (c'est-à-dire au Christianisme). Il fréquentait, en effet, sans cesse Platon. Les oeuvres de Numénius, de Nicomaque, de Kronius, d'Apollophane, de Longin, de Modératus, et des hommes instruits dans les doctrines pythagoriciennes étaient son entretien... Ce fut auprès d'eux qu'il connut la méthode allégorique des Mystères des Grecs. Il l'adapta ensuite aux écritures des Juifs." Numénius d'Apamée appelait Platon un "Moïse atticisant" (Μωσῆς ἀττικίζων) ; pour lui aussi la matière était l'oeuvre mauvaise d'un démiurge.

Même les philosophes néo-platoniciens contre lesquels ils luttaient bénéficiaient d'un immense prestige. Porphyre était admiré par les apologistes chrétiens. Saint Jérôme lui-même était son admirateur dans sa jeunesse. Saint Augustin parle de lui avec un grand respect : "philosophus nobilis, magnus gentilium philosophus doctissimus philosophorum". Il le met au rang de Pythagore et de Platon.

Plus tard seulement, après mûre réflexion et une meilleure intelligence de la Foi chrétienne, il manifestera son inquiétude et regrettera une telle admiration : "Laus ipsa, qua Platonem vel platonicos seu Academicos philosophos tantum extuli quantum impios homines non opportuit, non immerito mihi diplicuit." Autant dire : "J'ai loué et admiré ces philosophes, alors qu'ils étaient des hommes impies et j'ai eu beaucoup de mal à m'en détacher." Ce qui est l'exacte vérité. Saint Augustin ne s'est jamais détaché du Platonisme complètement et même lorsqu'il le rejetait explicitement, il en restait imprégné.

LA RECUPERATION ET LA SYSTEMATISATION DUPAGANISME ANTIQUE

Les philosophes néo-platoniciens, Porphyre, Jamblique, Hiéroclès et leurs élèves, ainsi que ceux de l'Ecole d'Alexandrie, vont s'efforcer de concilier le monothéisme des philosophes grecs avec le polythéisme populaire, pour donner à ce dernier une allure raisonnable.

Les dieux du paganisme, nous disent-ils en substance, constituent une chaîne incalculable d'êtres intermédiaires dont les perfections décroissent en proportion de leur éloignement du principe créateur.

"Au IV° siècle de notre ère, écrit J. DENIS ("Histoire des théories et des idées morales dans l'Antiquité") on peut dire que tous les païens éclairés quoiqu'ils s'obstinassent à conserver des dieux et des démons, ne reconnaissaient plus que l'Etre suprême. Selon JAMBLIQUE, cette croyance est un sentiment nécessaire, inné en nous, inséparable de l'essence de notre âme qui est unie à Dieu comme le rayon à l'astre."

Aussi ces philosophes seront-ils très fortement opposés à CICERON. Ce dernier, dans son "DE NATURA DEORUM" s'est efforcé d'appliquer son intelligence aux dieux du polythéisme et il a porté sur la religion populaire de son temps un jugement remarquablement éclairé : il a contesté la multiplicité des dieux, leurs imperfections ; il a montré, avec quelques hésitations et incertitudes sans doute, que Dieu ne pouvait être qu'UN, que PARFAIT et que les incohérences de la mythologie étaient indignes d'une intelligence raisonnable. Aussi fut-il en butte aux censures des néo-platoniciens.

ARNOBE nous signale qu'"un bon nombre se détournent des livres qu'il a écrit sur ces questions, qu'ils les fuient et refusent toute audience à une lecture qui bat en brèche leurs préjugés... Ils déclarent que le Sénat devrait porter un décret d'anéantissement contre ces ouvrages où la religion chrétienne trouve confirmation et qui annulent l'autorité des anciennes traditions. Mais supprimer les écrits de Cicéron, vouloir faire disparaître des textes déjà livrés au public, ce n'est pas là défendre les dieux, c'est redouter le témoignage de la Vérité !"

Enfin les néo-platoniciens vont constituer un "corpus" doctrinal aux éléments hétéroclites, mais cimentés par un symbolisme systématique pour l'opposer à la doctrine chrétienne. Ils vont s'en servir comme d'une machine de guerre très efficace contre les polémistes chrétiens.

J. SIMON, (dans sa thèse sur le commentaire du Timée de Platon par PROCULE) expose bien leur méthode : "C'était le but avoué des Alexandrins de montrer dans les plus anciens systèmes les germes de leur propre philosophie et de la présenter comme une doctrine révélée par les Dieux aux Sages des anciens temps et transmise sans altération jusqu'à eux, sous les formes les plus diverses. Hermès est le premier anneau de cette chaîne d'or. Les anciens prêtres égyptiens, les théologiens et les poètes de la Grèce, les disciples de Pythagore et de Platon en sont les anneaux, jusqu'à l'Ecole d'Alexandrie et à Proclus. Les mêmes doctrines que les théologiens de l'Egypte et de la Grèce ont exprimées par des mythes et Pythagore par des Symboles, Platon les expose sans voile. L'école d'Alexandrie, venue la dernière, embrasse toutes les méthodes à la fois. Sa tâche principale est de faire ressortir l'Unité des doctrines au milieu de cette diversité apparente et de les enseigner au monde avec la triple autorité de la religion, de l'Histoire et de la Raison."

Voilà qui est très remarquable. Il ne faudrait pas se représenter les philosophes néo-platoniciens comme des penseurs avides de vérité, perdus dans la contemplation des essences éternelles. Non ! Ce furent les combattants acharnés d'une véritable guerre de Religion. Pour eux, tous les arguments et tous les moyens furent mis en oeuvre contre les Chrétiens, pour détruire la religion nouvelle, qu'ils appelaient une "maladie".

Il suffit de lire "La Réaction païenne" de Pierre de LABRIOLLE pour s'en convaincre. On s'apercevra que leur enseignement suit de très près celui des Gnostiques, mais s'en distingue par une argumentation rationnelle faisant appel à l'intelligence ; alors que les Gnostiques prétendaient enseigner les mêmes doctrines, mais en les imposant par une initiation secrète et le recours à une Mythologie délirante qui pouvait satisfaire le désir de merveilleux et de mystère de certaines âmes, mais qui devait nécessairement rebuter les esprits soucieux d'objectivité et de bon-sens.

LES FAUX CHRISTS PAIENS

Le premier outil de guerre contre le Christianisme que les philosophes néo-platoniciens ont utilisé fut de forger presque de toutes pièces des faux Christs à opposer au Vrai.

Porphyre, Jamblique, Hiéroclès ont lu les Evangiles. Ils les ont lus avidemment, on pourrait dire à la loupe. Ils y ont cherché les contradictions, les incohérences au moins apparentes pour les retourner contre les apologistes chrétiens. Ils ont discuté la généalogie de Jésus, les miracles, la naissance virginale , les ténèbres du Vendredi Saint, la soi-disant Résurrection, etc... Mais en même temps, ils ont compris la force conquérante de l'enseignement de Jésus. Ils en ont retenu la beauté morale, la simplicité bienveillante, la pénétration psychologique.

Ils en ont conclu qu'on ne pouvait s'opposer à la nouvelle religion seulement par la persécution violente ou légale, mais qu'il fallait récupérer les âmes attirées par elle en lui présentant un équivalent à peu près aussi digne dans le paganisme. Il était difficile de blanchir les dieux païens et de leur ôter leur auréole de vulgarité et de grossièreté, de violence et d'adultère. Il fallait trouver mieux.

Heureusement ils avaient Pythagore dont la vie était presque légendaire et sur lequel on ne savait pas grand chose ; un certain magicien peu connu du nom de Apollonius de Tyane, sur lequel également il serait possible de broder. Il ne s'agissait pas d'en faire des dieux, mais des envoyés, des intermédiaires divins de l'Etre Suprême. Mieux encore de leur attribuer la plupart des actions et des miracles de Jésus. Ce fut une opération bien réussie, qui trompe encore aujourd'hui quelques érudits (Mais certains de ceux-ci ne sont-ils point aujourd'hui les derniers disciples des néo-platoniciens ?)

APOLLONIUS DE TYANE

La vie d'Apollonius de Tyane a été écrite par PHILOSTRATE à la demande de Julia Domna, la femme de l'empereur Septime-Sévère, une Syrienne, fille d'un prêtre du Soleil. Septime-Sévère lui-même était gnostique et vénérait dans son laraire Abraham, Pythagore, Jésus, Apollonius, etc... Philostrate a connu les Evangiles. Il leur emprunte scènes, portraits, faits miraculeux. Selon lui, Apollonius est monté au ciel après s'être fait reconnaître de ses disciples. Il va devenir selon le mot de Renan : "une réincarnation divine que l'on osa comparer à Jésus". Mais Philostrate est très habile. Il ne nomme jamais le Christianisme. Il se contente de donner à son personnage des allures christiques, souvent suggérées. On retrouve dans sa vie plusieurs épisodes que d'autres écrvains ont attribués à Pythagore. Il sera honoré comme un être divin par Septime-Sévère et Aurélien. On va même lui dessiner une auréole de modestie et de sagesse pour l'opposer à Jésus qui a prétendu avec orgueil qu'il était fils de Dieu.

"HIEROCLES, nous dit LACTANCE, essayait d'affaiblir l'importance des miracles du Christ, sans toutefois les nier et voulut démontrer qu'Apollonius en avait fait de pareils et même de plus grands. Je m'étonne qu'il ait passé sous silence APULEEE, dont on cite communément tant de prodiges ! Mais pourquoi, ô tête folle, personne n'adore-t-il Apollonius comme un dieu, sauf toi, peut-être, bien digne d'un tel dieu, avec lequel tu seras puni éternellement par le Dieu véritable. Si le Christ était un magicien, parce qu'il a accompli des prodiges, Apollonius s'est montré plus habile encore, puisqu'à t'en croire, au moment où Domitien se disposait à le punir, il disparut soudain de son tribunal, tandis que le Christ, lui, se laissa prendre et attacher à la croix ! Ce polémiste (Hiéroclès) a peut-être voulu incriminer l'orgueil du Christ pour s'être donné comme un dieu, afin de faire ressortir la modestie d'Apollonius qui, plus grand thaumaturge, n'a nullement revendiqué sa déification."

Même les chrétiens furent attirés par cette image fabriquée d'Apollonius et lui réservèrent de la sympathie. Saint Augustin nous raconte : "QUI ne rirait de voir nos contradicteurs païens comparer ou même préférer au Christ Apollonius, Apulée et d'autres habiles magiciens ? Il est d'ailleurs plus supportable qu'ils lui comparent de tels hommes que leurs dieux ; car il faut avouer, Apollonius valait mieux que ce personnage chargé d'adultère qu'ils appellent Jupiter."

PYTHAGORE

Apollonius de Tyane aurait écrit une vie de Pythagore, mais il ne nous en reste rien. Par ailleurs, JAMBLIQUE s'efforça d'introduire dans sa vie de Pythagore un grand nombre de scènes évangéliques. Selon lui, Pythagore serait né d'une vierge, il aurait fui en Egypte, il se serait constitué un groupe de douze disciples, des pêcheurs bien sûr, il aurait fait de nombreux miracles à l'imitation du Christ ; enfin, il se serait élevé dans les airs.

"Les Pythagoriciens, dit Porphyre, comptaient Pythagore au nombre des dieux et toutes les fois qu'ils voulaient découvrir aux autres les secrets de leur science, ils juraient sur le Quaternaire, comme s'ils invoquaient Pythagore comme un dieu". "Par vénération pour leur maître, dit aussi JAMBLIQUE, les Pythagoriciens ne nommaient pas Pythagore, ils craignaient de se servir de son nom comme de celui des dieux. Ils le citaient en l'appelant l'inventeur du Quaternaire". De là vient que, quand ils juraient par lui, ils ne le désignaient jamais, mais disaient simplement : J'en jure par lui-même, j'en jure par celui qui transmit à notre âme le sacré Quaternaire. Ils s'inclinaient devant son enseignement en disant : "Le Maître a dit" ou simplement : "Il a dit" (αὐτὸς ἔφη). "De son vivant, ajoute JAMBLIQUE, ses disciples l'appelaient divin ; quand il fut mort, ils le citaient en disant : cet Homme, et jamais ils ne le nommaient par son nom. "Le maître" parlait à ses novices caché par un rideau.

NOTE SUR LE QUATERNAIRE SACRE

Nous avons donné de cette défninition de la divinité un commentaire développé dans "De la Gnose à l'Oecuménisme" pages 41 et 42.

Il faut ajouter que la Pyramide est la représentation figurée de ce quaternaire. En effet, dit HIEROCLES, "Dans le Quaternaire se voit la première Pyramide ; sa base triangulaire suppose le nombre trois et le sommet qui la termine impose l'unité." Dans la Pyramide les triangles sont au nombre de quatre, de sorte que, vue de côté, la pyramide est le triangle de nos francs-maçons et vue de haut, elle est le carré de Gnostiques. Nous savions déjà que le Mal est en Dieu la perfection du Bien, que Satan fait partie intégrante de la divinité. Il est cette parcelle de divinité qui a enseigné aux hommes qu'ils étaient divins.

Il est très remarquable de constater aujourd'hui combien nos pouvoirs maçonniques s'efforcent de poser des pyramides au sommet des tours et dans les lieux publics. C'est la marque de Satan dans notre monde paganisé.

Les néo-platoniciens ont aussi réécrit les vies de Socrate, d'Hercule, de Mithra (Maitreya aux Indes), d'Helios en empruntant scènes, portraits etfaits miraculeux aux Evangiles. Si nous voulions poursuivre notre enquête en dehors du mouvement néo-platonicien, nous trouverions de semblables plagiats dans la vie légndaire du Bouddha et de Krishna (cf. Monseigneur de HARLEZ : "La Bible dans l'Inde").

Pour conclure cette affirmation de Gaston BOISSIER : "A partir de Marc-Aurèle, le paganisme essaye de se réformer sur le modèle de la religion qui le menace et qu'il combat."

DE L'AME SELON LES NEO-PLATONICIENS

Nous partons de Platon : "C'est notre âme seule, dit-il dans les "Lois", qui constitue ce que nous sommes. Notre corps n'est qu'une image qui accompagne chacun de nous... Notre véritable personne est une substance, immortelle de sa nature, qu'on appelle âme." "Tant que nous vivrons ici-bas, dit-il encore dans le Phédon, nous n'approcherons, je crois, le plus près possible du savoir que, dans la mesure de nos moyens, nous n'aurons aucun rapport ni aucun commerce avec le corps, si ce n'est dans l'absolue nécessité, qu'autant que nous ne lui permettront pas de nous remplir de sa propre nature, mais que nous travaillerons à nous en purifier jusqu'à ce que Dieu lui-même vienne nous en délivrer."

Ce sont des textes que les néo-platoniciens utilisent abondemment, surtout JAMBLIQUE et HIEROCLES. Ecoutons-les.

HIEROCLES, dans son commentaire des Vers d'Or de Pythagore écrit : "Ce qui te fait ce que tu es en effet, c'est ton âme. Ton corps n'est pas toi ; il est seulement à toi et les choses extérieures sont ce qui est à toi, c'est-à-dire à ton corps. Grâce à cette distinction, tu ne confondras jamais ces diverses natures, tu sauras découvrir quelle est l'essence de l'homme et ne considérant jamais comme toi-même ni ton corps, ni les choses extérieures, ne t'en souciant pas comme de ta vraie personne, tu éviteras ainsi de choir dans un trop grand amour du corps et des richesses."

"Le but de la philosophie de Pythagore, écrit DACIER, dans sa vie de Pythagore, était de dégager des liens du corps l'esprit sans lequel il est impossible de rien voir et de rien apprendre ; car, comme il l'a dit le premier, c'est l'esprit seul qui voit et qui entend, tout le reste étant sourd et aveugle" (Vie de Pythagore par JAMBLIQUE).

On voit par ces citations que les néo-platoniciens se sont contentés de pousser à leurs dernières conséquences les enseignements de Platon.

Mais le sens commun nous enseigne, à longueur d'existence tout le contraire. Notre corps, c'est bien nous-même et notre âme c'est bien le principe d'animation de ce corps. Qu'est-ce qu'une âme qui n'anime pas un corps, ce n'est plus une âme. Ce n'est rien du tout.

Platon prétend que nous approcherons du savoir en renonçant au corps. Jamblique nous assure que l'esprit seul voit et entend.

Mais le sens commun nous dit le contraire. Le petit homme qui vient de naître ignore tout. Il prend connaissance du monde avec ses yeux, ses oreilles, etc. Cette prise de connaissance est difficile, lente, ardue, elle passe par de nombreuses erreurs, des faux-pas. Il faut un effort d'éducation très soutenu pour que l'enfant atteigne à une vision raisonnable des choses. C'est l'expérience commune de l'Humanité.

D'ailleurs Platon marque par quelque formule restrictive l'absurdité de sa thèse : "Si ce n'est dans l'absolue nécessité". Mais c'est à longueur de vie que cette nécessité s'impose. Nous sommes un corps animé. C'est bien notre corps qui se meut, agit, pense, voit, sait, etc... parce qu'il a une forme animante, on dit une âme. Il ne faudrait pas réifier cette âme et en faire une substance. Une substance est ce qui se tient dessous pour porter l'être tout entier.

Et ce sont les platoniciens eux-mêmes qui vont nous le dire par l'incohérence de leurs imaginations. Ils affirment que l'âme existait de toute éternité avant la génération. Affirmation gratuite, insoutenable. Comment un principe d'être peut-il être conçu sans l'être qu'il anime ?

Impossible, aussi vont-ils imaginer un semblant de corps, quelque chose de solide, de consistant, une substance en somme pour porter cette âme avant la génération. Ils ne peuvent saisir une âme suspendue dans le vide. Ils sont réalistes malgré eux.

Ils nous disent : "Toutes les âmes, (c'est PROCLUS qui parle) avant de tomber dans la génération étaient des Hommes antérieurement. Elles avaient un véhicule en rapport avec leur nature, véhicule invisible, inaffectible, éternel, comme produit immédiat d'une cause immobile. Ce véhicule n'est autre chose qu'un corps immortel, il est uni à l'âme et la dispose par sa présence à s'unir plus tard à un corps mortel. Il est l'intermédiaire qui la rapproche de l'enveloppe matérielle qu'il lui faudra subir. Aussi parait-il en recevoir quelque chose..."

Pythagore l'appelle char spirituel, corps lumineux, véhicule de l'âme. C'est bien la preuve que l'âme n'est pas une substance, puisqu'il lui faut un support, **même dans le monde divin. Et qu'est-ce que ce véhicule immortel qui ne véhicule plus rien lorsque l'âme est tombée dans un corps mortel ? Ce n'est donc plus un véhicule du tout, support devenu inutile, substance vide... !**

La foi catholique nous enseigne tout autre chose. Notre corps fait bien partie intégrante de nous-même, constitue la substance de notre être. C'est l'homme tout entier, corps et âme, qui sera sauvé ou damné. L'Eglise enseigne même la résurrection des corps, "Temples du Saint Esprit", dit-elle. Quel scandale ! Cette pourriture, cette carapace, cette prison, etc... sera, elle aussi, participante de la vision béatifique. Voilà un Dogme de la Foi catholique qui s'oppose complètement à la philosophie de Platon, de sorte qu'il ne peut y avoir aucune conciliation possible entre eux deux.

Notre âme, étant principe d'animation de notre corps, n'est pas un principe interchangeable, capable d'animer n'importe quelque corps. Notre âme est ce qui donne forme corporelle à notre être, elle est donc la forme même de notre corps, pas de celui de notre voisin. Son rôle propre est bien d'animer un corps, même dans l'éternité. Il lui est bien impossible de passer d'un corps dans un autre, parce qu'alors elle ne serait plus la même forme, mais une autre forme, donc une autre âme. La réincarnation est une absurdité.

Par là on voit la difficulté qu'il y a à faire cohabiter dans les esprits les vérités de la Foi catholique avec les thèses d'une philosophie platonicienne : elles se heurteront toujours, et c'est bien le problème qui a empoisonné les esprits jusqu'aux grandes synthèses scolastiques.

Continuons : "Nous portons, dit EPICTETE, un Dieu avec nous et en nous et nous l'ignorons ! Nous ne réfléchissons pas que nous les profanons par des actions mauvaises et par d'impures pensées ! Nous n'oserions pas faire ce que nous faisons devant un vain simulacre, et c'est en présence de Dieu même, c'est en présence du Dieu qui est en notre conscience que nous ne rougissons pas de faire, de penser les choses les plus honteuses. Oh ! que nous connaissons mal la céleste dignité de notre nature !"

Nous sommes divins, disent les néo-platoniciens, mais nous ne le savons pas. Si nous ne savons pas que nous portons en nous un Dieu, comment pouvons-nous l'affirmer ? C'est bien une prétention gratuite, invérifiable. D'où nous vient cette ignorance ?

St Irénée n'hésite pas à interpeler Platon sur ce sujet à une époque où tous les esprits cultivés le vénéraient : "Platon fit intervenir le breuvage de l'oubli... sans fournir la moindre preuve. Il déclara péremtpoirement que les âmes entrant en cette vie sont abreuvées d'oubli, avant d'entrer dans les corps... Si le breuvage de l'oubli suffit, dès qu'il a été bu à effacer le souvenir, comment sais-tu donc, ô Platon, puisque ton âme est présentement dans un corps, qu'avant d'entrer dans ce corps, elle a été abreuvée par un démon du remède de l'oubli ? Si tu te souviens du "démon", du breuvage et de l'entrée, tu dois savoir aussi tout le reste.

Si tu l'ignores, c'est que ni le démon n'est vrai ni le reste de cette théorie relative au breuvage de l'oubli..."

Nous sommes divins, disent les néo-platoniciens, mais nous ne nous comportons pas selon un mode divin : mauvaises actions, pensées impures, etc. Le texte d'EPICTETE se veut moralisateur ; mais au fait, il est contradictoire et absurde. Si nous sommes divins, comment pouvons-nous nous comporter ainsi ? De par notre nature divine, la chose est impossible ; or elle vraie : donc nous ne sommes pas divins...

Mais il existe une autre conséquence imprévue que les Gnostiques modernes vont se faire un malin plaisir de développer.

Nous rougissons de faire des choses honteuses devant les statues des dieux, de vains simulacres, nous dit Epictète et il a raison. Nous ne rougissons pas devant le dieu qui est en nous, qui est nous-même. Bien sûr ! Pour rougir il faut se trouver en face de quelqu'un qui nous juge selon son critère de jugement propre auquel nous adhérons au moins extérieurement.

Mais si Dieu est en nous constituant notre nature céleste, nous n'avons plus d'observateur extérieur à nous-même ; nous devenons entièrement libres de nos actes. C'est notre propre jugement qui est le critère suprême du Bien et du Mal. Pour un être divin, tout est Bien. Il n'y a plus aucune honte possible. La psychanalyse moderne, en voulant nous déculpabiliser ne fait que porter les thèses de Platon à leurs dernières conséquences.

Cette contradiction énorme entre notre nature soi-disant divine et notre comportement si médiocre restera la pierre d'achoppement des Platoniciens et des Gnostiques qui les suivent.

CHUTE ET REINTEGRATION CHEZ LES NEO-PLATONICIENS

Nous partons toujours de Platon ; "L'ardent désir, nous dit HIEROCLES, de celui qui veut fuir cette prairie du malheur est de se hâter de parvenir dans la prairie de Vérité. S'il n'y arrive point, la chute de ses ailes le précipite dans un corps terrestre et le prive de la perpétuité bienheureuse. Platon s'accorde ici avec nous quand il dit au sujet de cette descente : "Lorsque l'âme, impuissante à suivre les dieux, ne peut point arriver à la contemplation et que, se livrant au malheur, elle perd ses ailes et tombe sur la terre, alors une loi divine lui prescrit de venir animer le corps d'un être mortel" (Extrait de Phèdre).

L'âme humaine est un "génie déchu" (δαίμων) qui a du descendre sur terre pour expier des fautes commises. "Les anciens théologiens et devins, écrit PHILOLAOS (dans Clément d'Alexandrie, Les Stromates) attestent que c'est en punition de certaines fautes que l'âme est liée au corps et y est ensevelie comme dans un tombeau." La vie est un châtiment et la mort une délivrance. Mais comment donc est-ce que notre âme, génie divin, portée par un char lumineux, un corps spirituel, etc. a-t-elle pu commettre la moindre faute, n'étant point corrompue ni dégragée par la matière avant d'être tombée sur cette terre de malheur et dans cette carapace-prison ? Se pouvait-il donc que la céleste dignité de notre nature divine puisse convenir à une âme fautive ou impure ? Il y a là une incohérence de taille. D'ailleurs nos philosophes platoniciens sont bien empêchés de nous expliquer de quelle faute il s'agit, où elle a été commise et pourquoi. Tout cela est pure invention à quoi rien ne correspond dans la réalité. Et nous allons voir à quelles conséquences extravagantes vont aboutir de tels présupposés.

Selon PROCLUS : "La prière n'est pas une invocation aux Dieux pour obtenir des faveurs, elle est pure de toute espérance. C'est l'élan de l'âme vertueuse vers le divin, source de toute perfection. Ce qui procède des dieux, tout en s'en distinguant, n'est pas tout à fait séparé. En vertu de l'affinité qui l'unit encore à son principe, il tend à y revenir et l'acte d'amour et d'intelligence qui le porte vers un dieu est la prière. L'essence de la prière, c'est la conversion de l'âme vers

la divinité ; son effet immédiat, une plus grande vertu ; son terme suprême l'absorption en Dieu. Les hommes se trompent étrangement, ils s'imaginent que Dieu se retire d'eux ou qu'il s'en rapproche et que la force de la prière est de l'attirer ou de la faire descendre à eux. Dieu est toujours partout présent. Il est intime à nos âmes, ou plutôt nos âmes sont en lui. Lorsque nous croyons qu'il se rapproche de nous, c'est nous qui, par la vertu, l'amour et la prière nous rapprochons de lui, en nous unissant plus intimement à sa pure essence par la partie de notre âme qui lui ressemble. Dieu ne descend pas vers l'âme, c'est l'âme qui se relève jusqu'à lui."

Voilà un bel exemple de mépris de la Providence. La divinité est présentée par les néo-platoniciens comme une pure essence, impassible, immobile, sans personnalité ("le divin "). Nos âmes en sont des parcelles tombées, déchues. Mais elles sont divines et appartiennent à cette essence par leur nature. Elles ont donc en elles-mêmes la force, la "vertu" de remonter à leur source. Il n'est nullement besoin d'une force surnaturelle, envoyée par Dieu pour "élever" notre nature à un ordre qui la dépasse. Notre âme s'élève toute seule, sans aide, sans "grâce" par son propre mouvement : c'est une "réintégration", un Retour à l'Unité.

Les hommes se trompent, nous dit PROCLUS, quand ils s'imaginent tirer Dieu et le faire descendre à eux par la prière. Mais cette "erreur" est commune à toute l'humanité, elle est inscrite dans notre humaine nature. Tout homme comprend très bien qu'il est faible et souvent impuissant, heurté à longeur de vie par des difficultés, des obstacles, des souffrances de toutes sortes, qu'il a besoin d'une aide.

Lui dire que la divinité suprême est impassible, impersonnelle ; donc indifférente à son malheur, c'est l'enfoncer dans le désespoir et le suicide. C'est tuer en lui la vertu d'Espérance. En fait, notre prière est toujours un appel au secours ; elle présuppose un Dieu personnel, capable de se pencher sur nous, de condescendre à notre supplication. Voilà l'enseignement de la Foi catholique. Elle est en opposition radicale avec le Platonisme.

Enfin, le Retour à la Divinité est présentée par nos philosophes comme une déification, une Théurgie. Une opération qui nous remet au contact de l'Etre Suprême, qui nous réunis à l'Essence de l'Ame Universelle, comme le dit PLOTIN. Elle était pratiquée dans des rites secrets, magiques, au cours desquels le théurge se sentait devenir Dieu. Profonde illusion ! Il est facile de se croire divin dans l'euphorie d'une cérémonie exaltante. La retombée dans le quotidien est bien le signe manifeste que cette déification n'a pas eu lieu réellement.

UNE SCENE DE THEURGIE

Comment sentir en soi la nature divine de notre être ? Il ne suffit pas de se croire divin, il faut encore en avoir le sentiment positif, si l'on ne veut pas vivre dans l'illusion.

JAMBLIQUE nous donne la réponse dans son "Traité sur les Mystères", Jamblique que Marinus de Naples appelait "le divin Jamblique", le grand thaumaturge néo-platonicien du IV° siècle. Il nous décrit la possession de l'être humain par le divin :

"Le Théagogue (celui qui fait apparaître la divinité, qui la rend présente parmi les hommes) voit le souffle descendre et entrer en lui et en aperçoit la grandeur et la qualité. Celui qui le reçoit voit apparaître auparavant l'image du feu. Quelquefois cette image est visible à tous les assistants, à l'arrivée et au départ du dieu. D'après cela on enpeut déterminer exactement la véracité, la puissance et surtout le rang et ceux qui connaissent cette science peuvent dire au sujet de quoi il est capable de dire la vérité, quelle puissance il peut déployer et quels actes il peut accomplir."

Plus loin, Jamblique poursuit : "Le Théurge, par la puissance des choses ineffables, ne commande plus aux êtres cosmiques comme un homme usant d'une âme humaine, mais en tant que prééminent dans le rang des dieux, il use de menaces supérieures à son essence propre... En usant de telles paroles, il fait connaître dans son étendue, dans sa qualité et dans sa manière d'être la puissance que lui donne l'union avec les dieux, qui lui a été procurée par la connaissance des symboles ineffables..."

Nous sommes là en plein rituel magique, en pleine science occulte, ce qui est le propre de tout ésotérisme.

Voilà un bel exemple remarquable de conversion néo-platonicienne. L'empeureur Julien l'Apostat fut élève du grammairien LIBANIUS. Ce dernier le mit en rapport avec Maxime d'Ephèse et nous raconte sa conversion au néo-platonisme. D'après lui, le jeune Julien ne fut conquis que par la splendeur du Vrai : "Julien, dit-il, fut saisi lorsqu'il eut rencontré des hommes imbus de la doctrine de Platon, qu'il eut entendu parler des dieux et des démons, qu'il eut appris d'eux ce que c'est que l'âme, d'où elle vient, où elle va, ce qui la fait déchoir, ce qui l'élève, ce qui la définit, ce qui l'exalte, ce que sont pour elle la captivité et la Liberté, comment elle peut éviter l'une et atteindre l'autre. Alors il rejeta les sottises auxquelles il avait cru (le Christianisme, évidemment) jusqu'alors pour installer dans sa vie la splendeur de la Vérité, comme si dans un grand peuple on rétablissait des statues des dieux auparavant outragées par la fange."

Ceci n'est pas totalement faux : Maxime lui-même fut un philosophe auteur d'un commentaire des "Catégories" d'Aristote, mais il ne fut pas seulement cela ; il fut aussi un théurge et nous allons voir que le pas décisif de Julien dans sa conversion à rebours n'eut pas pour seul motif l'amour de la Vérité, mais d'abord et surtout l'impatience de se sentir divin et de recevoir en lui-même une force surhumaine. L'un de ses maîtres, Eusèbe, lui raconta un jours, une séance merveilleuse où parut Maxime, dont le prestige et les relations intimes avec les dieux faisaient alors l'admiration de ses dévots :

"Je fus convoqué, il y a quelque temps, avec plusieurs amis par Maxime au temple d'Hécate. Il se trouva ainsi avoir rassemblé de nombreux témoins contre lui-même. Quand nous eûmes salué la déesse, Maxime s'écria : "Asseyez-vous, mes amis, regardez bien ce qui va se produire et voyez si je suis supérieur aux autres hommes." Nous nous assîmes tous. Alors Maxime brûla un grain d'encens, se chanta à lui-même je ne sais quel hymne et poussa si loin son exhibition que soudain l'image d'Hécate sembla sourire, puis rire tout haut. Comme nous paraissions émus, Maxime nous dit : "Qu'aucun de vous ne se trouble. Dans un instant les torches que la déesse tient dans ses mains vont s'allumer." Il n'avait pas fini de parler que déjà le feu brillait au bout des torches. Nous nous retirâmes, frappés momentanément de stupeur devant ce théatral faiseur de merveilles et nous nous demandions si nous avions vu pour de bon ces belles choses. Mais, ajoute Eusèbe, ne vous étonnez d'avance d'aucun fait de ce genre, pas plus que je ne m'en étonne moi-même et croyez qu'il n'y a d'importance que la purification qui procède de la raison. Alors le divin Julien se leva : "Adieu, dit-il, plongez-vous dans vos livres ; vous venez de me révéler l'homme que je cherchais."

Eusèbe croyait détourner son disciple de la magie. Ce fut l'effet contraire qui se produisit ; l'attrait de la puissance surnaturelle et divine fut plus décisive que les écrits philosophiques dans la conversion néo-platonicienne de Julien.

Saint Hippolyte nous raconte dans "Les Philosophoumena" comment on s'y prenait pour persuader aux esprits naïfs et crédules que le dieu leur était véritablement apparu : "Voici comment le théurge fait apparaître la divinité en traits de feu. Après avoir dessiné sur le mur la silhouette qu'il veut montrer, il en enduit secrètement la superficie d'une drogue composée du mélange suivant : pourpre laco-

nienne et bitume de Zante ; puis, comme dans un délire extatique, il approche de la muraille une torche enflammée et la drogue prend feu en jetant une grande lumière."

Enfin Julien devint empereur et le Néo-platonisme régna sur l'Empire ; mais ce ne fut pas pour longtemps.

A ses amis en larmes autour du lit où il allait rendre le dernier soupir, il reprocha leur faiblesse : "C'est une humiliation pour nous tous, dit-il, que vous pleuriez un prince dont l'âme va bientôt remonter vers le ciel et s'y confondre avec le feu des étoiles." Le silence s'établit autour de lui ; il en profita pour entamer avec Priscus et Maxime un entretien sur la vie future et sur la noblesse infinie de l'âme... Ce fut avec joie qu'il rendit son âme à son dieu qui l'avait pour un temps emprisonné dans un corps mortel.

PLATON ET SAINT AUGUSTIN

Dans un exposé sur le Néo-platonisme, il est nécessaire de terminer par un examen attentif de l'itinéraire spirituel de Saint Augustin. En effet, un théologien récent, Gustave BARDY, a pu écrire : "De lui-même, le Néo-platonisme n'est pas nécessairement païen et l'exemple de Saint Augustin qui trouvera bientôt dans les livres néo-platoniciens la révélation des réalités spirituelles ainsi que la route la plus assurée vers le Christianisme, suffit à le montrer."

Il n'est pas possible d'écrire une si manifeste contre-vérité. Par tout l'exposé qui précède, nous avons démontré l'incompatibilité radicale qui existe entre Platonisme et Christianisme. Nous avons également montré que les philosophes néo-platoniciens ont constitué leur école de pensée comme une machine de guerre contre le Christianisme naissant.

Hélas ! Saint Augustin a bien été attiré par le Néo-platonisme et tout son itinéraire montre avec évidence qu'il a dû rejeter toutes les thèses platoniciennes les unes après les autres pour rester fidèle à sa foi chrétienne, au fur et à mesure qu'il l'a approfondie.

Voyons cela. Après un long séjour chez les Manichéens, Augustin revint à la foi chrétienne de son enfance et à la pratique religieuse sous l'influence de Saint Ambroise à Milan, dont il écoutait attentivement les sermons et après un entretien personnel avec ce grand évêque.

Simultanément, Augustin a découvert la philosophie de Platon dans les écrits néo-platoniciens. Il a lu alors les traités de Plotin dans la traduction latine de Marius Victorinus qui les lui a directement mis dans les mains. Il a certainement lu aussi Porphyre, comme le signale Pierre de LABRIOLLE, bien que cet auteur fut très ouvertement anti-chrétien. Ce fut pour lui un éblouissement, une sorte de conversion nouvelle, simultanée à son retour vers la foi chrétienne. Il parle de ces ouvrages avec enthousiasme comme si leur lecture avait été une grâce divine. Les "livres platoniciens" ont allumé en lui un "incroyable incendie" ("etiam mihi de meipso incredibile incendium concitarunt"). Il a pressenti leur accord avec la foi chrétienne et la lumière qu'il en espérait. "Après avoir lu quelques livres de Plotin, écrit-il dans le "De Beata Vita", et après les avoir comparés de mon mieux avec l'autorité de ceux qui nous ont transmis les divins mystères, je pris feu." ("sic exarsi").

Cependant il a noté quelques hésitations : c'était un pécheur, un "homme d'un orgueil immense" qui lui avait mis en main ces livres. Il a même marqué une inquiétude : "Si j'avais d'abord été formé à tes Saintes Lettres et familiarisé avec leur douceur et que j'eusse ensuite rencontré les écrits platoniciens, peut-être m'auraient-ils arraché du solide fondement de la piété, ou bien, si j'étais demeuré dans cette disposition du salut, n'aurais-je pas cru qu'à eux seuls ces ouvrages pouvaient conduire au même point."

Nous savons donc qu'Augustin n'a pas connu les ouvrages de Platon, mais qu'il a absorbé Platon à travers les philosophes néo-platoniciens, dans la systématisation qu'ils en avaient faite pour dresser un obstacle infranchissable à l'expansion du Christianisme dans les esprits cultivés. Augustin crut voir même dans Saint Paul des vues platoniciennes, quand il oppose la chair et l'esprit, par exemple...

* * *

La première difficulté rencontrée par Saint Augustin dans le Platonisme, c'est la condamnation de la matière, de la chair et du corps, ce pessimisme sombre, ce véritable dualisme entre l'âme et le corps que les néo-platoniciens ont systématisé; la doctrine chrétienne du péché lui a ouvert les yeux. Dans "La Cité de Dieu", il reprochera à Platon et à Virgile d'avoir mis la cause du péché dans la chair au lieu de la chercher dans l'âme : "Nam corruptio corporis quae aggravat animam non peccati primi est causa, sed poena, nec caro corruptibilis animam peccatricem, sed anima peccatrix fecit esse corruptibilem carnem."

Il rencontre également le dogme de la résurrection des corps, ce dogme si peu grec, scandale pour les platoniciens, qui prétend que notre corps, cette pourriture, cette carapace odieuse, sera un jour participant de la vision béatifique, comme Saint Paul l'a dit : "la réhabilitation de la chair et la récapitulation de toutes les choses dans le Christ." Le souci que Plotin manifeste de s'évader du monde sensible et de fuir vers l'éternel lui semble une erreur sur la nature du monde sensensible et manifeste un pessimisme ou même un dualisme qu'Augustin n'a pas compris au début, mais qu'il dénoncera plus tard, surtout dans "La Cité de Dieu".

* * *

La deuxième difficulté rencontré par Saint Augustin chez les Platoniciens, c'est la conception de l'Ἔρως, de l'Amour platonique, un désir du Bien pour soi, déterminé par la recherche du Bonheur pour soi, un Amour donc replié sur lui-même, qui refuse le don généreux, un amour purement ascendant. Il lui oppose l'ἀγάπη, amour qui diffuse le Bien aux êtres aimés, mouvement vers les autres, renoncement à soi-même, amour descendant, tel celui d'un Père pour ses enfants. Et c'est à cette définition de l'amour-don que Saint Augustin applique la Liberté : un amour qui se donne peut se refuser. C'est cette possibilité qui rentre dans la nature du don et c'est la réalisation de cette possibilité qui constitue le péché. Le Mal n'est pas dans les choses, ni dans la matière, ni dans l'ensemble des êtres créés, mais dans le refus du don. Et ceci est l'anthithèse du Platonisme.

* * *

La troisième difficulté rencontrée par Saint Augustin, ce fut la prétention que les Platoniciens ont émise de pouvoir par leurs propres forces réaliser leur divinisation. En effet, pour Plotin, comme pour Platon, l'âme est de nature divine (θεῖον), elle possède en elle-même cette divinité d'origine, mais voilée, obscurcie par le corps et la matière. La théurgie n'est pas autre chose que cette remontée vers les astres, vers le ciel originaire, c'est le "retour à l'unité primordiale" de nos gnostiques. Plotin propose une extase réellement divine.

Cette opération de retour au divin est dénoncée par Saint Augustin comme un "orgueil incroyable" : "Avec une vanité étonnante, ils ont voulu être heureux ici-bas et faire eux-mêmes leur bonheur". ("Nic beati esse et a seipsis beati fieri mira vanitate voluerunt"). Il condamne dans les "Confessions", la recherche de la "vision curieuse" de la divinité, parce qu'elle comporte une pratique de magie et donc nécessairement la médiation des démons.("Adduxerunt sibi per similitudinem cordis suis conspirantes et socias potestates aeris hujus, a quibus per potentias magicas deciperentur, quaerentes mediatorem per quem purgarentur").

Enfin, par une conséquence nécessaire, Saint Augustin a condamné chez les Platoniciens, le Panthéisme implicite de toute leur construction intellectuelle. Et là ses formules sont frappantes : les créatures conduisent à Dieu, non pas parce qu'elles sont divines, mais par ce qui leur manque: "J'ai interrogé la terre, dit Augustin, et elle m'a dit : ce n'est pas moi. J'ai interrogé les mers, les abîmes, les reptiles aux âmes vivantes et ils ont répondu : Nous ne sommes pas ton Dieu. J'ai questionné le soleil, la lune ; les étoiles : nous non plus, nous ne sommes pas le Dieu que tu cherches." ("Interrogavi terram et dixit : non sum. - Interrogavi mare et abyssos et reptilia animarum vivarum et responderunt : non sumus Deus tuus, quaere super nos... Interrogavi caelum, solem, lunam, stellas : neque nos sumus Deus quem quaeris, inquiunt").

"J'ai cherché, continue Augustin, j'ai cherché mon Dieu dans tous les corps, sur la terre et dans les cieux et je ne l'y trouve pas. j'ai cherché sa substance dans mon âme et je ne l'y trouve pas non plus et il ne me reste rien à toucher, si ce n'est Dieu lui-même." Voilà une affirmation solennelle de la transcendance de Dieu. Nulle part Saint Augustin ne marque avec une telle fermeté la différence fondamentale qui oppose sa foi à Plotin et à toute la philosophie platonicienne. Il suffit de comparer ces affirmations, par exemple à l'Evangile gnostique de Thomas : "Fends le bois, je suis là, soulèves la pierre et tu m'y trouveras..." ou encore à tel cantique moderne : "Il est en chaque pierre... au centre de la terre, au fond des océans, il fait germer les graines, dirige les ruisseaux, etc...".

L'ILLUMINATION DIVINE SELON SAINT AUGUSTIN

Reste une dernière difficulté à laquelle va se heurter Saint Augustin, le problème de l'origine de la connaissance. D'où nous viennent nos idées ?

Bien sûr, Saint Augustin, par fidélité à la foi chrétienne, devait rejeter la réminiscence platonicienne, selon laquelle nos idées sont le resouvenir d'une vie antécédente dans le monde divin, cette préexistence des âmes dont Socrate se servait pour expliquer l'immortalité de l'âme dans le "Phédon". Il devait rejeter aussi cette conception de la connaissance selon laquelle nos idées sont innées en nous, puisque la perception sensible se contente d'éveiller une âme assoupie, d'exciter l'esprit et de faire apparaître, en la dévoilant, une connaissance enfouie en nous-même.

Mais Saint Augustin a gardé de la "révélation platonicienne" cette notion d'une lumière éternelle et divine, chère à Platon, comme à Plotin, qui réside dans le monde des Idées. Evidemment pour lui, ce monde n'est pas autre chose que Dieu lui-même, et donc cette lumière divine, absolue, immuable, ne peut se confondre avec celle de notre âme changeante et incertaine.

Dans "les livres platoniciens", il a cru rencontrer le Verbe éternel, exemplaire de la création, lumière de l'Intelligence, sans être autrement étonné de trouver chez un païen ce terme de Verbe, qui semblait impliquer une certaine connaissance du mystère de la Sainte Trinité chez Platon. (Il émet l'hypothèse, qu'il rejette bien vite, d'ailleurs, que Platon aurait pu connaître le prophète Jérémie en Egypte !)

De même que l'éternel et le divin sont source d'être dans le Platonisme, de même Dieu chez Saint Augustin sera aussi règle de connaissance et norme de l'action. Par cette réflexion sur la Vérité, il a cru saisir, à la suite des néo-platoniciens, la présence et l'action illuminatrice de Dieu au fond même de notre esprit.

C'est bien à l'action du Verbe qu'il rattache explicitement dès lors l'illumination de l'esprit et la règle de la Vérité. La vérité ne peut être reçue du dehors. Le titre de maître est un titre usurpé par les hommes. Il n'y a qu'un seul maître, c'est Jésus-Christ. Il nous est intérieur et il préside à notre activité spi-

rituelle. ("Deus qui humanis mentibus nulla natura interposita praesidet"). Aucune nature ne peut s'interposer entre Dieu et notre âme. C'est dans le sanctuaire intime de l'âme que l'homme juge et proclame la vérité. L'enseignement et l'expérience ne sont que des "évocateurs" de connaissance hors des profondeurs cachées de notre âme. ("Remota et retrusa quasi in caveis abditioribus").

Je n'ai pas reçu les idées par autrui, je les ai reconnues dans mon propre esprit et c'est moi qui les ai sanctionnées comme vraies... Elles étaient en moi avant que je les aie apprises. ("Cum ea didici non credidi alieno cordi, sed in meo recognovi et vera esse approbavi...Ibi ergo erant et antequam ea didicissem"). comprendre une vérité, c'est la reconnaître et la déclarer conforme à notre idéal intérieur, ce n'est pas acquérir quelque chose de nouveau, c'est amener la conscience claire une idée jusque là implicite. "Si mon âme restait en elle-même, elle ne verrait rien d'autre que soi, et se voyant, ce n'est certes pas Dieu qu'elle verrait... J'entrai dans mon intérieur, continue-t-il, et je vis avec l'oeil de mon âme, si trouble fut-il, au dessus de cet oeil même, au dessus de mon intelligence, la lumière immuable. Elle n'était pas au dessus de mon esprit, comme l'huile se tient au dessus de l'eau, comme le ciel se développe au dessus de la terre. Celui qui connaît la vérité, la connaît". ("Qui novit veritatem, novit eam" !).

Sous quelle forme s'exerce cette illumination divine dans notre âme, c'est ce que Saint Augustin n'explique pas et pour cause...

Mais des philosophes scolastiques, disciples de Saint Augustin, vont essayer de suppléer au silence de leur maître.

Selon les uns, Dieu, créateur est aussi le modèle qui exprime lumineusement et représente expressivement toutes les choses. Nosu devons donc le considérer comme un miroir de la création, comme un livre vivant, posé naturellement devant notre regard intellectuel, dans lequel nous pouvons lire les premiers principes de la science et de la morale. D'où cette conclusion : C'est Dieu lui-même qui est le livre propre et naturel de l'intellect humain. ("Creator ipse liber est naturalis et proprius intellectus humani"). La prophétie confirme, dit-on, cette explication, puisque Dieu y est représenté de nouveau, comme assis, tenant un livre qu'il ouvre à la page qu'il veut, pour nous laisser lire la ligne ou même le mot qu'il veut bien mettre sous notre regard.

Si l'on suppose que l'âme possède en soi l'ensemble de ses connaissances à l'état inné, on retombe fatalement dans la réminiscence platonicienne. Il faut donc admettre, selon d'autres, que l'intelligence divine fournit aux hommes les idées, selon l'ordre de leurs besoins.Aussi instantanément que Dieu peut créer les choses, il peut produire en l'homme une vertu propre, analogue à ce que serait celle d'une graine capable d'engendrer subitement racines, tiges, feuilles et graines qui doivent en provenir. Notre faculté de connaître serait telle que, sous la moindre excitation du sensible, elle pourrait engendrer instantanément en soi les idées des choses extérieures, s'y appliquer spontanément par une sorte de mimétisme analogue à celui du singe ou du caméléon. Aptitude innée à la production subite et indivisible des idées. Dieu féconderait notre âme et par là jouerait ce rôle d'éducateur", cet adjuvant du dehors, selon la formule de Saint Augustin. "Deus lumen cordis mei et panis intus animae meae et virtus maritans mentem meam et sinum cogitationis meae") ("Les Confessions"). Ce qui ne laisse plus en face l'un de l'autre que Dieu et une faculté de connaissance impuissante à agir par elle-même.

TANDEM VENIT THOMAS

Enfin vint Saint Thomas d'Aquin.

Son attitude envers Saint Augustin est très intéressante. Il marque toujours un très grand respect pour ce "Père de l'Eglise", référence obligée de toute la scolastique de son temps. Il garde cependant toute sa liberté d'esprit. Lorsqu'il se trouve en face d'une affirmation qu'il ne peut approuver, il commence par dégager

dans le texte incriminé tout ce qui peut être accepté pour vrai, puis il réfute l'erreur que pourrait contenir ce texte si quelqu'un prétendait l'interprêter autrement. A ce moment, il expose sa réponse à la seconde interprétation, qui est en fait la vraie réponse à l'erreur de Saint Augustin. Ainsi le respect dû à la personne est sauf, mais l'erreur est débusquée.

Saint Augustin avait déjà rejeté, tout le Platonisme dont il s'était enthousiasmé dans sa jeunesse. Restait une seule difficulté, le problème de la connaissance. La thèse de l'illumination divine était tout ce qu'il pouvait garder, croyait-il, de la pensée néo-platonicienne.

"Dieu est la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde". Voilà qui est vrai, d'une vérité suréminente. Que notre intelligence soit illuminée par Dieu et toute grande ouverte à l'influence divine, c'est bien évident, puisqu'elle est une intelligence créée "à l'image de Dieu". Mais comment est-ce que notre âme peut être illuminée, c'est-à-dire informée par le monde naturel des êtres qui nous entourent, voilà la pierre d'achoppement de tout Augustinisme. C'est Platon qui est toujours visé par Saint Thomas, quand il examine une affirmation de Saint Augustin. Il est le père de tous ceux qui "rebus naturalibus proprias substrahunt actiones", qui refusent aux choses naturelles leurs opérations propres, et Saint Thomas dénonce le Platonisme chez Saint Augustin "Augustinus autem Platonem secutus quantum fides catholica patiebatur," autant que le permettait la foi chrétienne, Augustin a suivi Platon ; c'est-à-dire qu'il a rejeté Platon chaque fois qu'il a compris son incompatibilité avec sa Foi.

Saint Thomas affirme qu'il y a dans les êtres sensibles, composés de matière, un élément de stabilité et c'est pourquoi les sens ne se trompent pas quand ils jugent des objets qui leur sont propres. Les choses étant, elles sont réellement intelligibles en ce qu'elles sont, et efficaces dans les opérations qu'elles accomplissent. On ne peut refuser à chaque individu l'intelligence qui lui soit propre. On ne peut refuser à l'âme raisonnable le principe actif sans lequel cette âme ne saurait accomplir son opération naturelle. Admettre que Dieu est l'unique Intelligence qui opère en tous les hommes, c'est supposer que Dieu a créé une âme raisonnable incapable d'user de sa raison. Aussi Saint Thomas conclut : "Dieu illumine nos âmes en tant qu'il les a douées dela lumière naturelle grâce à laquelle elles connaissent et qui est celle de l'intellect agent (c'est-à-dire l'intelligence quand elle opère)". Dieu est présent à toute opération de toute créature et cependant chacune d'elles demeure la cause efficace de son action. Cette omniprésence de Dieu ne dépouille pas les choses naturelles de leurs actions propres.

Créer des êtres incapables d'agir, sans le pouvoir de se transmettre les uns aux autres quelque chose de leur action propre, privée de ce qui en fait des natures distinctes, diminuer leur dignité, n'est-ce pas ôter quelque chose à la Gloire de Dieu ?

Saint Thomas n'a pas rencontré avant lui d'autre philosophie pour enseigner que l'intelligence créée soit la raison suffisante de la connaissance humaine, toute illumination divine spéciale étant éliminée. Mais cette affirmation, il la soutiendra constamment au cours de sa vie et l'Eglise l'a reconnue comme vraie, en consacrant son auteur comme "le Docteur commun" et "l'Ange de l'Ecole".

E. C.

LES REACTIONS DES POUVOIRS PUBLICS DEVANT LA PROLIFERATION DES SECTES

LES DETRAQUES DE L'OCCULTISME

Nous avons souvent attiré l'attention sur la prolifération de la littérature gnostique. Sous le nom de "Gnose universelle", partisans et adversaires s'accordent de plus en plus à réunir tout un ensemble de doctrines ésotériques, occultistes, cabbalistiques, alchimistes, hindouistes, iraniennes, soufistes et plus généralement orientalistes. Cette surabondante production a ses lecteurs plus ou moins profondément intéressés et convaincus. Il y a là un réseau d'influence, un véritable mouvement de pensée d'une grande importance et cependant diffus.

Mais l'orientalisme et ses variantes ont aussi leurs petites églises ponctuellement définies et leurs pratiquants bien disciplinés. Le fait n'est pas nouveau. On se souvient des ouvrages d'avant-guerre tels que "Paris, capitale des Religions" des frères Izoulat, de "Petites Eglises de Paris" et de tant d'autres. Mais ce qui est nouveau, c'est l'augmentation explosive du nombre des sectes depuis la guerre de 39-45 et surtout depuis 1968. Le fourmillement des sectes occulto-gnostiques est devenu ce que l'on nomme maintenant un PHENOMENE DE SOCIETE.

Ces sectes, les unes très anciennes et fort connues, les autres récentes, les unes squelettiques, les autres mondialement répandues, mettent en oeuvre des méthodes de méditation, que l'on appelle pompeusement des "voies contemplatives" et qui sont loin d'être inoffensives. Leurs dangers sont connus depuis longtemps, non seulement par leurs adversaires mais par leurs pratiquants eux-mêmes. Les chefs d'école mettent tous leurs soins à barrer la route aux dérapages de la soit disant "contemplation", mais ils n'y parviennent pas toujours. Dans l'étude que nous avons consacrée à l'"Initiation aux Petits Mystères dans l'Anthroposophie de Rudolf Steiner", (bulletin n° 15, page 30), nous avons examiné les précautions prises, dans cette école, pour éviter, dans la mesure du possible, par un entrainement et des exercices appropriés, la survenue du détraquement mental. Mais beaucoup de petites églises ne prennent pas autant de précautions de sorte que l'on y enrégistre passablement de "casse".

L'expansion des sectes a donc amené la formation d'un sous-produit : LES DETRAQUES de l'occultisme. L'origine de leur dérangement mental est à rechercher évidemment dans les techniques de méditation auxquelles on les soumet. Nous ne pouvons nous étendre, dans la présente étude, sur la nature de ces méthodes. Disons seulement qu'elles appartiennent toutes à ce que l'Eglise nomme très justement LA FAUSSE MYSTIQUE, c'est à dire la mystique qui, sous prétexte d'élever l'âme vers Dieu, la met, en dernière analyse, en contact avec le monde des esprits infernaux. On comprend facilement que les démons, une fois en contact avec l'âme, y produisent des effets pathologiques qui ne sont autres que de véritables psychoses, avec tous leurs symptômes naturels. Le danger, bien connu répétons-le, des méthodes contemplatives hétérodoxes, c'est la folie. Et les chefs d'école n'en disconviennent pas ; on retrouve cette notion du "danger contemplatif" même chez René Guénon qui pourtant préconisait la méditation "purement intellectuelle", c'est à dire la moins nocive de toutes ; et il la jugeait pourtant éventuellement dangereuse elle aussi.

Quoiqu'il en soit de l'origine et du mécanisme psychologique de la folie mystique, ce qui est certain c'est que, dans les sectes, "la casse" est tellement fréquente qu'il s'est créé, un peu partout dans le monde, des associations pour recueillir ces malheureuses victimes de la fausse contemplation. Citons seulement comme exemple, pour la France, l'A.D.F.I. (Association de Défense de la Famille et de l'Individu - 4 rue Fléchier, 75009 PARIS). Quelques psychiatres ont même mis au point des techniques de DEPROGRAMMATION pour rééquilibrer mentalement ces pauvres traumatisés. A un premier lavage de cerveau subi dans la secte, ils en ajoutent un second qui n'est pas sans laisser de traces lui non plus.

Ceux que l'on a réussi à arracher à la secte sont bien souvent des enfants mineurs ou entrés depuis peu dans la majorité. Leurs parents déposent des plaintes dont les motifs se répartissent autour de quatre thèmes : séquestration, envoi à l'étranger, extorsion de sommes d'argent, traumatismes psychiques. Voici quelques phrases glanées dans les dépositions des parents : "Ma fille est entrée, envoûtée, dans la communauté de Krishna" - "C'est un asservissement d'êtres humains" (encore Krishna) - "Une psychose semble entretenue chez les adeptes" (Les Enfants de Dieu) - "Ces gens semblent avoir découvert le moyen de changer le caractère des individus" (Nouvelle Acropole) - "Nos enfants sont des robots à la solde du Révérend" (Moon) - "C'est un viol de la conscience" (Gerphir).

LA PRESSE ET LES POUVOIRS PUBLICS S'EMEUVENT

En 1978, un scandale de grande amplitude vint mettre la question des sectes sur la place publique. Ce fut la fameuse tuerie de Guyana, où près de mille personnes se donnèrent la mort à l'imitation de Jim Jones, le chef de la secte. On mesura alors le degré de folie auquel on pouvait atteindre.

C'est à cette époque qu'aux U.S.A. la Chambre des Représentants provoqua l'établissement d'un rapport parlementaire sur le "phénomène sectaire" en général : ce fut le rapport FRASER.

Il est intéressant de noter que le Parlement européen, lui aussi, s'est intéressé au problème des sectes. Mais ce ne fut que beaucoup plus tard. Le parlementaire britannique Richard Cotrel fut chargé par cette assemblée d'enquêter sur les activités de certains mouvements religieux nouveaux opérant à l'intérieur de la Communauté européenne. Le "Rapport COTREL" est daté du 2 avril 1984.

Nous verrons plus loin quelles ont été les réactions du Parlement et de l'Administration en France.

Ceux des parents lésés qui avaient la plume facile (leur proportion ne doit pas être énorme) écrivirent des livres indignés. Le premier, à notre connaissance, fut "Arrachées aux Démons", par Doreen Irvine (aux Editions "L'Eau vive" à Genève, 1973). Puis vint "Les Nouvelles Sectes" par Alain Woodrow (aux Editions du Seuil, Paris, 1977). Egalement "Je porte plainte" par Roger Ikor (aux Editions Albin Michel, Paris, 1981). Et, dans un style très "orienté" philosophiquement, "Le Fanatisme, Histoire et Psychanalyse", ouvrage collectif (aux Editions Stock, Paris, 1980).

Les malheureux parents s'adressent d'abord aux associations de parents d'élèves qui existent déjà (comme l'U.N.A.F.) mais qui ne sont pas très bien outillées pour porter effectivement secours ni aux familles ni aux adeptes. Il finit par se créer des organismes spécialisés, comme l'A.D.F.I. déjà nommée. En même temps les instituts de sondage comme l'I.F.O.P. et la S.O.F.R.E.S. entreprennent des enquêtes parce qu'ils commencent à être interrogés et qu'une certaine clientèle se forme pour eux dans ce "créneau". A partir de 1976, les instituts de recherches sociologiques comme la C.O.F.R.E.M.C.A. se mettent aussi à scruter le monde des sectes. Mais tout ce travail d'investigation se fait dans un esprit uniquement sociologique. Les préoccupations religieuges n'y prennent aucune part.

Venons-en maintenant aux Pouvoirs Publics. Ils sont saisis de ces sortes d'affaires dans des cas précis mais, chose curieuse, ils ne le sont pas seulement par les parents lésés ou par les anciens adeptes traumatisés, mais par les dirigeants des sectes au sein desquelles certains parents sont venus récupérer leurs enfants en organisant des commandos musclés. Les dirigeants des sectes, avec un toupet monumental, estiment avoir subi, du fait de la disparition de leurs adeptes, un préjudice et une illégalité.

Mais les Pouvoirs Publics ne peuvent qu'appliquer le droit commun car il n'existe pas de législation spéciale réglant l'activité des sectes religieuses. C'est pourquoi les interpellations parlementaires se succèdent sans obtenir de réponses satisfaisantes. Et les affaires retentissantes se multiplient. L'affaire "Chateau" (23 novembre 1978) : une jeune fille, adepte de la secte Moon, est l'objet d'un enlèvement organisé, sans succès d'ailleurs, par ses parents avec l'aide de l'A.D.F.I. L'affaire "Taupin" (3 mars 1982) : des parents organisent, et réussissent, l'enlèvement de leur fils majeur, adepte de Krishna, et ils le conduisent dans un hôpital psychiatrique aux fins de "déprogrammation".

Dès lors que la tendance s'accentue de se faire justice soi-même, l'Administration voit rouge. De son côté, l'Assemblée Nationale commence à voir que les sectes jouissent d'un véritable statut protecteur et qu'elles sont pratiquement intouchables. Pour tenter de désembourber ce types d'affaires qui énervent l'opinion, une commission d'enquête avait été réclamée par l'Assemblée Nationale dès 1978. Mais cette demande avait été refusée par la "Commission des Lois" de cette même Assemblée, qui suggérait, de préférence, la création, en son sein, d'une mission d'information. Les travaux de cette mission furent présidés par le député Philippe Marchant. Mais ils se trouvèrent interrompus, en juin 1981, par la dissolution de l'Assemblée Nationale à majorité de droite. La "Mission MARCHANT" ne fut pas reconduite par la nouvelle législature à majorité socialiste.

Le Premier Ministre du Gouvernement socialiste, Pierre Mauroy, voyant que le Parlement est défaillant, mais désireux, pour sa part, d'aboutir à une nouvelle légilsation, crée une "Mission Interministérielle Intérieur-Santé" dont il confie la direction à Jean Ravail, inspecteur général d'administration. Le "Rapport RAVAIL" est remis au Premier Ministre en janvier 1982. Il fait une importante constatation. Presque toutes les nouvelles sectes ont choisi le statut juridique "d'Association simplement déclarée". Elles sont donc soumises au régime de la loi du 1° juillet 1901 qui est éminemment protectrice de la LIBERTE DE L'ASSOCIATION. Certes les sociétés de ce type ont une incapacité à recevoir des legs et des donations. Mais c'est une incapacité tout à fait théorique dans le cas des sectes car, de fait, cette incapacité est toujours tournée.

Au contraire, les grandes religions officielles, dites "Grandes Confessions" (catholique, protestante et juive) sont soumises ipso facto à la loi du 9 décembre 1905, connue sous le nom de "Loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat" qui est une loi de méfiance à l'égard de l'Eglise et qui est très restrictive de ses capacités.

Le Rapport Ravail produit sur Pierre Mauroy l'effet qu'il recherchait : il le persuade qu'il faut une législation mieux adaptée que le simple droit commun pour freiner l'arbitraire des sectes. Mais un rapport administratif ne suffit pas au Premier Ministre pous susciter une loi : il lui faut un rapport parlementaire. Telle est l'origine du fameux "Rapport Vivien" que nous allons examiner maintenant.

LE RAPPORT VIVIEN

Le 1° septembre 1982, Pierre Mauroy adresse au Vice-Président de l'Assemblée Nationale, Alain Vivien, député de Seine-et-Marne, une lettre où il lui dit notamment : "... Vous êtes chargé d'étudier les problèmes posés par le développement des sectes religieuses et pseudo-religieuses. Il vous appartient, plus particulièrement, d'examiner leur statut juridique et financier, tant en France qu'à l'étranger, et de proposer des mesures propres à garantir la liberté d'association au sein de ces sectes tout en préservant les libertés fondamentales de l'individu...".

Le Rapport Vivien a paru à la "Documentation Française" en février 1983, sous le titre "Les sectes en France, Expression de la Liberté Morale ou Facteur de Manipulation". Titre qui indique déjà l'embarras de son rédacteur.

Pour rassembler les matériaux de son rapport, Alain Vivien entreprend d'interroger tous les organismes, officiels ou privés, qui ont mené des enquêtes au cours des dix dernières années. Il s'adresse d'abord aux ASSOCIATIONS FAMILIALES déjà confrontées avec des cas concrets et qui par conséquent possèdent une documentation. - l'A.D.F.I. dont nous avons déjà parlé. - L'A.N.S.A., Association Nationale de Sauvegarde des Adolescents. - L'Association Internationale pour la Défense de la Liberté Religieuse (pasteur John Graz). - Le C.E.D.O.S., Centre d'Etude et de Documentation sur les Sectes (Alain Wéodrow). - L'U.N.A.F., Union Nationale des Associations Familiales. - La Confédération Syndicale des Familles. - Le Conseil National des Associations Familiales Laïques. - La Fédération des Familles de France. - L'Association Familiale Protestante. - Ainsi que certains centres spécialisés dans la prévention de la toxicomanie.

Le député-rapporteur a écouté aussi les représentants des GRANDES CONFESSIONS. - Pour l'Eglise Catholique, le Révérend Père Jean Vernette, Vicaire Général de Montauban, auteur de plusieurs ouvrages sur les nouvelles sectes. - L'Eglise Orthodoxe de France. - L'Eglise Luthérienne. - L'Eglise Orthodoxe Grecque. - L'Eglise Orthodoxe Russe. - L'Eglise Réformée de France. - La Fédération Evangélique. - Le Grand Rabbinat de France.

Il a aussi demandé leurs avis à des organismes très intéressés au problème des sectes, les OBEDIENCES MACONNIQUES et les associations qui leur sont apparentées. - Le Grand Orient de France. - La Grande Loge Féminine de France. - Le Laboratoire d'Etude des Sectes et Mythes du Futur en Occident (Monsieur Yves Lecerf). - Le Libre Pensée. - La Ligue des Droits de l'Homme. - L'Union des Athées. - L'Union Rationaliste.

On comprend également qu'il ait sollicité l'avis des MINISTERES plus ou moins directement intéressés à l'activité des sectes. Il a interrogé ainsi neuf ministères. Et l'on constate qu'il n'a pas oublié la Présidence de la République.

En tant que Vice-Président de l'Assemblée, il se devait d'interroger les grandes FORMATIONS POLITIQUES : Le Parti Socialiste, Le Parti Communiste, le PSU, l'UDF, le RPR. C'est ce qu'il a fait.

Quant aux SECTES elles-mêmes, qui étaient l'objet de l'investigation, il ne semble pas être allé les interroger sur place. Il a simplement utilisé les témoignages qui lui ont été apportés par des témoins ou des plaignants : Krishna, l'Eglise de la Scientologie, Izo Zen, Espace Futura, les Chevaliers du Lotus d'Or, Ecovie. Quant aux autres sectes (il en a répertorié 116) elles ne lui sont connues que par les informations que lui ont fourni les Ministères et les Renseignements Généraux.

Alain Vivien s'est livré à une étude uniquement SOCIOLOGIQUE des sectes. On connait les têtes des chapitres qu'il faut remplir pour ce type d'enquête : étude du milieu social. - Répartition géographique. - Recrutement par tranches d'âge et par niveau d'instruction. - Rapport des Sectes avec les "Grandes Confes-

sions". - Classement par importance numérique. - Rapports ou non avec l'Etranger.

Deux particularités assez frappantes dans tout ce travail :

1 - Absence totale d'inventaire de la LITTERATURE émanée des sectes. Et pourtant il y aurait eu matière à une étude facile puisque beaucoup de ces sectes possèdent leur propre maison d'édition et envoyent leur catalogue sur demande. Cet examen de la littérature aurait permis un classement des sectes par affinités DOCTRINALES. Il semble que c'est précisément ce que Vivien a voulu éviter, pour ne pas avoir à se lancer sur le terrain des familles spirituelles.

2 - Aucune mention n'est faite non plus de certaines sectes, parmi les plus importantes, que l'on s'étonne de ne pas voir au moins mentionner. Citons en trois comme exemple, mais on en trouverait facilement d'autres : l'ARMOC (Organisation rosicrucienne mondiale), la Société de Théosophie et la Société Anthroposophique.

Des omissions de cette importance sont forcément voulues. Par quel impératif ont-elles été dictées ? Quelles que soient les raisons qui l'ont inspiré ce qui est certain c'est que Vivien a fait porter son enquête sur un lot de sectes pré-sélectionnées. Nous verrons à la fin de cette étude que sa pré-sélection ne peut venir que d'un mot d'ordre de la franc-maçonnerie.

La SYNTHESE SOCIOLOGIQUE du rapport Vivien s'établit comme suit : il a répertorié et étudié 116 sectes différentes, parmi lesquelles 48 se situent dans la mouvance orientaliste, 45 sont inspirées par une idée de synthèse des religions et 23 sont classées par lui comme racistes, fascistes (et divers). Il estime donc que les sectes ainsi répertoriées totalisent en France environ 500 000 adeptes.

Les organes directeurs de ces diverses sectes sont loin d'être tous sur le sol national. La plupart obéissent à une direction étrangère. Et l'on est étonné d'apprendre que les trois quarts des sectes qui sont dans la mouvance orientaliste reçoivent leur impulsion, non de l'Orient, mais des U.S.A. ou d'Amérique du Sud. Malheureusement il ne donne que quelques exemples : Krishna (dont le sigle est le plus souvent AICK) compte surtout des étrangers dans sa direction centrale. - L'Association pour l'Unification du Christianisme Mondial est dirigée par le Révérend Moon qui est Coréen. - Le "Sokka Gakkai" a des liens directs avec une secte japonaise. - Les "Témoins du Graal" relèvent d'un responsable polonais. - L'A.A.O. a son siège central en Autriche. - L'"Alliance 2000" opère en France mais tous ses membres sont hollandais. - L'Association "Equilibre et Développement humain" est dirigée par un certain Silo qui est argentin. - "L'Eglise de la Nouvelle Compréhension" (autrefois appelée l'"Eglise de la Scientologie") a un fondateur américain, Ron Hubbard. - La "Nouvelle Acropole" a son siège social à Buenos Aires en Argentine.

A. Vivien a essayé de classer les sectes par leurs doctrines ou plutôt par leurs spiritualités. Appartiennent à la spiritualité SYNCRETIQUE les groupements suivants : "Mission de la Lumière Divine" dont le Gourou et Maharaji. - L'Eglise de la Nouvelle Compréhension". - Le centre "Orient-Occident". - La "Religion Universelle du Dieu Unique".

D'autres organisations sont animées surtout par l'idée centrale de la COMPREHENSION MUTUELLE. Voici les plus caractéristiques de cette catégorie : "La Fraternité Blanche Universelle". - "L'Association pour l'Unification du Christianisme Mondial" (tel est le vrai nom de la secte Moon). - Le "Rassemblement des Amis" (qui se donne aussi un nom anglais "Fellowship of friends").

Parmi les groupements qui déclarent rechercher en priorité l'EPANOUISSEMENT DE LA PERSONNALITE, citons le plus typique : la "Méditation Transcendentale".

Une bonne proportion de ces sectes organisent une vie communautaire à laquelle participent des couples avec ENFANTS. Le plus souvent la secte s'occupe elle-même de l'instruction de ces enfants et leur aménage des locaux scolaires. A. Vivien a noté attentivement cette particularité car elle lui a permis, comme nous le verrons plus loin, d'en tirer des conclusions concernant les obligations scolaires.

QUELQUES RENSEIGNEMENTS INEDITS

Le Rapport Vivien se livre à une étude assez détaillée de quelques sectes qui lui ont paru plus caractéristiques des défauts qu'il veut faire ressortir.

Il commence par la secte MOON, l'une de celles contre lesquelles il nourrit la plus vive animosité. Elle est, constate-t-il, constituée par de multiplies sociétés qui sont tributaires les unes des autres et qui, de 1968 à 1986 n'ont pas cessé de proliférer et de prospérer. L'ensemble forme une véritable MULTI-NATIONALE tout à fait insaisissable juridiquement. Il répète ce que tout le monde sait, à savoir que l'idéologie atteint le degré d'un véritable embrigadement et que le travail des adeptes rapporte, à ses sociétés, des sommes fabuleuses.

Il n'oublie pas de signaler que l'orientation générale de la secte Moon est fondamentalement anti-communiste. C'est ainsi que l'une des filiales de Moon retient particulièrement son attention, c'est l'organisation "CAUSA". Au lieu de recruter parmi des étudiants et des jeunes, "Causa" cherche à incorporer des personnalités influentes, non seulement civiles mais militaires, qui sont déjà de tendance anti-communiste.

La FAMILLE D'AMOUR (primitivement appelée les "Enfants de Dieu") présente deux particularités : elle préconise la prostitution comme moyen de recrutement et elle édite des bandes dessinées mettons "assez légères" en harmonie avec ce mode de recrutement. Il nait passablement d'enfants dans cette "Famille d'Amour" parce que le personnel féminin est orienté vers la prostitution , en même temps que l'on interdit les moyens contraceptifs.

Le Centre FUTURA (anciennement "Izo-Zen") est installé dans un grand local de 400 mètres carrés, appelé "Espace-Futura". A l'échelon de base, c'est un groupe de danse moderne, de Yoga et de Théatre. Mais il est probable qu'au dessus de ce premier degré, des grades plus ésotériques viennent compléter le système, comme on est en droit de le supposer à la lecture d'un document que la "Mission Vivien" a reçu en décembre 1982, document non daté et non signé. Il reproduit les fiches descriptives personnelles établies par les dirigeants du groupe pour caractériser les membres féminins. A notre tour nous reproduisons ici quatre de ces fiches :

"Martine : sensibilisatrice de cadre énergétique. Sert à décoder un cadre énergétique quand celui-ci est encore trop comprimé pour être manié normalement.

"Arielle : souteneuse de plan. Trame énergétique permettant de garder le contact avec une autre dimension, même si celle-ci est éloignée pour des raisons de contention de plan difficile.

"Mali : interceptrice de némération. Particule servant à défaire certains liens matériels trop lourds et à les raccorder au circuit intérieur sous une autre forme.

"Reine : métallisatrice subtile. Ses cadres énergétiques la mettent en relation avec des zones d'énergie très subtiles que son corps physique métallise.

Les TROIS SAINTS COEURS. Parmi les dirigeants on a noté Roger Melchior et Isabelle Westphal. Ce groupe se présente comme une "communauté monastique à finalité désintéressée". Les adeptes de base sont soumis à des restrictions ascétiques dans une intention religieuse et doloriste. Les supérieurs conduisent leurs adeptes en leur transmettant des messages soit-disant divins qui leurs dictent leurs diverses activités. Beaucoup de ces messages contiennent des injonctions divines d'avoir à remettre aux supérieurs des sommes d'argent sous peine de damnation. De plus les adeptes sont astreints à des travaux pour lesquels ils reçoivent des feuilles de salaire ; mais les salaires ne leurs sont pas versés.

L'Eglise de la SCIENTOLOGIE, également nommée "Eglise de la Nouvelle Compréhension", appartient à la catégorie des sectes qui promettent la rééquilibration de l'individu. Elle prétend aider ses adeptes, moyennant l'assistance régulière à des cours payants, à devenir "des êtres heureux et en bonne santé". Mais elle exige la signature d'un contrat d'ASSIDUITE aux cours magistraux pendant une durée de cinq ans. Si l'adepte abandonne la secte et interrompt les cours avant la fin du contrat, il est astreint à payer un dédit très élevé. De plus le résultat positif et bénéfique de la rééquilibration qui lui a été promise lors de son entrée dans la secte n'est rien moins que garanti. Il est, en fait, rarement réalisé.

L'Eglise de la "Scientologie" dont l'un des principaux dirigeants est un américain du nom de Ron Hubbard, a donné naissance à quelques filiales dont voici les deux plus importantes :

1° Le GAME (Groupe pour l'Amélioration des Méthodes d'Enseignement)
2° Le NARCONON qui a pour but la réhabilitation des drogués.

AICK ou Association Internationale pour la Conscience de KRISHNA. Cette secte est organisée en communautés fermées qui reçoivent des célibataires et des couples même avec enfants. La journée du dévot comporte onze heures de travail. Elle doit comprendre aussi la récitation du Japa. Le Japa est une sorte de chapelet constitué par 108 perles sur chacune desquelles on doit réciter le mantra. Il faut réciter seize Japas par jour.

Les exercices de piété à l'intérieur des locaux de la communauté sont complétés par le "Sankitran". C'est une manifestation d'équipe, sur la voie publique, où l'on chante et où l'on danse et au cours de laquelle on distribue le "Prassada", nourriture virtuelle qui a deux effets : elle sert à donner de la secte une impression d'hospitalité et d'amabilité et en même temps elle constitue une sorte de sacramental car tout profane qui consomme le Prassada devient pur par une opération inconsciente.

La MEDITATION TRANSCENDENTALE propose à ses adeptes un objectif essentiel : renverser le processus de vieillissement. Elle prétend y parvenir par la normalisation de l'hypertension, l'amélioration de la coordination entre le corps et l'esprit, l'amélioration générale des facteurs de longévité... A ces procédés d'ordre médicaux se joignent des pratiques de méditation de type oriental.

Les fondateurs de la "Méditation Transcendentale" visent la direction politico-religieuse de la Société. Une sorte de gouvernement philosophique a été créé dont les ministères ont déjà leurs titulaires et leurs premières activités : le ministère du Développement de la Conscience, le Ministère de la Loi naturelle et de l'Ordre, le Ministère de l'Intégrité culturelle, de l'Invincibilité et de l'Harmonie Mondiale, le Ministère de l'Education et de l'Illumination, le Ministère des Célébrations, le Ministère de la Prospérité et du Progrès, le Ministère de l'Information et de l'Inspiration, le Ministère de toutes les Possibilités, le Ministère des Capitales de l'âge de l'Illumination, le Ministère de la Santé et de l'Immortalité.

La "Méditation Transcendantale" s'efforce de s'introduire dans les lycées par le moyen des PAE (Projet d'Action Educative). Ce sont des clubs qui portent souvent le nom de "Club de Yoga Mental". A Paris, le centre de la Méditation Transcendentale est situé 4 square Lesage, dans le XII°. Il existe un bulletin trimestriel de la "Fédération Française de Méditation". L'Imprégnation morbide consécutive à la fréquentation des cercles de la Méditation Transcendentale est l'une des plus difficiles à éliminer.

La NOUVELLE ACROPOLE appartiendrait, selon la plupart des observateurs, à la mouvance nazi. Ses fondateurs sont de nationalité argentine. La "Nouvelle Acropole" est essentiellement un centre de formation philosophique. Elle recrute par le moyen de conférences. Elle déclare "s'inscrire dans la démarche socratique" (d'où son nom de Nouvelle Acropole). Elle recherche "la revalorisation de la pensée traditionnelle".

La "Nouvelle Acropole" a donné naissance à un groupement réunissant les instructeurs et les adeptes avancés, groupement nommé l'OINAF, pour lequel est publié le journal "Nouvelle Acropole". Il existe aussi un "Corps de Sécurité", qui est une sorte de service d'ordre et qui est lui aussi doté d'un bulletin intérieur intitulé "C.S.".

Le fondateur argentin, Jorge Angel Livraga, a publié un manuel réservé aux instructeurs et qui se présente en deux tomes : "La Hache d'Or" et "Le Labyrinthe de Lapis-Lazuli". Voici d'abord quelques passages de "La Hache d'Or" : "Envers le Commandant central, l'Instructeur doit être diligent plus en acte qu'en parole et il doit s'abstenir de juger, même au fond de son coeur, ceux qui supportent des charges à peine concevables pour lui... A partir du moment où il est nommé dirigeant, il doit comprendre, d'une manière claire et concise, que son don à l'Idéal doit être total, qu'il doit effacer de sa vie tout ce qui la lui compliquerait, aussi dur que cela puisse sembler... Les pleurnicheries de la sensibilité doivent être écrasées sans pitié... Le dirigeant doit être dur et ne pas faire de concessions... Et si l'usure de plusieurs années de travail l'épuise, qu'il l'avoue seulement à son commandant immédiat, et qu'il accepte sa décision, car à partir du moment où il le consulte, il a perdu le droit moral de décider lui-même."

Voici maintenant un passage du second tome du manuel intérieur : "La Nouvelle Acropole est une structure qui se nourrit d'hommes et qui transmute les plus aptes dans son grand corps et dans sa grande âme, les transformant en des surhommes ; les inaptes sont laissés derrière. Telle est la douloureuse loi. Ils seront accueillis par quelque structure hyène où, dans quelque mesure, ils se réaliseront : mais gardons-nous d'empoisonner, par de faux sentimentalismes, l'Aigle d'Or, sinon celui-ci, inexorablement, mourra." (page 11). Quel est cet "Aigle d'Or" ? Les textes dont nous disposons ne le révèlent pas. Mais un éditorial du Bulletin du "C.S." peut nous mettre sur la voie ; cet éditorial exhorte les membres du corps de sécurité à faire preuve de discipline afin que ce corps, qui n'est encore qu'un "embryon de la garde de la Rome impériale et de l'armée napoléonienne" devienne "une grande armée, une grande force... un métal de feu qui fera vibrer les différents peuples sur une même longueur d'onde." Il est bien évident que la "Nouvelle Acropole" est d'inspiration fasciste.

Le groupe de la NICHIREN SHOSHU appartient à tout un ensemble d'organisations japonaises comme la "Soka Gakkai internationale" et le Komeito. Les positions relatives de toutes ces organisations sont difficiles à déméler. La "Nichiren Shoshu française" est en principe de confession bouddhiste. Malheureusement elle entretient de mauvais rapports avec l'"Association des Bouddhistes de France" dont le Président Daniel-Léonard Blanc lui reproche sa structure totalitaire, sa dynamique d'infiltration (réseaux économiques, scientifiques et culturels) et ses activités de subversion populaire (pacifis me d'inspiration soviétique). Ces reproches engendrent l'impression que les Soviétiques utilisent la "Nichiren Shoshu" comme support d'un réseau de renseignements scientifiques et économiques.

Sur les 116 sectes qu'il a répertoriées, A. Vivien n'étudie avec détails que celles (au nombre de neuf) que nous venons de citer. On voit que son rapport ne manque pas de minutie et qu'il contient des renseignements impossibles à trouver ailleurs.

LES SECTES DEVANT LA LOI FRANCAISE

Les Pouvoirs Publics ne sont pas totalement désarmés pour sanctionner les délits de droit commun que l'on peut reprocher aux sectes. Elles peuvent faire l'objet d'actions répressives dans deux types d'infractions : les infractions au code pénal et les infractions aux règlements d'administration publique.

Essayons de mesurer quelle est la fréquence des délits pénaux commis à l'intérieur des sectes. A. Vivien a fait lui-même le compte pendant une tranche de sept ans. Les infractions des sectes au code pénal pendant la période de 1975 à 1982 ont été de quatre-vingt quatre. On est étonné du maigre résultat des plaintes auxquelles elles ont donné lieu. Sur ces 84 plaintes, 35 ont été immédiatement classées sans suite ; le parquet les a donc considérées comme sans fondement. - neuf ont donné lieu à l'ouverture d'instruction qui ont été clôturées par une ordonnance de non-lieu. - huit ont abouti à des jugements de relax. - huit autres étaient en cours d'instruction quand A. Vivien a déposé son rapport. - 24 seulement se sont soldées par des condamnations.

Et sur ces 24 condamnations, il faut noter que vingt ont été prononcées pour des infractions tout à fait mineures : deux pour tapage nocturne, quatre pour distribution de prospectus aux automobilistes sur la voie publique, quatortze pour des règlements administratifs comme par exemple des interpellations de passants sur la voie publique ou à des dispositions sanitaires dans les lieux fréquentés par le public.

Cette récapitulation, que nous avons extraite du rapport Vivien, se termine par une conclusion que nous citons in extenso : "Seules quatre d'entre elles ont sanctionné des délits d'une indéniable gravité (deux pour escroquerie, une pour provocation à la discrimination raciale, une autre enfin pour non représentation d'enfant)." Ainsi Vivien estime que la provocation à la discrimination raciale est un délit "d'une incontestable gravité", ce qui est surprenant pour quelqu'un qui se propose d'aboutir lui-même à la discrimination entre les "bonnes sectes" qu'il convient de protéger et les "mauvaises" qu'il faut dissoudre, comme nous allons le voir.

Les infractions des sectes aux réglements d'administration publique font l'objet, dans le rapport Vivien, d'une étude très complète. Elles sont classées par ministères concernés, il y en a douze pages. Pour conclure il estime qu'à son avis, en cas d'accumulation d'infractions caractérisées à ces dispositions réglementaires, les conditions de mise en oeuvre de la procédure judiciaire de DISSOLUTION sont réunies : "Toute association... contraire aux lois... est nulle et de nul effet". La dissolution doit alors être prononcée par le tribunal de grande instance.

Le Premier Ministre Pierre Mauroy avait demandé à A. Vivien de mener son enquête non seulement en France mais à l'étranger. Le rapporteur s'est acquitté longuement de ce travail (seize pages). Il constate que les pays à législation libérale ne disposent contre les sectes d'aucune loi spécifique. Ils se contentent, comme la France à l'heure actuelle, de leur appliquer le droit commun des associations avec plus ou moins de sévérité. Les seuls pays qui disposent d'une législation spécifique à l'égard des sectes sont les pays totalitaires ; et c'est une législation éminemment répressive.

LES PROPOSITIONS VIVIEN

Pierre Mauroy demandait à Alain Vivien de formuler des propositions. En voici le résumé :

Première proposition : Assurer un suivi pertinent du phénomène sectaire". Il constate d'abord qu'il n'est pas possible de supprimer un "phénomène de société". Il faut se contenter de le dompter. D'ailleurs le droit d'association appartient aux droits de l'homme.

Pour apprivoiser les sectes, il préconise une structure INTERMINISTERIELLE qui exerce sur elle une double fonction de tutelle pour aider les "bonnes" sectes et de surveillance pour circonscrire les "mauvaises" et au besoin les dissoudre. Cette structure interministérielle jouerait à l'égard des sectes le rôle que jouait autrefois le Ministère des Cultes pour les "Grandes Confessions".

Deuxième proposition : "Prévenir et Informer avec Impartialité." Le rapporteur veut d'abord réunir une DOCUMENTATION THEORIQUE sur les sectes et pour cela se faire renseigner à la fois par les organismes privés compétents et par les organismes universitaires qui, de plus en plus, se spécialisent dans cette étude. Les renseignements ainsi obtenus seraient diffusés dans les établissements scolaires et dans les associations de jeunesse et de parents d'élèves pour les informer comme aussi pour les mettre en garde, éventuellement.

Troisième proposition : "Une laïcité ouverte". Alain Vivien se montre là un parfait élève de la franc-maçonnerie dont il répercute les thèmes et le vocabulaire. Il déplore que, depuis sa victoire sur le monopole de l'école confessionnelle, au XIX° siècle, la LAICITE ait subi une dégradation ; elle est devenue une simple et passive NEUTRALITE. "Cette dégradation de la laïcité en neutralité ne pouvait qu'aboutir à éliminer la dimension métaphysique inhérente à la personne humaine, même dans le cas où cette dimension s'exprime par le refus de toute transcendance." Là nous sommes en pleine terminologie maçonnique. Il explique que les sectes se sont engouffrées dans le vide métaphysique que la laïcité militante, dégradée en simple neutralité, n'a pas pu combler : "Il faut donc en venir à une laïcité ouverte qui devrait permettre une confrontation des diverses idéologies religieuses et philosophiques.

A cet effet, il conseille au haut fonctionnaire chargé de la "structure interministérielle" de tutelle, de se mettre en rapport avec les sources de l'UNESCO et avec la Ligue des droits de l'homme.

Quatrième proposition : "Dépasser le Cadre National". Il serait souhaitable que la "Structure interministérielle" obtienne le statut des "OING" (Organisations Internationales Non Gouvernementales).

Cinquième proposition : "Mieux informer le grand Public". Là il se lance dans la technique de la télévision et de la Presse. Ce qu'il dit n'a pas un intérêt fondamental.

Sixième proposition : Elle tient en un mot : "Médiatiser". Alain Vivien propose d'établir un organisme intermédiaire, c'est à dire médiateur, entre d'une part la famille et l'adepte qui sont séparés par une série de malentendus, et d'autre part la secte et l'adepte qui n'a plus la volonté suffisante pour se dégager. Le rapporteur confie cette tâche médiatrice à un magistrat dont le rôle serait analogue au "juge de la famille". Ce magistrat assurerait un HEBERGEMENT provisoire à l'adepte qui aurait quitté la secte.

Septième proposition : "Adapter le Code de la Sécurité Sociale". Les sectes négligent de faire inscrire à la sécurité sociale les adeptes qui travaillent. Il faut trouver un moyen de corriger cette lacune qui entrave la libre décision de l'adepte.

Huitième proposition : "Venir en aide aux français expatriés". Là c'est de la technique administrative.

Neuvième proposition : "Affirmer les droits de l'Enfant". Dans cette dernière proposition, Alain Vivien revendique d'abord les droits de l'Etat sur l'enfant ; l'Etat a son mot à dire dans l'éducation familiale. Puis il condamne le principe de l'ECOLE CONFESSIONNELLE quand il écrit : "De telles structures scolaires, dans la mesure où elles choisissent d'enfermer les élèves dans un MILIEU UNIVOQUE, sans aucune ouverture vers le pluralisme métaphysique, philosophique et religieux, constituent des PSEUDO-ESPACES EDUCATIFS car ils attentent à la liberté de choix ou de confirmation des élèves qui y sont rassemblés."

On voit que le rapport Vivien date de l'époque où le nouveau gouvernement de Pierre Mauroy prenait toutes les dispositions pour l'édification du socialisme. Il ajoute en effet, en parlant des écoles confessionnelles : "Elles devraient disparaître, dans le cadre de la réflexion actuellement conduite sur le système éducatif français sur la base de la LAICITE OUVERTE et du pluralisme des convictions et des projets pédagogiques." Et les écoles confessionnelles ainsi soumises à ce régime de "laïcité ouverte", ce sont les écoles organisées par les sectes pour les enfants des adeptes, mais ce sont aussi les écoles catholiques. Le rapport Vivien date de l'époque de la lutte des Pouvoirs Publics pour la laïcisation de l'école.

DES GRIEFS A DOUBLE FACE

Nous avons vu que le rapport Vivien résume l'opinion des diverses instances publiques et privées auprès desquelles il a enquêté. Or toutes ces instances se situent dans la mouvance maçonnique, c'est incontestable. Certes le rapporteur a consulté des représentants de l'Eglise catholique conciliaire mais ils n'ont pu exprimer, en matière de droits de l'homme, de tolérance, de libre pensée et d'oecuménisme, que les thèses de la maçonnerie auxquelles l'Eglise Conciliaire est entièrement convertie.

Par conséquent l'opinion exprimée par Alain Vivien n'est pas seulement celle du Parlement, de l'Administration et des "Confessions religieuses", elle est avant tout celle de la maçonnerie. Le Docteur E. Corcos, dans le numéro d'avril-mai 1980 de la revue "Humanisme", qui exprime le point de vue du Grand Orient de France, résume ainsi les GRIEFS de la maçonnerie contre les sectes : "Que peuvent bien apporter aux jeunes de notre monde moderne les mascarades de ces associations qui n'ont retenu du Bouddhisme que le renoncement au monde matériel, pour DEPOUILLER financièrement leurs adhérents, de la méditation que des séances d'ENDOCTRINEMENT, de la connaissance de soi qu'un CONDITIONNEMENT par des litanies vidées de tout contexte ?"

Récapitulons les GRIEFS d'Alain Vivien (qui sont aussi, en dernière analyse, ceux de la franc-maçonnerie) contre les 116 sectes pré-sélectionnées qu'il a placées dans son colimateur.

Premier grief : Il leur reproche de se livrer, sous prétexte de méditation orientale et de contemplation, à un véritable CONDITIONNEMENT mental. Elles pratiquent une déconnection de l'individu d'avec sa famille, sa profession d'origine et d'avec la société toute entière. Ces lavages de cerveaux sont condamnables, non seulement parce qu'ils font courir à l'adepte des risques de déséquilibres psychiques mais encore parce qu'ils sont, par eux-mêmes, attentatoires à la liberté individuelle, même s'ils n'aboutissent pas à un détraquement mental. De ce types de conditionnement il résulte une véritable SEQUESTRATION MORALE.

Empressons-nous de reconnaître qu'il y a, dans ces reproches d'Alain Vivien, une grande part de vérité. Il se produit une violation du libre arbitre que l'on pourrait appeler la "camisole psychologique", par analogie avec la "camisole chimique" réalisée par les neuroleptiques.

Deuxième grief : il reproche aussi aux sectes leurs IDEOLOGIES TOTALITAIRES. A son avis les sectes (tout au moins les 116 qu'il a pré-sélectionnées) pratiquent le FANATISME. Elles ne sont pas pluralistes, elles ne sont pas tolérantes. Elles mettent en commun une pensée de type DOGMATIQUE, se prétendant seule détentrice de la vérité.

Troisième grief : Dans les écoles des sectes, aucune liberté de jugement n'est laissée à l'enfant. L'enseignement leur est imposé sans qu'ils puissent opérer la moindre comparaison avec des enseignements différents et opérer ainsi un choix libre et personnel. Cette orientation obligatoire est, estime Alain Vivien, contraire aux DROITS DE L'ENFANT.

Quatrième grief : le travail des adeptes, dans les sectes, est organisé suivant le principe du BENEVOLAT. On y exige un travail non-rémunéré (nous avons vu que même s'il existe des feuilles de salaire, elles ne correspondent qu'à des versements fictifs).

Tels sont les quatre griefs essentiels que Vivien formule contre les sectes. Quatre sources de délits qui ne sont pas positivement prévues dans le code pénal et dans les réglements administratifs et qui par conséquent justifient l'élaboration d'une législation spécifique "anti-secte". - Nous n'y avons pas fait figurer les malversations financières parce que d'abord elles ne sont pas spéciales aux sectes et qu'ensuite elles peuvent être réprimées par la législation pénale.

L'énumération de ces griefs nous suggère immédiatement une réflexion. Ces quatre reproches de séquestration morale, d'idéologie intolérante, d'instruction non-pluraliste et d'exploitation du Bénévolat sont précisément ceux que la franc-maçonnerie adresse depuis toujours aux CONGREGATIONS CATHOLIQUES. Les couvents et les écoles catholiques ont toujours été accusés de séquestrer les moines par des voeux perpétuels, d'exposer un dogme qui prétend seul à la vérité, d'enfermer les écoliers dans un enseignement autoritaire et de profiter du travail bénévole d'une foule de pauvres dupes.

LE DELIT D'INTOLERANCE

Si donc les Pouvoirs Publics en viennent un jour à établir une DEFINITION LEGALE DE LA SECTE, nous pouvons être assurés d'avance que cette définition sera telle qu'elle puisse s'appliquer, sans aucun changement, aux congrégations catholiques et très particulièrement à celles de traditionnalistes qui ne voudront pas accepter les adaptations légalo-canoniques qu'on leur prépare. Les congrétations traditionnelles seront rangées au nombre des sectes et fatalement traitées comme telles.

Une deuxième réflexion s'impose à nous au terme de cette étude. L'offensive de la maçonnerie et des Pouvoirs Publics contre les sectes a de quoi surprendre, au premier abord, même s'il s'agit de sectes présélectionnées. Car enfin les groupements que l'on va mettre ainsi en danger de dissolution s'inspirent tous de la même RELIGION GNOSTIQUE qui fait le fond de l'enseignement maçonnique depuis ses origines. C'est la même haine du catholicisme, c'est la même mystique égocentrique, c'est le même panthéisme cosmique, c'est le même syncrétisme, c'est la même "Religion Universelle".

A la réflexion toutefois, on découvre que cette parenté doctrinale est précisément le motif de l'hostilité qui d'abord étonne. En effet, la prolifération explosive des groupes occultistes et orientalistes a multiplié le nombre de charlatans, des mercantis, des escrocs, des aventuriers plus ou moins illuminés, de telle sorte qu'il s'est créé une frange de sectes en limite de légalité, qui DISCREDITENT la religion gnostique dont ils s'inspirent. Cette frange est nuisible pour la gnose elle-même parce qu'elle la fait apparaître au grand public sous un jour défavorable. Il faut donc essayer de se débarasser de ces groupes compromettants.

Pour cela est-il absolument indispensable d'élaborer une législation spéciale ? Le droit commun pénal est-il vraiment impuissant à nettoyer cette frange de sectes qui côtoye sans cesse l'infraction ? Y a-t-il véritablement besoin d'une loi spéciale pour déserrer les liens de la "camisole psychologique" ? Alain Vivien le dit. Ce n'est pas absolument évident. Toujours est-il que l'essentiel de la loi anti-secte consistera dans la création du DELIT D'INTOLERANCE et donc dans l'obligation de pluralisme.

Mais alors, voyez comme ça tombe bien, la loi anti-secte va s'appliquer à la perfection aux exécrables et exécrées congrégations catholiques qui, elles aussi se rendent coupables d'intolérance et de non-pluralisme puisqu'elles enseignent une loi intransigeante et qu'elles font respecter une discipline à leurs fidèles.

C'est justement ce que fait le rapport Vivien, sans le dire ouvertement. Mais il faudrait être le dernier des naïfs pour ne pas voir la manoeuvre.

De fait la législation anti-secte n'a pas vu le jour parce que son élaboration a été interrompue. Le gouvernement socialiste, qui avait entrepris de la mettre sur pied, a été entravé de la victoire de l'Ecole libre et par le retour électoral de la droite. Mais ne perdons pas espoir. Quand nous verrons réapparaître la loi sur les sectes, nous pourons dire que les groupements traditionalistes ne sont pas loin de devenir illégaux.

J. V.

EVOLUTION DE LA PUISSANCE POLITIQUE MUSULMANE DU XV° AU XX° SIECLE

Constantinople tombée au mains de l'Islam, et malgré les appels des Papes, la Chrétienté occidentale resta amorphe. Elle sortait juste de la guerre de Cent ans, terminée victorieusement par la France, à Castillon, sur la Dordogne, l'année où Byzance succombait.

Le flambeau de la reconquête sera repris par ceux qui avaient été imprégnés de la foi byzantine et avaient toujours eu avec Constantinople des relations suivies. Kiev, Novgorod puis Moscou allaient dans un premier temps refouler les musulmans mongols. Ce ne fut pas sans difficulté.

Malgré la victoire de Koulikovo en 1380, les Mongols aidés par Timûr Leng et des contingents occidentaux, Polonais, Allemands, Génois, Espagnols... firent flamber Moscou.

Ce ne fut que sous Ivan III (1462-1505), époux de la dernière Princesse Paléologue, héritière légitime de Byzance, que la victoire changea de camp. Moscou devint le siège du Métropolite orthodoxe. Toute cette église s'associa à l'oeuvre de redressement, en évoluant dans un sens anti-occidental et anti-romain. Moscou remplaça Byzance.

Mahomet II mourut en 1481. La succession ne fut pas aisée. Elle provoqua des flottements dans l'autorité du nouveau maître Bajazet II. La flotte pontificale reprit des bases musulmanes dont Otrante. L'annonce de la fin du Royaume musulman de Grenade en 1492, accentua le malaise. Les Mamalouks d'Egypte obtinrent quelques succès contre les Ottomans.

Finalement l'armée de métier déposa le Sultan et les janissaires le remplacèrent par Sélim. Après avoir écarté de la succession un fils de Bajazet, Selim 1° (1512-1520) mérita son surnom de Cruel, en faisant massacrer toute sa famille, tran quillité oblige !

L'Occident chrétien s'était quelque peu repris. Il avait consolidé le "limes". Une flotte de guerre tenait le Danube. Le nouveau Sultan préféra se retourner vers l'Asie pour rétablir l'unité de son empire.

Sunnite zélé, Selim entama une féroce persécution contre les shiites et s'empara de la Perse en 1513-1514. Il annexa le Kurdistan , la Haute Mésopotamie, la Syrie et les villes saintes d'Arabie.

Il se retourna ensuite contre les Mamelouks d'Egypte qu'il battit à Alep en 1516, avant d'enlever le Caire en 1517. Le Khalife Abbaside résidant lui céda le pouvoir spirituel et Selim prit le titre de Commandeurs des Croyants. Les Mamelouks continuèrent de le servir sous l'autorité d'un Pacha et de plusieurs Bey.

En Afrique du Nord...

Le Sultan et ses successeurs ne cherchèrent pas à réinstaller leur pouvoirs central sur l'Afrique du Nord. Les villes cotières de Cyrrhénaïque étaient tenues par des Arabes. La Tunisie, aux mains du Royaume Hafside qui se maintint jusqu'en 1574, avait vu la fin de la neuvième croisade et la mort du Roi de France, Saint Louis.

Le pays fut ravagé par une nouvelle invasion des nomades arabes bédouins Buni Sulaym, vers 1347-1350, et celle en sens inverse des marocains, les Marinides de 1357 à 1358. C'était en somme la revanche de l'annexion au treizième siècle de tout l'ouest algérien : Alger en 1235 et Tlemcen en 1247.

Finalement l'unification et le calme revinrent vers 1370. Il fallut attendre près de deux siècles pour voir Tunis enlevé par les corsaires. Nombreux également étaient les Arabes installés dans les ports et les villes importantes, ossature d'une administration latente.

A l'autre extrémité, seul le Maroc avait échappé à la pénétration arabe. Une tribu Zenata, les Banû Marin (Marinides) conquit tout le territoire à partir de 1230. Le chef Abû Yusuf Ya'Qûb se désigna comme Sultan du Maroc et régna de 1269 à 1286 sur les plaines et les vallées.

Les Marinides s'épuisèrent en luttes contre les Abdalwadides de Tlemcen et en expéditions en Espagne. A partir de 1420, une autre tribu Zenata, les Wattasides réussit à les supplanter. Une période de troubles intérieurs et d'incursions européennes va s'étendre sur plusieurs dizaines d'années. Dès 1492, de nombreux morisques émigrés ou expulsés d'Espagne se réfugièrent au Maroc. Repliés dans les oasis du Sud, les Marabouts prêchèrent le jihad.

Finalement, vers 1554, la dynastie chérifienne du Sous, les Sa'diens prit le contrôle du pays. Ils récupérèrent un certain nombre des ports atlantiques occupés par les Portuguais dont ils défirent une armée en 1578.

Sous le règne du Sa'dien Al-Mansour, en 1591, les marocains s'étendirent vers le Sud, en direction de la boucle du Niger, pour contrôler la route de l'or, du sel et des esclaves noirs. Ils prirent Tombouctou. A la mort d'Al Mansour en 1603, un morcellement du territoire se produisit, mais les Alawites, tribu venue du Tafilalet, refit une certaine unité en se rendant maîtres des plaines. Cette dynastie durera jusqu'à nos jours. Elle ne réussit vraiment à faire l'unité qu'après avoir reconnu le pouvoir des grands chefs de l'Atlas. Dès 1767, un accord consulaire fut signé avec la France, mais les Marocains eurent tendance à se rapprocher des nations protestantes européennes, Angleterre en tête...

Les Evolutions principales

Depuis l'arrêt des opérations ottomanes en Europe, un calme apparent régnait sur l'Occident. Alors que la Chrétienté rentrait dans lapériode dite de la Renaissance dont l'étincellant progrès artistique ne compensa pas les troubles et déviations spirituels, intellectuels et moraux, allaient se développer trois phénomènes dont les conséquences seraient très importantes pour l'Islam et son fer de lance, l'empire ottoman.

En premier lieu, ce fut le rejet des Mahométans hors de l'Espagne, et, parallèlement la modification du Maghreb central et de ses côtes, l'expansion commerciale en Méditerranée et l'aventure portugaise coupant la Porte de ses revenus extrême-orientaux.

... En Espagne

En Espagne, Isabelle de Castille épousa Ferdinand d'Aragon en 1469. Dix ans plus tard, ils régnaient conjointement sur leurs domaines espagnols et sur les Iles Baléares, Sardaigne et Sicile.

Les "Rois Catholiques" reprirent la lutte de la "Reconquista" arrêtée en 1248 à la prise de Séville. Seul avait subsisté le royaume musulman de Grenade, créé au XI° siècle par un Ziride venu d'Afrique se mettre au service de l'Emir de Cordoue. Le pouvoir était passé en 1235 aux Nasrides. De part sa situation exceptionnelle et le laxisme religieux de ses princes, le royaume connut un développement culturel, artistique et économique remarquable. Une querelle éclata vers 1480 entre les

Zégris régnant et une Abencerage Aïcha qui, à la force du sabre, mit sur le trône son fils Boabdil. Ce fut l'occasion. La guerre menée par les troupes catholiques dura de 1481 à 1492, année où après un long siège fut occupée Grenade.

Pour la remise en ordre du pays Ferdinand et Isabelle gouvernèrent vigoureusement : police royale, main mise du Roi surles grands Ordres religieux militaires, réorganisation de l'administration et de l'armée, contrôle de l'Eglise.

Ils eurent à résoudre le difficile problème posé par la présence en Espagne de deux minorités non catholiques : les Juifs très nombreux, fort riches, dont certains s'étaient convertis (marranes) de façon plus ou moins sure ; et les Musulmans. Ceux-ci comprenaient les croyants fidèles à l'islam et les Morisques, pseudo convertis au Catholicisme. C'étaient les habitants des faubourgs des villes et des régions montagneuses.

Dès 1478, les Souverains étaient intervenus à Rome. A leur demande, le Pape Sixte IV confia l'Inquisition alors en sommeil, au pouvoir temporel.

En 1492, une décision radicale chassa d'Espagne tous les Juifs non convertis. Beaucoup se réfugièrent chez les Musulmans et plus particulièrement à Tunis qui bénéficia de leurs qualités intrinsèques.

En 1499, les Musulmans de Grenade furent convertis sur ordre du Cardinal Cisneros, grand Inquisiteur. Il s'en suivit un soulèvement brisé en 1502. Le baptême de force fut grandement utilisé. En 1526, Charles Quint se décida en faveur de la conversion... La révolte éclata en 1568 à Grenade, en 1610et 1614 dans diverses régions sans aucun lien entre les mouvements.

En 1569, son frère Don Juan d'Autriche prit le commandement militaire pour rétablir l'ordre. Les Morisques furent déportés de force et remplacés par des Espagnols.

Ils profitèrent d'un certain répit car l'Espagne était aux prises avec l'Angleterre et la France. Elle menait par ailleurs la répression aux Pays Bas contre la Réforme protestante et la sécession. Dès l'apparition des premières révoltes du début du XVII° siècle, Philippe III ordonna l'expulsion et le transport en "Berbérie".

De cette période, il faut retenir la conclusion de l'historien Fernand Braudel : "Le Morisque est resté inassimilable. L'Espagne n'a pas agi par haine raciale... mais par haine de civilisation, de religion. L'expulsion est l'aveu de son impuissance... La preuve que le Morisque, après un, deux, trois siècles selon les cas, était resté le Maure d'autrefois... Il s'était refusé à la civilisation occidentale et c'est l'essentiel du débat."

... Le devenir du Maghreb

Le deuxième phénomène est la transformation subie par le Maghreb central. Entre deux Etats relativement organisés à l'Est et à l'Ouest, ce qui allait être l'Algérie connaîtra une profonde modification socialo-économique.

Le Maroc, beaucoup plus distant de l'Orient fut relativement très vite isolé des Arabes et des Turcs. La Tunisie, position stratégique importante était occupée depuis longtemps par les Arabes et leur administration. Son port de Tunis, face à la Sicile, plate-forme catholique depuis 1072, intéressa rapidement les Corsaires.

Les grandes invasions furent le fait des tribus nomades ou devenues telles par la force des choses. Les Bédouins arabes venant de la Cyrrhénaïque, traversèrent la Tunisie pour inonder les plaines et vallées de l'Algérie. Les autres, berbères, remontèrent de la même façon dans le Maroc.

Montés sur des chevaux et des dromadaires les envahisseurs évitèrent les massifs montagneux où se réfugièrent les sédentaires. Le passage direct du désert

à la Méditerranée à travers les massifs algériens était à l'époque impossible. La bédouanisation, conquête arabe, ou les raids marocains, s'étalèrent comme une inondation, encerclant les hauts pays comme la mer encercle les Iles.

Entrainant la destruction des cultures et des petites bourgades, ces courants pillards rejetèrent la majorité des tribus dans la montagne, comme cela s'était déjà produit au Moyen Orient, pour les Maronites, les Kurdes. Il s'en suivit une sorte de stagnation des zones montagneuses qui évoluèrent très lentement, conservant un mode de vie archaïque maintenu jusqu'à nos jours. La pénétration de l'Islam et de ses représentants patentés, Arabes puis Turcs, ne s'y fit que très lentement. Au XIV° siècle, de nombreux idolâtres, païens, animistes ou chrétiens, étaient signalés par les auteurs arabes. Les populations Kabyles et Berbères conservèrent leurs caractères ethniques.

Sur la cote méditerranéenne, tout au contraire, coupée de l'arrière pays par une véritable zone d'insécurité, les petits ports, bien abrités où vivaient un petit peuple de pêcheurs, d'artisans et de commerçants nécessaires à la vie des pirates, reçurent l'appoint démographique de quelques tribus chassées par l'invasion. Toute cette côte méditerranéenne, des côtes andalouses jusqu'au passage entre Tunis et la Sicile, fut une mer islamique avant la fin de Boabdil.

Au fur et à mesure du développement du commerce maritime, de l'augmentation du tonnage des navires et de l'amélioration des armements, les ports virent leur importance augmenter. De nombreux juifs et morisques chassés d'Espagne s'y établirent. Les marins français, italiens et vénitiens, marins de commerce ou corsaires prirent l'habitude de relacher dans ces ports "francs". La vie de cette bordure côtière s'occidentalisa rapidement.

La flotte musulmane s'était développée pour assurer la sécurité des cotes d'Asie Mineure et la libre circulation en Mer Egée. Parallèlement les corsaires musulmans de plus en plus nombreux et audacieux participaient à la guerre contre la grande rivale maritime, l'Espagne. Ces corsaires allaient peu à peu devenir les maîtres de ces ports du Maghreb central, puis de Tunisie. Leurs activités permit le développement rapide d'Alger, véritable ville champignon. Elle sera à la base de la reprise en mains de tout l'intérieur par les musulmans Turcs.

Au delà, l'ouverture du détroit de Gibraltar à la navigation européenne, des Portuguais aux Norvégiens, en passant par les Danois, les "naves" des Villes Hanséatiques, des Pays Bas et de l'Angleterre, imposera peu à peu la supériorité occidentale et provoquera les diverses interventions intéressées des "Puissances".

... La route des Indes

Le troisième évènement capital fut l'ouverture de la voie maritime de la péninsule ibérique aux Indes Orientales par le contournement du Cap de Bonne Espérance.

Si Ferdinand le Catholique avait lancé ses navires contre les ports de la "course" et les flottes musulmanes, pour assurer la libre navigation avec la Sicile, réservoir à grains, avec succès, prise de Mellila (1497), de Mers el Kébir, du Penon de Velez (1508), d'Oran (1509), du Penon d'Alger, de Djerba (1510), de Tripoli de BArbarie... jamais les forces espagnoles ne tentèrent la conquète de l'arrière pays.

La paix franco-espagnole de 1544, mit fin à une guerre pendant laquelle la flotte ottomane fut l'alliée des Français contre Charles Quint. Les escadres libérées ne furent utilisées qu'au ravitaillement des "presides" et au maintien de la suprématie maritime avec une nouvelle prise de Djerba en 1560, les raids contre Tunis en 1573-1574 précédés de la saisie de Malte (1565) et, couronnement, la victoire de Lépante en 1571. Jamais un souverain espagnol n'essaya de s'implanter dans le Maghreb et de le conquérir, ce qui était bien à leur portée.

Les Portuguais avaient participé à cette guerre maritime. Maîtres de Ceuta en 1415, puis de Madère (1418), ils annexèrent les Açores à partir de 1432. Pas plus attirés vers l'intérieur des terres marocaines, ils se lancèrent dans l'aventure maritime en longeant la côte atlantique africaine.

Aventure intéressée : toute l'Europe recherchait le commerce avec les Indes Orientales, mais la route en était sinon barrée tout au moins fortement taxée par les autorités musulmanes et les villes italiennes de Gènes ou de Venise. De plus le Portugal voulait participer aux commerce de l'or et des esclaves noirs. De cheminement africain s'imposait.

Navigateurs et missionnaires catholiques s'embarquèrent. Le cap Bojador fut doublé en 1434 et le Rio del Oro atteint en 1436. Sous l'influence d'Henri le Navigateur les ports marocains furent conquis : Tanger et Arzila (1471), Santa Cruz de Agnes (1505), Mazagan, Safi (1508). Les nefs portuguaises arrivèrent en Sierra Leone ; puis aux Iles du Cap VErt ; franchirent l'Equateur, créèrent un fort au Ghana en 1482, puis touchèrent le Zaïre et l'Angola.

Finalement, en 1487, avec Barthélémy Diaz, elles contournèrent le Cap de Bonne Espérance et entrèrent dans l'Océan Indien. Vasco de Gama fut le premier à atteindre les Indes...

Les missionnaires catholiques opérèrent dans l'Afrique sub-saharienne : les Jésuites y virent introniser le premier Evêque noir en 1518. De nouveaux diocèses furent créés à San Salvador et en Angola. Il y eu aussi de nombreux échecs comme au Mozambique et de nombreux martyrs.

Dans la mer d'Oman, les navires portuguais, vaisseaux de l'Atlantique n'eurent pas de difficultés à s'assurer la domination maritime. Le commerce musulman, source importante de revenus pour les ports de la Méditerranée et le Sultan, fut ruiné.

Du bombardement de Calicut (1502) à l'arrivée à Macao (1557), la marche triomphale passa par Socotara, Diu, Mascate, Goa où fut installé un vice-roi, Malacca, Ormuz, les Iles Moluques, le Siam, le Cambodge, la Chine et le Japon.

Les musulmans réagirent rapidement. Une flotte était basée au fond du Golfe Persique, à Bassorah. Une autre fut mise à l'eau à Suez après le transport par caravanes des galères démontées. Ce n'étaient que des navires à rames, taillés pour la Méditerranée et très inférieures aux vaisseaux portuguais ou espagnols.

Les Mahométans prirent Aden en 1538, mais échouèrent devant Diu, sur la côte de l'Hindoustan. La campagne maritime de 1554 se solda par un échec, les vaisseaux européens étant trop puissants. En 1556, la flotte de Bassorah attaqua les côtes de la presqu'ile du Goudjerat. En 1585, un raid conduit par Mirali Beg eut lieu contre les positions portuguaises de la côte africaine orientale. Les ports de Mogadiscio (Somalie), Barawa, Djumbo sur l'Equateur furent pris. Le Prince de Mombassa (Kenya) se déclara vassal de la Porte. L'année suivante les ottomans envahirent tous les autres points, sauf Melinde, Patta et Kelife qui restèrent portuguais. Les Turcs décidèrent de fortifier Mombassa, port commandant l'accès aux mines d'or. La flotte portuguaise intervint, bloqua les navires turcs dans la rivière de Mombassa. Ils furent tous détruits et les survivants faits prisonnieers. La guerre maritime était terminée !

... L'essor missionnaire catholique au 16° siècle

Profitant des voiles lusitaniennes, les Jésuites intervinrent en Ethiopie. Le Négus avait fait plusieurs fois appel soit aux Franciscains de Terre Sainte, soit à Rome pour être aidé dans sa lutte contre l'Islam. Bien que monophysites, les Abyssins furent entendus. Arrivèrent un contingent de soldats portuguais et une véritable mission jésuite lancée en 1555 par le Pape Jules III et Ignace de Loyola. Malgré l'échec et la pression musulmane en Mer Rouge, une nouvelle mission fut envoyée en 1589. Finalement en 1613, le Roi des Rois adhérait officiellement au Catholicisme.

François-Xavier débarqua en 1542 à Goa avec le Vice Roi. Il avait rang de Nonce apostolique. Il évangélisa aux Indes, en Malaisie, aux Moluques et alla planter la Croix au japon en 1549. Le plus efficace de ses successeurs, le Père de Nobilis, laissa à sa mort en 1656 une très florissante catholicité indoue. Il faut ajouter, à la gloire de l'Eglise Catholique en sa lutte contre les Infidèles, que les Franciscains et les Dominicains, sous la protection espagnole, évangélisèrent les Philippines à la même époque.

Une chance s'offrit à nouveau à la Chrétienté pour combattre la Porte Ottomane, pendant cette pénétration pastorale, commerciale et fort peu militaire. L'opposition très vive entre sunnites et shii tes avait conduit la Perse, fidèle à l'Imam caché, à conquérir son indépendance. En guerre presque incessante avec les Turcs, le Shah Abbas (1559-1612) avait reconquis sur les Sunnites, deux provinces chrétiennes, la Géorgie et l'Arménie. A l'appel de ce grand souverain, le Pape Clément VIII envoya vers 1600, à Ispahan, un groupe de Carmes déchaussés. En 1608, pour la première fois, le rite sacré des catholiques, était célébré publiquement dans la capitale de la Perse.

La Croix et l'Occident témoignaient ainsi de leurs forces. Depuis le milieu du XIV° siècle, l'affaiblissement du monde islamique s'inscrivait peu à peu dans les faits, malgré ses victoires en Europe. La désagrégation de l'Empire, l'inversion du courant commercial qui, à partir de 1492 et de la découverte de l'Amérique, ira en s'amplifaint, l'écart scientifique et technologique qui se creusait entre l'Islam immobile et l'Occident foisonnant d'idées, l'obligation pour les nations européennes de trouver des débouchés pour leurs produits manufacturés, toutes ces contraintes ne pouvaient que conduire à la défaite totale, à la mise sous tutelle, des pouvoirs musulmans. L'évolution spirituelle de l'Europe, les divers protestantisme, l'essor du mercantilisme et de la finance ne permirent pas la seule véritable victoire, la conversion ou la reconversion des mahométans à l'unique vraie foi.

La poussée ottomane aux 16° et 17° siècles

Pour en arriver à ce point il faudra de nombreuses années et les Cavaliers d'Allah avaient encore le temps de faire trembler le monde chrétien en profitant, hélas, de ses divisions.

Les Sultans, Selim 1° et son successeur Soliman (1520-1566) possédaient une redoutable flotte de guerre, dont la construction dans les arsenaux de Constantinople avec les bois des forêts de la mer noire et du golfe de Nicodémie ne posait aucun problème. De très nombreux émigrés venus d'Europe, l'Orient exerça un véritable attrait, qu'ils fussent juifs, musulmans expulsés ou hommes aventureux renégats ou sans religion apportèrent leurs connaissances techniques et permirent un certain perfectionnement des navires et de leurs armements. Les musulmans seuls d'ailleurs connaissaient le feu grégeois, première utilisation du pétrole !

Les Ottomans purent ainsi mener la bataille sur deux fronts : guerre maritime en escadres ou par corsaires, guerre terrestre à partir des territoires occupés et fortifiés en Europe Centrale et Russie du Nord.

La guerre sur mer

Dès 1515, deux frères, Baba Arudj et Khair al-Din, corsaires turcs, s'installèrent à Alger. Le second, surnommé barberousse, au nom de tous les corsaires du port, les Raïs, se proclama vassal de la Porte en 1518. En 1519, il repoussa une attaque espagnole. Il enleva l'ilôt du penon qui génait la circulation dans le port. La prise de l'ile de Rhodes dégagea l'entrée de la mer Egée, en 1522.

La guerre entre la France et l'Empire Romain Germanique battait son plein. Après sa défaite de Pavie en 1525 et sa captivité, François 1° rechercha l'alliance du Sultan dont les troupes campaient en bordure de l'empire de Charles Quint, dans le but de géner les communications maritimes de son adversaire. Celui-ci

allait reprendre aux corsaires d'Alger le port de Tunis occupé en 1534, en portant secours l'année suivante au souverain hafside.

Soliman signa en 1536, le traité dit des "Capitulations". Les flottes musulmanes, sous le commandement de Barberousse, nommé Capitan Pacha en 1534, vinrent, en 1543, se joindre à la flotte française, à Marseille.

Ces accords, quelqu'en fut le résultat positif, montraient à quel niveau les nations chrétiennes étaient descendues. Les séquelles de la Guerre de Cent ans, le grand Schisme, les hérésies de Luther et de Calvin, les guerres intérieures en Angleterre, en Italie, les guerres de Religions avaient fait perdre aux hommes et à leurs chefs le sens de "Dieu, premier servi".

La volonté des grands monarques Henri VIII, François I°, Charles Quint de dominer l'Europe, leur ogrueil, leurs rivalités, leur nationalisme aigu les entrainèrent à commetre des actes véritablement sacrilèges : s'ériger en Chef de sa propre Eglise, s'allier avec les Infidèles,laisser les troupes impériales du Connétable de Bourbon mettre à sac Rome !

Soliman accordait au Roi de France, le droit de protection sur les Lieux Saints. Il permit la restauration des Eglises, l'accomplissement des cérémonies religieuses. Les Chrétiens autres que catholiques bénéficièrent des mêmes avantages. Deux siècles plus tard, les "Capitulations" furent renouvelées par le Sultan Mustapha III.

Les corsaires Barberousse et Dragut menèrent le combat contre l'Espagne. Vainqueurs des Chrétiens à la Prevesa, sur la côte dalmate, ils donnèrent en 1538, la maitrise des mers à l'Islam, grace à l'activité de leurs bases : Valona et Durazzo sur l'Adriatique, Tripoli de Barbarie, Tunis, La Goulette, Bizerte, Alger, Tétouan, Vélez sur la méditerranée, Larache et SAlé sur l'Atlantique.

C'est alors que le Pape Paul III (1534-1549), efficace redresseur de la foi par la réorganisation de l'Inquisition, la création de l'Index, et de la chrétienté en réussissant en 1538 à réconcilier François I° et Charles-Quint, affirma dans une bulle adressée au Concile de Trente, que la domination musulmane sur mer et sur terre était la manifestation de la colère divine envers tous les chrétiens, tous pécheurs !

L'Empereur germanique exaspéré par les Barbaresques, envoyait de temps en temps ses flottes contre les corsaires, mais sans bon résultat. Alger devenait la capitale de la flotte de combat et de course du Sultan. De 1560 à 1570, ce furent de véritables escadres qui attaquèrent les navires marchands ou de guerre, les villes des côtes espagnoles, italiennes et françaises. Des débarquements et des raids à travers les pays eurent lieu, en Provence et en Languedoc. Les corsaires bloquèrent Naples en 1561. Un sursaut espagnol ferma le port de Velez, par la prise de l'ilot du Penon en 1564.

Le premier choc sérieux eut lieu à Malte. Une véritable escadre fut construite à Constantinople, dans le but d'aller frapper un des postes avancés de la chrétienté, Malte, Tunis la Goulette ou la Sicile. Les espions s'affairèrent. Partie en début d'Avril, voyageant très rapidement, la flotte ottomane atteignit le 18 mai 1564, l'ile de Malte, défendue par les Chevaliers de l'Ordre et leur grand Maître. Le siège et les assauts pour enlever les forts furent terribles. Près de quatre mois plus tard, le 7 septembre, Malte tenait toujours. Philippe II, successeur de Charles-Quint, avait envoyé sa flotte au secours des Chevaliers. Elle se regroupa lentement à Messine. Stimulé par André Doria, le débarquement de secours réussit le 8 septembre. Quatre jours plus tard Malte était libérée des Musulmans.

Alger continuait son développement. Un renégat calabrais Euldj Ali, marin averti et fin maneuvrier y fut nommé roi en 1568. Comme ses prédécesseurs il caressait le projet de conquérir la péninsule africaine. Par voie de terre, avec une armée de plusieurs milliers de janissaires, grossie des contingents rammassés le long de la route en Kabylie, il prit Tunis en janvier 1570. Les Espagnols se réfugièrent dans le fort de la Goulette. A l'annonce de la préparation d'une flotte destinée à secourir les Morisques révoltés, depuis Noël 1568, l'Espagne inquiète et Venise, toujours peu franche, engagèrent des pourparlers sous l'autorité pontificale afin d'agir en commun contre l'Infidèle. Entre temps Don Juan d'Autriche avait brisé la révolte, expulsant Barbaresques et Morisques au début de 1570.

Constantinople avait essayé sans succès de se rapprocher de la France. Sa nouvelle flotte libérée se lança en Adriatique pour faire plier Venise. Les postes de la côte dalmate furent pris et pillés dès janvier 1571. En juillet, un débarquement musulman eut lieu à Chypre. Philippe II envoya sa flotte sous le commandement d'André Doria pour secourir l'Ile.

L'énergique Pape Pie V avait dès l'année précédente mis en construction une flotte de guerre. Il réussit à faire signer un accord entre Venise, l'Espagne et les Etats de l'Eglise le 20 mai 1571. La ligue devait durer douze ans au moins et était dirigée contre les possessions turco-musulmanes d'Afrique du Nord. Venise ne jouait pas un jeu très clair et la France, pour s'opposer à l'Espagne, tentait un arrangement entre le Sultan et le Doge.

Finalement l'Amiral en chef désigné, Don Juan d'Autriche, groupa les trois flottes à Messine en juillet. Il sut parfaitement intégrer entre eux les équipages et les soldats embarqués.

Eudj Ali et sa flotte algéroise rejoignit à l'ile de Candie (Crête) le gros des navires de Selim II. En attendant la venue de l'adversaire, les Musulmans saccagèrent et pillèrent la côte et les Iles dalmates, la ville de Zra, le golfe même de Venise et prirent l'ile de Corfou. Pendant que son ennemi se fatiguait, Don Juan quitta Messine le 16 septembre et vogua à la rencontre des Ottomans. Ceux-ci massés dans le golfe de Lépante,mirent à la voile vers Corfou pour ne pas être bloqués.

La rencontre eut lieu le 7 octobre 1571 au lever du soleil : 230 navires de guerres musulmans contre 208 chrétiens. La victoire de la Ligue fut totale. Deux cent galères ottomanes perdues, trente mille mahométans tués et trois mille prisonniers. L'adroit Euldj Ali put s'échapper avec un trentaine de voiles. Le 1° novembre Don Jüan rentra à Messine.

Moralement la victoire fut importante, mais n'apporta aucune solution au problème ottoman qui ne sera réglé que par les opérations terrestres. Dans les années qui suivirent la flotte de la ligue chercha en vain le contact avec la flotte musulmane reconstituée. L'Espagne se retrouvait opposée à l'Angleterre et à la France. Le dynamique Pape Pie V mourut après avoir encore organisé une opération dans le Levant. Au printemps 1573, Don Juan et ses navires portèrent la guerre maritime sur la côte occidentale de Morée, du Golge de Corynthe au cap Matapan. Euldj Ali et ses deux cent vingt galères réussirent à lui échapper.

Au printemps 1573, Venise, grace au parlementaire français, Monseigneur l'évêque de Dax, signa la paix avec le Sultan. Elle acceptait la perte de Chypre, la limitation du nombre de ses vaisseaux de guerre et l'augmentation de certains tributs. La ligue étatit enterrée. La flotte turque se promenait en Méditerranée...

Le Pape Grégoire XIII réussit à réveiller l'esprit combattif des Espagnols. Don Juan se lança contre Tunis. La Goulette prise en octobre 1573, il remit sur le trône l'Hafside Muley Mahamet. Fin octobre Bizerte occupée, la garnisson renforcée par des troupes fraiches, la flotte retourna à Palerme ; ... L'été suivant, Euldj Ali et ses galères se présentèrent devant Tunis. En deux mois la reconquête était terminée. Cette victoire ne servit à rien. Elle prouva hélas que l'Espagne s'était détournée de la Méditerranée. Elle tournait les yeux vers l'Atlantique. Elle

s'engagea bientôt dans la conquête du Portugal, sorte de guerre civile, et dans celle de l'Amérique du Sud.

Les Osmanlis désiraient se retourner contre leur vieil ennemi, le shiite persan. Ces diverses priorités permirent l'établissement d'une trêve entre les deux parties, en 1577, puis en 1578. Rome elle-même abandonna toute idée de lutte contre l'Islam... En 1581, une trêve définitive fut signée, englobant pour les Turcs le Royaume de France, l'Empire Germanique, Venise et le Royaume de Pologne ; pour l'Espagne toutes les Républiques Italiennes et le Royaume du Portugal. Reconduite en 1584 et 1587, cette trêve fit mettre au repos la majeure partie des galères qui n'eurent plus qu'à pourrir dans les rades ottomanes.

Seule continua la "course", la piraterie, grâce à la capitale d'Euldj Ali, Alger. A partir de 1580 l'atonie des grandes puissances favorisa son activité. Peu à peu l'ordre janissaire s'étendit sur toute la ville et l'arrière pays. Un représentant officiel de la France et de l'Angleterre s'y installa.

Mieux, des marins anglais et des gens des Pays-Bas rejoignirent le "raïs" avec leurs excellents voiliers bien supérieurs aux lourdes galères. Grâce à ces nouvelles recrues nordiques, les barbaresques purent franchir le détroit de Gibraltar. Ils pillèrent Madère en 1617, puis à partir de 1627 à 1631, firent des raids contre les côtes anglaises, l'Islande, Terre-Neuve et même dans la Baltique.

La course barbaresque, "fléau de Dieu", fut une véritable calamité, mais l'honnêteté intellectuelle oblige à signaler que les marins chrétiens pratiquèrent aussi cette forme de guerre et, qu'en Méditerranée, les tempêtes et autres incidents de navigation provoquèrent autant de pertes que la course.

Il est intéressant de signaler qu'au début du XIX° siècle, aura lieu le premier incident grave entre les tout jeunes Etats Unis d'Amérique et les Ottomans, par Barabaresques interposés.

En 1803, la première escadre U.S. pénètre en Méditerranée. Par la suite, la bâtiment "Philadelphie" fut enlevé par les pirates musulmans et trois cent huit marins capturés. La flotte américaine intervint. Les Corsaires trouvèrent refuge à Tripoli au Liban.

En 1805, au printemps, eût lieu le premier débarquement des "Marines"... !

La guerre sur terre

Malgré les besoins en hommes et en matériel de leurs flottes, les musulmans avaient continué leur progression en Europe. Le Roi de Pologne Louis II, le fils du vaincu de VArna, se fit battre en 1526 et trouva la mort au combat. La conquête de la Hongrie était presque totale dès 1529.

Le territoire montagneux avec la ville fortifiée de Buda pour capitale fut confié au vassal des Ottomans Zapolya, qui resta le chef de la Transylvanie. Les Turcs accaparèrent la plaine danubienne. Seule, une étroite bande du pays resta aux mains des Habsbourg, la véritable famille royale.

Pour mieux lutter contre les catholiques, les Musulmans et l'administration turque favorisèrent le protestantisme et se firent des amis parmi les calvinistes. Depuis cette époque un calme relatif régna dans la région.

L'arrêt en 1577, des grosses opérations en Méditerranée finit de libérer les troupes pour que le Sultan puisse une nouvelle fois s'expliquer avec "les chiens de Shiites, ces renégats et ces hérétiques de bonnets rouges". La croisade religieuse sunnite était une excellente excuse pour tenter l'annexion de territoires riches en hommes, en femmes, en possibilité de tributs et s'ouvrir une fenêtre sur la mer Caspienne.

Le moment était bien choisi. La Perse traversait une période difficile. Le shah Talasq qui régnait depuis 1522 fut assasiné en 1576. Très rapidement deux souverains lui succédèrent. Finalement monta sur le trône, Mohammed Khobabende, le père du futur Abbas le Grand. Aux prises avec les tribus géorgiennes, tcherkesses, turcomanes et Khurdes, la Perse affaiblie représentati une forte tentation pour les chefs de l'armée de terre, un peu jaloux de la gloire des marins.

La puissance ottomane était encore énorme. Qu'aurait-il pu se produire si l'unité islamique, le sens de l'Umma avait empéché cette guerre fratricide et permit de porter les efforts sur l'Europe ? Celle-ci n'aurait su trouver la cohésion et le sens religieux nécessaires.

L'Angleterre où s'était réalisée la submersion de l'Ecosse catholique par le calviniste Knox grâce à l'abandon par le Pape, l'Espagne et la France de Marie Suart, se voyait imposer l'anglicanisme comme religion par Elisabeth en 1563.

L'Espagne catholique, malgré Albe et Don Juan n'avait pu empècher la sécession des provinces septentrionales des Pays Bas, passées au protestantisme avec Guillaume d'Orange et la fin du siècle les verrait fascinés par l'or des Incas.

La France, entrée dans les guerres de Religion depuis Vassy en 1562, ne retrouverait une paix qu'avec le changement de dynastie. Le premier Bourbon, protestant converti, devenant Henri IV et promulgant l'Edit de Nantes en 1598. Ces trois grandes puissances, oublieuses de leur véritable devoir, n'auraient pu s'opposer à une nouvelle offensive islamique.

Tout aussi sectaire que les Européens, le Sultan lança ses armées contre la Perse en 1578. Les beaux jours aidant, presque toute la Géorgie fut annexée. L'hiver favorisa les Perses et les Ottomans subirent de gros revers. Au printemps, ils reprirent l'avantage et se mirent à fortifier leur conquète. En 1583, Bakou, sur la mer Caspienne est occupée. EULDJ Ali intervint avec ses galères en mer Noire. Les tribus du Khorassan devenant menaçantes, Abbas qui exerçait le pouvoir avec son père, préféra abandonner au Sultan Mourad Caucase et Transcaucasie, avec une large fenêtre sur la Caspienne, en échange de la paix signée en 1590.

Trois ans auparavant le Capitan Pacha Euldj Ali était mort. Sa disparition marqua le début d'une série de révoltes dans tout l'empire ottoman et le retour des galères en méditerranée. L'autorité des gouverneurs turcs s'était beaucoup diluée. Même à Constantinople, les militaires mal ou pas payés s'agitèrent. Le nouveau chef de la flotte dut intervenir à Tripoli de Barbarie, contre les Maures soulevé par un Marabout. La flotte revint en triste état à Constantinople et la révolte continua.

Elle s'étendit à Tunis. Tunis où s'étaient installés de très nombreux marseillais suite au traité des Capitulations, était depuis 1590 le siège de la province ottomane, sous l'administration d'un Dey, aidé par un Bey. En 1612, le Bey, un Muranide prit le pouvoir et se déclara souverain héréditaire en 1710. Entre temps, il avait reçu l'aide de la France contre les corsaires d'Alger. L'Algérie n'allait pas tarder à être contaminée par le vent d'indépendance puisqu'en 1711, le Dey s'émancipera à son tour.

Dans cette période délicate pour la puissance ottomane, seul le Tsar moscovite allait intervenir. Ivan le Terrible (1533-1584), fondateur de l'armée de métier, s'était vu confirmer son titre de Tsar par le Patriarche orthodoxe de Constantinople. Il avait étendu son Empire, au nord jusqu'à Arkhangel sur la mer Blanche, à l'est, bien au delà de l'Oural et du fleuve Tenesseï, au sud-est, il anéantit le Khan de Kazan. La Volga et le Don devinrent fleuves russes, à partir de 1552. La steppe des Nogaï fut conquise ainsi qu'Astrakan à l'embouchure de la Volga sur la Caspienne, en 1554. Une trève avec les turcs était signée en 1568, pour huit ans et renouvelée en 1579 et 1583, pour libérer ces derniers face aux Perses. Cette trève ne fut que fort mal respectée.

En 1588, le Patriarche de Constantinople érigea Moscou, en Patriarchat indépendant. La "Troisième Rome" était définitivement née. Le début du XVII° siècle verra, après les troubles qui suivirent la mort du célèbre Boris Goudounov, fortificateur des lignes du Terek et du Don face au Caucase, l'accession au Trône de la dynastie des Romanov.

Pendant la campagne turque contre la Perse, sur le front d'Europe centrale les raids musulmans n'avaient pas cessé. Les représailles chrétiennes finirent de ravager la Hongrie. En 1593, les Européens écrasèrent l'armée du Turc Hassan, à Sissek en Croatie. Cette défaite va décider le Sultan amurat III à suivre les conseils de son grand Vizir, Sinan Pacha... Ce sera le début de la guerre de Hongrie qui dura de 1593 à 1606. Sur l'ordre de l'Empereur d'Autriche, la cloche des Turcs, destinée à rappeler quotidiennement que la guerre était engagée contre le grand ennemi, sonna tous les jours à midi. Les Impériaux reçurent l'aide de la Papauté, de la riche Italie. Venise, la Pologne et la Moscovie restèrent neutres.

Les territoires occupés, Transylvanie, Valachie et Moldavie, soit à peu près l'actuelle Roumanie, se soulevèrent contre les Musulmans. Le nouveau Sultan, Mohamet III, ensgagea fermement ses troupes et franchit le Danube. Il prit Bucarest et s'avança plus au nord. Il fut battu par le Prince valaque Michel le Brave. Ce fut un désastre, seuls des débris de l'armée ottomane repassèrent le Danube.

Dans une nouvelle bataille, à Kercszkes en 1596, le Sultan rétablissait la situation. L'épuisement des adversaires, le retournement de la Transylvanie qui rejoignit les Infidèles à novueau victorieux, amenèrent les parties à sígner en 1606, une paix qui rétablissait le statu quo du début des hostilités.

Pendant cette longue et cruelle guerre, la Papauté fit l'impossible pour étendre le conflit à la mer. La flotte musulmane avait pillé les côtes de Calabre en 1593, relançant la pratique des coups de mains, les marins italiens n'étant pas en reste pour se venger avec efficacité. La flotte turque surveillait ses côtes. Philippe II et Andréa Doria ne bougèrent pas. La guerre de Henri IV contre la Savoie, réveilla les Espagnols en 1601. Ils réunirent une puissante armada. Au lieu de porter la guerre chez les Turcs, ce fut Alger qui subit l'attaque en septembre. Echec total. Aucune des deux flottes ne désiraient vraiment le combat.

La paix entre le Habsbourg et le Sultan avait été facilitée par la reprise de la guerre contre les Perses. La menace des Ouzbeks, avait amené le père du Sévéfide Abbas à signer la paix de 1587. Ce dernier, shah au même moment s'empressa de repousser les nomades au-delà de l'Amou-Daria. L'affaire terminée en 1697, ce grand roi aggrandit son domaine dans toutes les directions : à l'est il annexa l'Afghanistan, au sud, il reprit Ormuz aux Portugais et la cote du golfe Persique, à l'ouëst il récupéra l'Iracq. Abbas mourut en 1629. Les Ottomans malgré leur affaiblissement militaire, une crise intérieur financière et de nouveaux troubles dans l'armée firent front. Murat IV reprit la mésopotamie en 1638 et, l'année suivante, signait la paix avec le shah successeur d'Abbas.

La crise ottomane ne dura pas. A partir de 1660, le Grand Vizir du Sultan Mohammed II, l'Albanais Koprûlû, réorganisa l'empire. Contenant les Perses, il préféra lancer une violente offensive contre l'Europe. Les Janissaires, les Cosaques et les Tatars dévastèrent et pillèrent la Moravie et la Silésie : plus de quatre vingt mille chrétiens furent vendus sur les marchés d'esclaves de Constantinoples. La cloche des turcs se remit à sonner, chaque jour à midi dans toute l'Allemagne.

Le Pape Alexandre VII précha l'union des Etats Chrétiens pour arrêter les Musulmans. Malgré les bonnes relations existant depuis François 1° entre la France et la Porte, Louix XIV Préféra l'alliance des baptisés. Sans engager officiellement son armée, il envoya un contingent français de six mille jeunes nobles. Ils furent les principaux artisans du succès des alliés, commandés par Montecucculi, à Saint Gotthart sur la Raab, en 1664.

Le sud de la Pologne toujours envahi, le Grand Hetman, Jean Sobieski, entreprit contre les Musulmans une guerre difficile. Il était le fils d'un ukrainien, gouverneur de la Ruthénie et connaissait bien les Infidèles. Arrivé au sommet de la hiérarchie militaire, il remporta en 1673, le lendemain de la mort de son Roi, une grande victoire à Chocim, sur les rives du Dniestr. Trois jours plus tard, il était élu Roi de Pologne. Il épousa une française, Marie de La grange d'ARquien.

Pendant la campagne polognaise, la flotte ottomane débarqua en Crête, possession vénitienne. Malgré l'envoi de secours français Candie capitula en 1669.

La Papauté essaya de réaliser l'entente sacrée. Hélas, Louis XIV préféra réaliser l'annexion de Strasbourg et, lors de la nouvelle offensive musulmane de 1683, aucun contingent français ne participa à la guerre. Le très agressif Grand Vizir Kara - Moustapha avait répondu à l'appel des calvinistes hongrois menacés de l'écrasement par la reconquête catholique des Chevaliers Teutoniques. En 1683, les musulmans campaient sous les murs de vienne. Ils furent défaits grace à l'héroisme des Polonais et à l'intelligence tactique de leur Roi, Jean III Sobieski, le 12 septembre, à la bataille du Kahlenberg, extrémité orientale des alpes styriennes.

Louis XIV, ennemi de la Maison d'Autriche, allié secret de la Porte refusa toute participation à cette croisade, mais il fit même pression sur la Reine de Pologne qu'il considérait comme sa sujette. POur n'avoir pas pris la tête de la lutte, le Roi "très Chrétien" de la "Fille aînée de l'Eglise" permit la montée de la puissance des Habsbourg qui allaient continuer la reconquête.

Il est important de rappeler un fait qui rattache cette victoire à l'histoire actuelle de la CAtholicité et à celle de la Pologne, histoires inséparables l'une de l'autre.

Allant à la bataille, Jean III partit de Czestochowa, le jour de l'Assomption. Lorsqu'il revint en vainqueur,il y fit une nouvelle halte pour remercier Notre Dame... Avant de mourir, il légua tous ses diamants à Notre Dame de Czestochowa. Ils servirent à confectionner à l'icône la robe la plus riche qu'elle n'ait jamais eue.

Vienne sauvée, la Croisade ne cessa pratiquement plus. En 1686, la forteresse de Buda, le bouclier de l'Islam que les Infidèles tenaient depuis cent quarante cinq ans leur fut arrachée.

Une sainte ligue chrétienne, organisée par Rome et à laquelle le Tsar Pierre le Grand s'associa, porta la guerre dans l'empire ottoman. Les iles Ioniennes furent envahies, Corinthe prise et Athènes bombardée.

Les débuts de la chute ottomane au 18° siècle

Le pouvoir des Osmanlis s'affaiblissait de plus en plus. La dynastie souffrait des mêmes maladies que les précédentes bien qu'elle eut résisté plus longtemps. Délégations du pouvoir aux Pachas véritables souverains locaux, entités géographiques et ethniques très différentes et trop éloignées, transfert avec l'approbation du Sultan de l'autorité adminsitrative ou militaire à des Deys, Janissaires ou Mamelouks trop puissants, différentes religieux, tout concourait à la désagrégation de l'empire et à la victoire des Européens.

Hélas, cette victoire n'était plus vécue en reconquète spirituelle, en conversion ou reconversion des populations islamisées de force... Dans le XVIII° siècle, tous les Souverains se voulaient "éclairés", toutes les croyances, toutes les sectes même chrétiennes combattaient Rome ; la Franc Maçonnerie s'implantait dans le sol français et s'étendait rapidement malgré la condamnation de Clément XII ; la subversion des esprits allait atteindre son point culminant avec la Révolution de 1789 ; la dissémination du désordre philosophique,intellectuel et moral devenait l'activité primordiale de la République ; le fer de lance de l'action catholique, la Compagnie de Jésus, était supprimée au Portugal, en France et même à Rome. Le but de la guerre devenait exclusivement l'annexion territoriale, l'augmentation de la puissance des chefs.

Malgré un sursaut des Ottomans, qui en 1714 s'en prirent à Venise, la paix de Passarowitz en 1718, leur fit céder la petite Valachie, la Serbie du nord,le Banat de Temesvar (rive gauche du Danube en Hongrie). L'empire Austro-Hongrois prenait forme.

Le Tsar Pierre le Grand, nouveau Basileus, affirmait sa volonté d'absolutisme en supprimant le Patriarchat et l'indépendance de l'église orthodoxe russe.

Dès 1736, les Moscovites repartirent à l'attaque, suivis très rapidement par les Autrichiens. L'alliance française qui dura jusqu'à Bonaparte, permit l'arrêt de l'offensive, d'autant mieux que l'armée musulmane réformée par des cadres français se ressaisissait sous le commandement de Mehmet Pacha. La paix de Belgrade, en 1739, fit récupérer au Sultan une partie des territoires perdus.

Mustafa III (1757-1774) renouvela avec la France le traité des "Capitulations". Au moment du démembrement de la Pologne, il déclara la guerre à la Russie. Malgré l'aide technique des Allemands, ce fut une nouvelle défaite.

Les autres musulmans, du côté de la mer Caspienne, faisaient également face à la poussée russe. Un coup de théatre s'était produit en Perse. Le Séfévide, descendant d'Abbas, avait été chassé par un sunnite afghan. A son tour, celui-ci fut évincé par un chef de tribu du Khurasan, Nadir. Ayant conquis toute la Perse, il se fit nommer shah en 1736. Il reprit aux Ottomans la Mésopotamie, l'Azerbaïdjan en 1738 et l'Arménie. De même au Nord, il repoussa les Russes des provinces caspiennes. Il alla même conquérir l'Afghanistan, vassalisa le Turkestan et pénètra aux Indes jusqu'à Delhi. Assassiné en 1747, une periode de troubles sema l'anarchie.

Finalement, c'est encore un Turc de la tribu des Qadjars qui devint roi à Téhéran en 1786. Il se heurta aux troupes de la Tsarine Catherine II (1762-1796) qu'il chassa de Géorgie. Sa disparition signa la désagrégation de l'empire perse et l'implantation, en 1801, des Anglais sur les côtes du golfe.La Grande Tsarine continuait ses interventions contre La Porte. Sous le règne du Sultan Abdulhamid I (1774 - 1789) elle fut proclamée officiellement "protectrice des Orthodoxes de l'Empire Ottoman".

L'expéditionde Bonaparte en Egypte (1798) rapprocha le Sultan du Tsar. Alexandre Ier en profita pour annexer la Bessarabie et s'installer sur le Danube. La paix de Bucarest (1812) interdit l'accès des détroits aux Français et permit au Tsar de se retourner contre Napoléon.

Pour rétablir son autorité, le nouveau sultan Mahmut II (1808 - 1839) dut se débarrasser des Janissaires et faire réorganiser son armée par des instructeurs européens.

Les Grecs, depuis longtemps à l'écart des opérations, connaissaient depuis le XVIIème siècle une véritable renaissance économique autour de leur Patriarche. Ils se révoltèrent contre le Sultan. Les flottes alliées (Angleterre, Russie et France), sous le commandement d'un amiral détruisirent la flotte ottomane dans la rade de Navarin en 1827. Les troupes russes avancèrent jusqu'à Andrinople, à moins de trois cents kilomètres de Constantinople. Toutes les principautés danubiennes et la Serbie devinrent libres. Trois ans plus tard, la Grèce accéda à l'indépendance et les troupes de Charles X débarquèrent à Alger. Si la paix signée à Andrinople arrêtait les hostilités contre l'Europe, le Sultan devait à nouveau faire front contre d'autres musulmans.

L'Egypte, avec Ali bey (1757 - 1773) était presqu'indépendante. Dès 1775, elle ouvrit aux Anglais, le passage à travers son territoire pour gagner la mer Rouge et se rendre aux Indes. Après l'assassinat de Kléber en 1800, eut lieu un débarquement turco-anglais. Constantinople reconnut comme Pacha, en 1803, le chef des troupes albanaises Mehemet Ali (1805 - 1852). En 1811, le Pacha élimina physiquement quatre cent soixante dix beys mamelouks, et envoya les albanais conquérir le Soudan. Il créa une armée de fellah, encadrée par les instructeurs français.

Le réformisme Wahhabite au 18ème siècle

Pendant la dernière moitié du XVIIIème siècle s'était développée une nouvelle approche juridique de la religion du Prophête. Muhammad ibn Abd al Wahhab et l'Emir Muhammad ibn Sa'ud avaient étudié les oeuvres d'Ibn Taymiyya, mort en 1320. Ce "réformateur" avait réintroduit les idées de Ibn Hanbal (Hanbalisme) qui au IIIème siècle de l'Egire prôna, au plan juridique, la stricte application des traditions du Prophête et des premiers Compagnons.

Les Wahhabites, groupés principalement dans le Nadjd, en communautés puritaines, condamnaient toutes innovations, le culte des saints, les visites aux tombeaux. Ils interdisaient tabac, musique, chapelet. Ils préconisaient le dénudement des mosquées et le port de la barbe. Finalement leur chef précha le jihad. Ils conquérirent toute l'Arabie et prirent La Mecque en 1803. Comprenant qu'ils menaçaientl'autorité centrale, le Pacha d'Egypte s'opposa à leurs visées. Il reprit les villes saintes d'Arabie. L'armée du Sultan fut également victorieuse en 1819. Les Wahhabites se dispersèrent. Finalement ils purent se reconstituer à Riyad et prirent le pouvoir en 1902, avec la famille d'Ibn Sa'ud.

L'Egypte aida le Sultan dans la lutte contre les Grecs révoltés. Peu après pour reconstruire sa flotte détruite, le Pacha se lança dans la conquête de la Syrie, à partir de 1831. Repoussant les armées ottomanes, il gagna la guerre à la bataille de Konya, sur le plateau d'Anatolie, en 1832. Le Sultan avait fait appel aux Russes. Le Tsar en profita pour se faire octroyer l'exclusivité du passage dans les Détroits.

L'union Syro-Egyptienne dura jusqu'en 1839,année où les hostilités reprirent contre les Turcs. Devant l'effondrement militaire de ces derniers, les Puissances intervinrent et obligèrent les Egyptiens à restituer la Syrie.

La Russie déclancha la guerre de Crimée (1853 - 1855). Les forces franco-britanniques intervinrent à côté des Turcs.

Au congrès de Paris, en 1856, l'Empire Ottoman fut mis sous la tutelle des Puissances. Les financiers français profitèrent des avantages accordés par les "Capitulations" pour obtenir des privilèges exhorbitants.

En politique intérieure, le Sultan décréta la même année, l'égalité légale et fiscale entre tous les citoyens.

La secte Druze

Par suite du mélange des populations, arabes, juives, druzes,grecques... et de la multitude des confessions religieuses, la Syrie permit une forte agitation sociale dans deux directions opposées.

Tout d'abord, il faut examiner les rapports maronites - druzes hélas, toujours d'actualité. Petit groupe ethnique d'environ trois cent mille âmes, les Druzes, adorateurs du sixième calife, descendant d'Ali et de Fatima, Al-Hakim, suivaient un rite particulier de l'Islam... la Hakymyah, doctrine secrète ! Al -Hakim aurait adopté "ce qu'il y avait de meilleur dans chaque religion"! De Socrate, Platon, Aristote, Pythagore, Moïse, Jésus et du Coran, il aurait tiré un concentré syncrétique. S'y ajoute la croyance en une métempsycose particulière : leurs morts ne se réincarneraient que dans des nouveaux druzes ; conclusion, l'étranger ne peutêtre que la réincarnation d'un mécréant ! D'après Al-Hakim, lors du jugement dernier, les Chrétiens seront voués aux pires chatiments, les juifs seront mieux placés que les musulmans. Il faut noter que, si la femme druze ne peut quitter le domicile familial avant mariage et doit épouser un druze, dans l'ensemble, son sort est cepndant meilleur que celui des autres musulmanes.

La Doctrine fut prêchée en Syrie et au Liban, par un Egyptien, Al-Darazi Sa prédication toucha des Arabes, des Persans, des Berbères, des Kurdes et des Indous.

La communauté druze est très hiérarchisée. Les structures ancestrales sont marquées par la coexistence des autorités religieuses et politiques. Les "uqqal" sont les dépositaires de l'identité et de la sagesse druze. Les féodaux se chargent de la protection de la communauté. Les dynasties historiques de ces féodaux, les Arsians, les Abd-el-Malek, les Yarbek et les Joumblatt se partagent la prééminence.

Cette famille Joumblatt, grands féodaux kurdes, devint au XIIIème siècle, druze par on ne sait quel artifice théologique et s'installa dans la région du Chouf libanais.

L'âge d'or des Druzes commença en 1585 avec le règne de Fakhredine II sur l'Emirat druzo-maronite du Chouf et du Mont Liban. Les Druzes sont les propriétaires terriens, les agriculteurs et les militaires ; les maronites apportent leur artisanat et leur commerce. Le pouvoir passa à la dynastie des Chihab en 1635. L'Emir Youssouf Chihab mit fin à la bonne entente avec les Maronites et ce furent les deux massacres de 1842 et 1846.

Profitant du décret du Sultan, les Maronites, à partir de 1856 tentèrent de mettre en cause le système agraire féodal imposé par les Druzes.... Immédiatement le massacre des Maronites commença, avec la bénédiction de l'administration turque et celle de la protestante Angleterre qui épaulait les Druzes...

Si les deux premières tueries n'avaient pas sucité d'émotion en Europe, celle-ci déclencha l'intervention française. Une brève campagne militaire se termina par les accords de 1861, puis de 1864, garantissant l'autonomie du "Mont Liban". Une deuxième intervention dut avoir lieu en 1916. La conférence de San Remo en 1920, confia à la France un mandat sur la Syrie et le Grand Liban. Les Druzes ne pardonnèrent ni aux Maronites, ni à la France..... mais l'Internationale Socialiste a permis le rapprochement actuel de l'état avec les égorgeurs....

Le Renouveau culturel au 19ème

Dans un autre ordre d'idée, un mouvement culturel commença en Syrie, vers 1840, quand Musulmans et Chrétiens se reconnurent comme appartenant à la même éthnie arabe, sous la domination des turcs.

En 1847, fondation d'une Société des Arts et des Sciences, suivie, en 1850 de la création par les Jésuites d'une Société Orientale. La Société Scientifique Syrienne, ouverte aux Chrétiens et Musulmans, débuta en 1867. Dès 1870, furent publiés un dictionnaire arabe, des revues et des journaux.

Le Sultan Abdulhamid II (1876-1909) eut à réagir contre les conséquences des échecs militaires et de la réduction territoriale de l'Empire à l'intérieur même de la Turquie et dans cette Syrie tentée par l'émancipation. Toutes les tentatives autonomistes furent sévèrement réprimées durant tout son règne.

Il s'en suivit l'exil en Europe et en Egypte, d'un grand nombre d'intellectuels syriens. Se formèrent également des sociétés secrètes, dont la première, à l'initiative de cinq jeunes chrétiens, anciens élèves du Collège protestant de Beyrouth. Des musulmans, civils et militaires arabes participèrent à ce mouvement. Le plus connu fut Al - Kawâhibi (1869-1903). Certains exilés vivaient en Europe, et, c'est à Paris, en 1904, que fut fondée la Ligue de la Patrie Arabe, revendiquant l'indépendance de la Syrie et de l'Iracq.

En Turquie se manifesta un mouvement nationaliste, les "Nouveaux Ottomans", auquel participèrent de nombreux officiers. Des troubles graves finirent par éclater. En 1908, le Sultan dut transformer son mode de gouvernement et donner une constitution à l'Empire, ce qui favorisa encore plus la création de partis ou de mouvements clandestins.

Les nations européennes continuèrent à se partager les dépouilles des Osmanlis : l'Autriche prit la Bosnie - Herzégovine, la Russie les rives e la Caspienne, le Grèce la Thessalie et l'Angleterre Chypre. La Serbie et la Roumanie devinrent indépendantes.

Le massacre des catholiques arméniens, véritable génocide perpétré dans les années 1893 - 1896, ne provoqua d'autre intervention de la part des puissances européennes que l'occupation de la Crête par la Grande Bretagne, signe évident de leur avachissement spirituel !

Le Sultan fit une nouvelle fois réorganiser son armée. Elle fut restructurée et modernisée par les Allemands. Cette collaboration avec Guillaume II fut la conséquence de la politique de la Triple Entente. C'est au moment du voyage de Guillaume II à Constantinople en octobre 1898, que fut officiellement soulevé la question de la création en Palestine d'un état juif. L'Empereur se fit en efet le porte parole de Théodore Herzl, fondateur du "Sionosme" et zélé propagandiste en faveur d'un regroupement hébraïque pour donner aux israélites un Etat bien à eux. L'idée consistait à faire accepter cet établissement, organisé en protectorat allemand, par le Sultan. Malgré plusieurs tentatives, le projet ne fut pas admis.

L'Agonie de l'Empire Ottoman au 20ème

Malgré l'importante aide technique et économique allemande, le Sultan dut abdiquer sous la pression des nationalistes, les futures "Jeunes Turcs" et des militaires.

Son remplaçant, Mehmet V, connut une recrudescence de l'agitation sociale. Un mouvement, "Union et Progrès" prôna même le recours à la didacture militaire. Pour freiner une des causes de trouble, une politique de "turquification" brutale fut appliquée aux populations allogènes....

L'Empire agonisant attira un nouveau prédateur. L'Italie, dont de très nombreux ressortissants avaient émigré en Tunisie et en Egypte, attaqua en 1911. Elle visa la Cyrrhénaïque peu peuplée, et occupa Tripoli en Benghazi. Elle annexa également le Dodécanèse avec Rhodes.

En Europe, les Etats Balkaniques, réunis en une Ligue, tentèrent de porter le coup final. Deux années de guerre, 1912 - 1913, ne laissèrent aux Turcs que la bordure européenne des Détroits. La guerre de 1914 - 1918fit, sans qu'ils l'aient vraiment voulu, des Ottomans les alliés de l'Allemagne.

Immédiatement, les patriotes arabes de Syrie reprirent leurs revendications autonomistes. En Arabie, le Cheik Husayn proclama la révolte arabe aux côtés des Alliés. Ce fut l'époque de la guerilla de Faysal, fils de Husayn, roi du Hedjaz, de la famille Hachemite, en compagnie de l'anglais Lawrence. En 1918, l'armée arabe occupa Damas.

Les Anglais, qui depuis cent quarante ans s'activaient du côté de Suez, allaient avoir leur récompense. En effet, un accord secrêt dit "Traité Sykes - Picot", datant de mai 1916, avait partagé le Levant entre l'Angleterre et la France. Le sionisme de Herzl avait survécu, oh combien, à la mort de ce dernier en 1904. Se créait à Jaffa, en 1908, un Office de Planification de l'Immigration...

L'année suivante, la première colonie juive (Tel -Aviv) est fondée. S'y retrouvèrent David Gryn (Ben Gourion), Haïm Weizmann, Goda Mayerson (Golda Meïr) Un comité américain de revendication judaïque fut créé en 1916 aux USA suivi de la fondation en 1917 du Comité Britannique de Palestine par les banquiers de laCity, coeur juif et franc-maçon de l'Angleterre.

En remerciement, Wilson faisait entrer les Américains dans la guerre. Finalement sous la pression de la haute finance internationale, le "colonel" House, éminence grise du président U.S., le cabinet britannique se décida à faire publier par le ministre des affaires étrangères, Lord Balfour.... la promesse de création d'un Etat juif en Palestine.

Laissant donc son mandat sur la Syrie et le Liban à la France, l'Angleterre se fit octroyer la protection de l'Iracq, dont Faysal sera le premier roi, et celui de la Palestine. En décembre 1917, les Anglais entrèrent dans Jérusalem, abandonnée par les Turcs, accompagnés d'une commission sioniste internationale, présidée par Haïm Weizmann (futur premier président de l'Etat d'Israel) chargée d'administrer la Palestine. Un accord fut signé en 1919, entre Weizmann et Faysal, accord resté sans suite. Les Arabes réagirent et les premiers troubles éclatèrent...!

Le dernier Sultan Osmanlis, Mehmet VI, accepta le démantèlemnt de l'Empire au traité de Sèvres en 1920. Les territoires arabo-musulmans se formèrent en états indépendants : Liban, Syrie, Iraq (roi Faysal Ier), Transjordanie (roi son frère Abd Allah) et Palestine (Sir Herbert Samuel, israélite, Haut Commissaire).

Restait la Turquie, où le Général Mustapha Kemal, chef des forces nationalistes, prit le pouvoir en 1920. Il abrogea le traité des "Capitulations", le Sultanat en 1922, le Califat en 1924, un an après avoir proclamé la République, la Turquie moderne était née.

Le Jihad était terminé ! Les Cavaliers d'Allah, qui, pendant près de treize siècles avaient croisés le sabre avec les Européens, allaient voir une grande partie de leurs conquètes et de leurs territoires propres devenir protectorat ou colonie de leurs vieux ennemis. Combien de temps durera leur patience ? D'autant que leur Prophète pouvait être fier de ses disciples. Bien que son étendard vert fut roulé dans son étui, sa religion régnait sur les trois quart de la conquête et, l'Europe des matérialistes politiques, banquiers et hommes d'affaires se souciait fort peu de la faire régresser, bien au contraire !

L.D.

NOTES DE GERANCE

RAPPEL POUR LES REGLEMENTS ET LE COURRIER

Certains chèques postaux ou bancaires nous arrivent établis au nom de la Société Augustin Barruel ; nous rappelons que nous ne pouvons pas encaisser de tels chèques, et que nous sommes contraints de les retourner à leurs expéditeurs pour les refaire.

Tout chèque, de même que tout envoi recommandé (documentation par exemple) doit être établi uniquement au nom personnel de l'Administrateur comme il est indiqué sur la couverture.

D'avance merci.

VENTE AU NUMERO

Excusez-nous d'insister également sur l'intérêt de la vente du Bulletin au numéro, soit à titre particulier parmi vos amis, soit dans le cadre d'un groupe comme la table de presse d'une chapelle.

Cette vente peut nous permettre de toucher des personnes qui, sans cela, ne connaîtraient jamais notre travail, et nous faire atteindre ainsi un public nouveau, sans négliger l'apport financier important.

ADRESSES D'AMIS

La moitié des nouveaux abonnés arrive par le biais d'adresses amies que vous nous avez envoyées : il est donc vital que ce mouvement ne s'interrompe pas et progresse encore, même si l'expédition de bulletins gratuits est une lourde charge (d'autant que le tarif postal a augmenté une nouvelle fois comme tous les étés).

FONDS DE SOUTIEN

Pour diverses raisons, documentation, envois gratuits, etc, le fonds de soutien est toujours aussi indispensable à notre équilibre financier, et nous remercions vivement les personnes qui ont pu compléter leur chèque de réabonnement.

N° d'inscription S/4 80
Dépôt légal 1er trimestre 1988
Impression C.E. Imprimeries
ISSN 0247 - 3607